TOME XXXII. N° 19. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er JANV. 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

De l'Amitié

C'est en quittant les hommes que nous trouvons nos amis.

Comme il suffit de quelques piliers pour porter une voûte immense, c'est assez de nos amis pour soutenir notre idée de l'homme.

Nos amis nous rendent le courage et le plaisir d'être nous-mêmes.

L'habitude fait les faux amis, comme l'occasion fait les faux amants.

Un dernier ordre de chevalerie qui subsiste encore, c'est l'amitié.

Il est doux d'être méconnu du grand nombre, et d'être connu du petit.

Un égoïste est incapable d'amitié, mais il désire d'avoir des amis, pour attacher leur affection à son égoïsme, et parce qu'il trouve que c'est trop peu de lui seul pour s'aimer.

Un égoïste veut avoir des amis pour profiter de leur sensibilité, tout en faisant croire à la sienne.

Le tutoiement est la fausse monnaie de l'amitié.

Nous ne sommes jamais si heureux des agréments de notre esprit que lorsqu'ils attirent des amis à notre cœur.

Il y a des gens qui nous flattent pour se montrer nos amis ; d'autres, dans la même intention, nous disent en pleine figure des choses désagréables qui ne sont même pas toujours vraies. Renvoyons de compagnie ces gens trop doux et ces gens trop brusques : ils n'entendent pas l'amitié.

Il est charmant de faire le misanthrope en causant avec ses amis, et de dire du mal de l'homme, devant ceux-là mêmes dont l'existence suffit à nous donner tort.

Une âme moyenne et passionnée se connaît agréablement dans les sentiments que ses ennemis lui inspirent. Haïr est un exercice où elle ressent sa vigueur. Une âme mieux initiée laisse ses ennemis au-dessous d'elle. Elle les tue en les oubliant, et ne se connaît plus que par ce qu'elle aime. La haine ne serait pour elle que de la passion perdue.

Il est des gens qui redoublent leur grossièreté naturelle pour bien se prouver qu'ils sont amis. Les vrais amis, au contraire, sont encore plus polis entre eux qu'avec le vulgaire, mais ils se donnent le plaisir divin de remplir leur politesse de sincérité.

Les petites âmes font plus facilement illusion dans l'amour que dans l'amitié.

Les susceptibles nous annoncent sans cesse que leur âme va fleurir, mais nous ne la connaissons jamais que par ses épines.

Les âmes susceptibles n'ont pas de printemps.

Le châtiment des susceptibles, c'est de toujours vivre au bord des bonheurs dont ils se privent.

Un amour peut mourir d'une vérité, comme une amitié d'un mensonge.

Dans un amour, on quitte le monde. Dans une amitié, on le domine.

L'ardeur d'une âme se fait sentir par le besoin qu'elle a de l'amour, et sa noblesse par le besoin d'amitié.

En amour, on a besoin d'être cru, en amitié, d'être deviné.

Il faut croire aux esprits qui se montrent et aux cœurs qui se cachent.

L'amitié a ses coups de foudre, mais il n'est pas permis de les avouer et il faut parfois attendre longtemps pour déclarer une estime et une sympathie qu'on avait conçues dès l'abord.

On est bien plus timide dans les commencements d'une amitié que dans ceux d'un amour : on n'y a pas la ressource de brusquer les choses en manquant un peu de respect à ce qu'on aime.

Il faut distinguer, entre les diverses sortes d'amitié, celle où nous sommes liés à un seul ami et celle où nous avons commerce avec tout un groupe. Ce dernier cas nous représente surtout l'amitié dans son oisiveté et dans ses plaisirs, et nous rend sensible ce qu'il faut de distinction d'esprit pour l'entretien de pareils rapports. Dans le premier cas, au contraire, l'amitié se manifeste dans sa tendance héroïque, et nous pensons à ce qu'elle demande de générosité d'âme. Ces quelques amis qui causent ensemble sont comme des gens qui se promènent sur un plateau, en se montrant les divers points du paysage qu'ils dominent. Mais ces deux amis, qui vivent unis, sont comme deux hommes qui font l'ascension des mêmes sommets. De toutes les faveurs que nous pouvons recevoir de la Destinée, aucune n'a plus de prix que l'occasion d'approcher un homme supérieur. Cette rencontre change en certitude la foi que nous avions dans un idéal. Les aspirations les plus nobles gardent en nous quelque chose d'arbitraire, d'oiseux et d'indécis, tant que rien ne les a vérifiées dans le réel. Il y a bien des marques certaines qu'ont laissées d'eux-mêmes, dans l'art ou dans l'histoire, quelques morts qui sont les plus vrais de tous les vivants. Mais comme notre confiance s'accroît, comme augmente l'audace qui nous porte à nous reconnaître surtout dans nos facultés les plus généreuses, quand nous saisissons quelque chose de la même supériorité que nous admirons chez des morts dans un être de chair et de sang, dont nous entendons la voix, dont nous regardons les yeux et la main. L'avantage d'avoir approché un tel homme est ineffaçable : nous en gardons une sorte d'assurance et de tranquillité. Cette seule expérience nous rend incapables d'être abusés ni fascinés par des triomphes vulgaires. Nous ne saurions même pas nous en irriter, depuis que nous avons connu la grandeur vraie qui rend ridicules à nos yeux toutes les grandeurs fausses. Mais si un homme de cette sorte devient notre ami, rien ne se compare au bonheur d'avoir trouvé l'être dont l'existence porte la nôtre au plus haut point qu'elle puisse

atteindre. Notre vie se concentre sur nos sommets. A l'encontre de ce qui s'était passé jusque-là, c'est toute la partie misérable de notre nature, nos défauts, nos manies, nos entêtements, que nous ne sentons presque plus, tandis que notre présence rayonne dans nos qualités les plus belles. On voit ainsi, le soir, flamboyer avec orgueil en plein ciel, comme la seule partie réelle d'un paysage dont tout le reste est noyé dans l'ombre, des cimes cuirassées d'azur et d'hyacinthe, teintes des couleurs du corail et de la rose. Il y a, dans une telle amitié, le bonheur de donner à son cœur, au-dessus des régions mêmes où le cœur cherche à s'assouvir, une nourriture divine ; il y a la joie d'une confiance sans borne, le plaisir de pouvoir tout dire et d'outrer follement sa pensée, en restant sûr d'être toujours compris. Il y a l'ivresse d'une vie héroïque et nue, pareille à celle des jeunes guerriers qui essayaient leurs forces l'un contre l'autre ; il y a les rires des amis, francs et superbes comme ceux des dieux, éclatant au-dessus de la comédie du monde. Les grands hommes eux-mêmes restent moins abstraits ; comme attirés par le foyer de l'amitié, ils se rapprochent et redeviennent tout à fait vivants. Tout ce qui était inférieur est oublié, tout ce qui était supérieur est voisin. Mieux vaut ne pas arrêter trop longtemps notre pensée sur ces sublimes délices, de peur de mal supporter, ensuite, une vie où elles nous manquent. On doit du moins retenir de ces réflexions que nous n'avons pas besoin de beaucoup d'appuis, pour asseoir sur eux une grande idée de l'homme : il faut seulement que ces supports soient très sûrs. Un seul être, lorsque la noblesse de sa nature nous est évidente, peut devenir l'Atlas de tout notre ciel ; il nous garantit l'existence de l'ordre même dont il fait partie : il nous suffit de l'avoir connu pour ne plus douter de rien de sublime. Ce bonheur comporte un risque proportionné à sa plénitude : c'est la mort d'un pareil ami. On se retrouve sans aucun lien avec les hommes ordinaires, dont on s'était si superbement séparé. Il est naturel de tomber alors dans la détresse où Montaigne nous dit qu'il vécut, après la mort de La Boétie. Mais même si un grand malheur ne supprime pas le bénéfice d'une si haute aventure. Ce que faisait notre ami vivant, son fantôme s'en acquitte aussi bien et peut-être mieux : il soutient toujours la voûte constellée où brillent à nos yeux tous les signes de la noblesse humaine. Auprès des développements magnifiques d'une

pareille amitié, elle paraîtra bien pâle, celle où l'on se contente de quelques relations délicates avec un groupe choisi, et il est bien vrai que, le plus souvent, on a plusieurs amis pour se consoler de n'en avoir pas trouvé un. Cependant il reste toujours dans ces sociétés un peu du ferment qui rend l'amitié sublime. Car ces gens d'esprit et de goût qui, dans leurs paisibles conversations, parlent des choses de la vie avec une sévérité discrète et une modération élégante, ne sont plus les dupes de rien de vulgaire. Ils causent à une hauteur où le succès ne compte pour rien. Tout est, pour eux, remis en sa place. Ils exercent sur le faux mérite et la médiocrité triomphante les représailles sereines de l'intelligence. Ni le sot, ni le méchant, ni l'envieux, ni le brutal, ne figurent dans leur compagnie. La réunion des amis, si modestement qu'elle se présente, c'est toujours une autre humanité qui commence.

ABEL BONNARD.

Les Lois de la Politique française

Le Gouvernement de la Nation (1)

L'expérience démocratique.

C'ÉTAIT, il y a une quarantaine d'années, une question de savoir si « le gouvernement populaire » était capable de durée, quelle était la valeur présente et quel serait l'avenir de la démocratie, ce mot étant pris en son sens étroit de forme de gouvernement et traduit précisément par « le gouvernement populaire ». On dissertait savamment, on discutait âprement pour et contre, en recueillant les symptômes. Les uns se confiaient, sans regarder ni ciel ni terre, au métaphorique « flot montant de la démocratie ». Ce flot était, voulaient-ils croire, si puissant, enflé d'un tel vent qu'il allait tout submerger entre les deux pôles, et qu'il n'y avait qu'à se laisser porter par lui : on arriverait toujours quelque part où l'on serait bien. Les autres, ou plutôt d'autres, pas très nombreux, observaient et réfléchissaient.

Quant à la possibilité de durer, les exemples de l'antiquité pesant peu, à cause de la différence des circonstances, et les plus démocratiques des républiques anciennes l'ayant été

(1) Cf. *la Revue universelle* du 15 décembre 1927. Copyright by Librairie Fayard.

si imparfaitement qu'on ne peut en vérité les appeler des « gouvernements populaires », ils remarquaient que, dans le monde moderne, les deux seuls cas de longévité démocratique que l'on connût jusqu'alors étaient d'abord celui de la Constitution anglaise, monarchique de nom et de prestige, aristocratique de tradition, mais fortement trempée, imprégnée de démocratie par les mœurs ; au total, pourtant gouvernement mixte beaucoup plus que gouvernement populaire ; puis le cas de la Confédération américaine, née et grandie en un pays tout neuf, et, pour ainsi dire, sans les profondeurs de sous-sol hétérogène que forment les couches successives du temps. Toutes les deux dans des conditions qui ne s'étaient jamais produites ailleurs, ne se sont jamais reproduites, et probablement ne se reproduiront jamais. L'exemple des États-Unis était du reste, sur le nouveau Continent, dans l'Amérique latine, affaibli par les subversions incessantes des républiques du Sud, si bien qu'une démocratie paisible, ordonnée et solide, demeurait parmi les nations une sorte de phénomène portant la marque d'une origine anglo-saxonne.

Et ces sceptiques, ces incrédules, qui étaient des maîtres de l'histoire du droit, opposant les faits aux rêveries et les résultats aux déclamations, objectaient l'instabilité, l'insécurité démontrées du gouvernement populaire ; ils en accumulaient les preuves, qu'ils tiraient surtout de chez nous. « Depuis 1789, disaient-ils, le gouvernement existant a été, en France, renversé trois fois par la plèbe de Paris, en 1792, en 1830, en 1848 ; trois fois par l'armée, le 18 fructidor (4 septembre 1797), le 18 brumaire (9 novembre 1799), et le 2 décembre 1851 ; trois fois aussi par l'invasion étrangère 1814, 1815, 1870. En somme, de 1789 à 1870, la France a connu quarante-quatre années de liberté et trente-sept de ferme dictature. » Encore faudrait-il s'expliquer sur le terme de « liberté ».

Les mêmes observateurs s'inquiétaient de voir s'affirmer de jour en jour davantage, à mesure que la démocratie glissait sur sa pente naturelle, de graves antinomies, qui, ne pouvant être réduites, devaient fatalement se terminer par la défaite, l'assujettissement, la disparition de l'une ou de l'autre des contradictoires en présence ; la démocratie et l'armée, la démocratie et la science, la démocratie et le progrès. Cela empêchant ou gênant ceci, ceci tuerait cela.

Comment le système des armées permanentes, de la nation armée, pourrait-il s'accorder avec celui du gouvernement populaire reposant sur une large base de suffrage? Car la principale difficulté est là, dans ce régime qui remet tout à l'élection, qui fait tout dépendre, en dernière analyse, de la volonté incohérente et égoïste, de l'intelligence obscure ou confuse, de l'esprit mal éclairé non pas même de l'électeur moyen, mais de l'électeur pris au plus bas, prépondérant du fait que, ses congénères et lui, sont le plus grand nombre en cet empire du Nombre absolu. Comment concilier, malgré ses protestations d'une balourdise hypocrite, le régime démocratique et la science ; malgré sa foi naïve en ses propres vertus, le régime démocratique et le progrès?

« L'une des idées les plus étranges qui se trouvent répandues dans le vulgaire, écrivait Summer Maine en 1883, est la persuasion qu'un suffrage à base extrêmement large pourrait ou voudrait travailler à l'avancement du progrès, au succès d'idées nouvelles, de nouvelles découvertes et inventions, de nouveaux arts de la vie. Un suffrage de ce genre s'allie d'ordinaire à la notion du radicalisme ; et, sans doute, au nombre de ses effets les plus certains serait la destruction des institutions existantes, sur une très vaste échelle. Mais les chances sont plutôt qu'à la longue, il produirait une sorte de conservatisme désastreux... Le suffrage universel, qui, aujourd'hui, chasse le libre-échange des États-Unis, aurait certainement prohibé la Mull-Jenny et le métier mécanique. Il eût certainement interdit la machine à battre. Il eût empêché l'adoption du calendrier grégorien. Il eût restauré les Stuarts. Il eût proscrit les catholiques romains avec la plèbe qui brûla l'hôtel et la bibliothèque de lord Mansfield, en 1780, comme il eût proscrit les dissidents avec la plèbe qui brûla la demeure et la bibliothèque du docteur Priestley, en 1791. »

On sait bien ce que les apologistes de la démocratie peuvent répondre et ce qu'en effet ils ne manquent pas de dire. On sait qu'ils font étalage volontiers, comme si elles étaient dues au régime qui leur est cher, des « nouvelles découvertes », des « inventions nouvelles », sinon des idées dont ils se soucient peu et qu'ils perçoivent tard, les foules n'étant sensibles qu'au toucher le plus grossier, qu'au positif, qu'au matériel des choses, ou ne s'attachant qu'à celles qui contiennent assez de merveilleux pour qu'elles se croient dis-

pensées de comprendre. « Peut-être, concédait le critique, peut-être espère-t-on que cette opposition entre la démocratie et la science, qui, assurément, ne promet pas beaucoup de longévité au gouvernement populaire, pourra se trouver neutralisée par l'ascendant de chefs sérieusement instruits... Mais, en tout cas, les signes de notre temps sont loin d'être un augure favorable pour la perspective optimiste de voir un jour passer la direction des grandes multitudes aux mains d'hommes d'État plus sages qu'elles... Les chefs peuvent être aussi capables et aussi éloquents qu'ils l'ont jamais été, et, certes, on en voit qui paraissent posséder, à un degré sans précédent, un prodigieux outillage de lieux communs et une rare facilité pour s'en servir. Mais ils sont manifestement obligés d'appliquer l'oreille, dans une attente nerveuse, à l'extrémité d'un tube acoustique qui reçoit à l'autre bout les suggestions d'une intelligence inférieure. » D'où « la grande infériorité du gouvernement populaire ». De toutes les formes de gouvernement, la démocratie est, sans comparaison, la plus difficile. C'est celle qui a le plus de peine à remplir les fonctions essentielles du gouvernement : 1° à l'extérieur, sauvegarder l'existence nationale, protéger la grandeur et la dignité nationales ; 2° à l'intérieur, assurer le respect des lois par tous les sujets ou citoyens. C'est celle aussi qui remplit ces fonctions, quand elle ne s'en désintéresse point, de la manière la moins satisfaisante.

De même, « l'idée que la démocratie est irrésistible, inévitable, et probablement perpétuelle » là où elle s'est une fois implantée, « eût semblé un paradoxe extravagant pas plus tard qu'au siècle dernier ». Depuis plus de deux mille ans, période dont on peut parler à peu près sûrement, il s'était élevé côte à côte, il avait coexisté ou il s'était succédé tour à tour des monarchies, des aristocraties, des démocraties. Quelques-unes de ces premières avaient eu la vie très dure : ainsi la monarchie française, l'aristocratie vénitienne. Les dernières, au contraire, s'étaient caractérisées par une extrême fragilité. Voudra-t-on, à l'encontre de ce fait constant, tirer argument de ce que, outre la « démocratie » anglaise, — d'une espèce si particulière, — et la démocratie américaine (ajoutons-y la démocratie helvétique), sur lesquelles, d'ailleurs, il y aurait tant à dire, la République française a maintenant couvert plus d'un demi-siècle, et de ce que la guerre a fait surgir çà et là, en Europe,

sur les ruines de trois grands empires et d'on ne sait combien de petits royaumes ou principautés, on ne sait combien de pseudo, ou de simili-démocraties, dont la plupart n'ont de républicain que le nom, et dont telle n'ose pas même prendre le nom de république? Mais ce ne sont que des apparences, comme simple apparence est tout ce qu'on prétend qui aurait récemment établi la supériorité, consacré le triomphe, fondé le règne du gouvernement populaire. Oui, l'expérience est faite, les résultats en sont acquis ; mais qu'on ne s'arrête pas à la surface, qu'on aille plus avant, qu'on y regarde mieux : ils ne tendent pas du tout à la confirmation de l'opinion commune.

*
* *

La victoire militaire elle-même, avec son accompagnement et sa suite de destructions de monarchies, n'a pas été du tout, comme on se plaît à la représenter, une victoire de la démocratie. Pas plus que « l'idée de guerre », l'idée-force qui a soulevé et soutenu les peuples dans cette guerre longue et dure, n'a été celle de substituer des républiques à des empires ou des royaumes. Ce n'est que chez certains politiciens et sous le souffle de l'esprit de parti que s'est formée la conception d'une guerre « démocratique » ; c'est par eux que l'expression a été forgée. Les masses de combattants, par millions d'hommes, n'ont obéi qu'à une seule impulsion, qu'ils distinguaient plus ou moins clairement. Puisqu'il fallait qu'une génération s'immolât, du moins que son sacrifice servît à épargner les autres, et puisque cette guerre devait être la plus horrible qu'on eût vue, en récompense qu'elle le fût assez pour être la dernière. Si la « démocratie » intervenait pour quoi que ce fût là dedans ou là-dessous, c'était uniquement par l'effet de l'illusion, souvent démentie, mais tenace, que le gouvernement populaire est, de sa nature, pacifique ; et l'on n'acceptait, on ne subissait, et, montant de degré en degré, ou porté d'enthousiasme au sommet, on ne faisait héroïquement la guerre que dans le dessein de fonder la paix définitive.

Cette vérité, que la démocratie n'a été pour rien dans la victoire, ressort encore bien plus évidemment de la façon dont la guerre a été gagnée. Loin que ç'ait été par les mérites des principes, des préceptes et des méthodes démocratiques, on peut dire que les actions qui ont amené la décision

ont été conduites *monarchiquement*, au sens propre du mot (commandement d'un seul), et ne sont devenues efficaces qu'après et parce qu'elles l'ont été ainsi. Il en a été de la sorte, au commencement et à la fin, pour la première bataille de la Marne et pour la bataille gigantesque qui s'appellerait à bon droit « la bataille de France ». La première a été livrée sous le régime d'une dictature de fait, le gouvernement s'étant éloigné, le Parlement ayant été ajourné, toute la machine démocratique bloquée. La seconde n'a pu l'être utilement que lorsque les différentes armées, de toutes les nationalités et sur tous les fronts, ont été rassemblées dans la main, sous l'œil, devant le cerveau d'un seul chef, et qu'il n'y a plus eu simplement conférence, conseil, coordination, mais ordre, hiérarchie, subordination. Il s'est trouvé que le chef, en cette double occasion, était justement de la qualité requise : imperturbable et patient dans le premier cas, d'une hardiesse géniale dans le deuxième ; tous deux faits pour la circonstance. Mais ne l'eussent-ils été qu'à demi, mieux eût valu encore l'unité que le partage du commandement. La guerre est éminemment de ces affaires qui ne souffrent point la lenteur des délibérations ni la scission des résolutions. Nulle réussite obtenue autrement n'a ébranlé la force de l'axiome : mieux vaut un seul chef, même médiocre, que plusieurs, même excellents.

* * *

Il ne s'agit pas de refaire un chapitre d'Aristote ou de Montesquieu, ni de reprendre l'admirable entretien à quatre personnages sur *le Gouvernement de Florence* où Guichardin met en balance les avantages et les inconvénients de la monarchie et de la démocratie, envisagée telle qu'on pouvait de son temps la connaître, la concevoir ou l'imaginer. Il ne s'agit pas de « démocraties » du type antique, Athènes ou Rome à de certains moments, ni de démocraties du moyen âge ou de la Renaissance, italiennes ou flamandes, à ossature d'arts, de métiers ou de ghildes, républiques municipales renfermées dans les murailles de la cité, avec, tout au plus, une mince ceinture de banlieue, de la largeur d'un jardin ; représentatives, si l'on veut, et même parfois ou en partie électives, mais toujours à corps électoral restreint et gradué, faisant pyramide, sans dépasser à la base très peu de mil-

liers d'électeurs, environ trois mille à Florence aux jours d'effusion ou de diffusion le plus populaire. Il s'agit encore moins de démocraties directes dans le genre des cantons suisses à *landsgemeinden*, elles aussi bornées aux limites d'une vallée et séparées du reste de l'univers par le haut et épais rempart de leurs montagnes, dont la vie publique, toute « forestière » ou paysanne, est régie par une administration patriarcale et par une législation rudimentaire, quoique cérémonieuse et méticuleuse en ses formes. L'espèce de démocratie que nous étudions ici est l'espèce moderne, toute élective de bas en haut, à suffrage dit universel, c'est-à-dire à corps électoral comprenant au moins, et sauf quelques exceptions numériquement insignifiantes, toute la population masculine et majeure, bientôt sans doute toute la population majeure des deux sexes. Point n'est besoin d'aller la chercher en Chine : les lois de la politique française étant posées, ce sont les institutions françaises qu'il faut rapporter à la mesure de leurs exigences, et c'est donc la démocratie française d'aujourd'hui qu'il faut faire passer sous la toise.

Tous ceux qui, dans les dernière années, ont eu l'occasion de rencontrer des hommes politiques, — nous disons des *politiques* et non des *politiciens*, — appartenant à l'un quelconque des pays de l'Europe ou de l'Amérique où le régime électif est très développé, ont pu recueillir ce témoignage que partout une crise est ouverte ou sur le point de s'ouvrir ; il y a souffrances, l'État est malade. Il l'est plus ou moins sérieusement, selon la nature des institutions, selon que l'armature en est plus ou moins robuste, selon le degré de résistance qu'elle oppose ; et il l'est plus ou moins dangereusement. Si le sujet est, sans jouer sur les mots, faible de constitution, la marche du mal est plus rapide, et son issue funeste plus certaine et plus rapprochée. Il va de soi que les démocraties, qui n'ont aucun organe affranchi de l'élection, font le moins de défense et sont le plus vulnérables. Elles sont, en face de l'attaque, dans une sorte de prédisposition, de réceptivité, par ramollissement. Tous leurs tissus sont perméables aux germes, toutes leurs humeurs sont bouillon de culture. Plus l'État est démocratique, plus il est électif, plus il remet à l'élection, plus il y admet d'électeurs, et plus il est menacé. C'est la destinée de l'électif de devenir de

plus en plus électoral. Les vices y prolifèrent pour s'entretenir et l'abus engendre l'abus. Il lui faudrait se contrôler sévèrement, se châtier, s'épurer, se corriger, mais son malheur veut qu'il ne puisse se corriger sans se détruire. Il n'y a pas plus de régime électif sans abus qu'il n'y a de démocratie sans démagogie.

*
* *

Ainsi donc les États les plus malades sont les plus démocratiques, les plus électifs, les plus électoraux, les plus gangrenés par les abus de l'élection. Et les plus gangrenés sont ceux qui, à leur base, ont le suffrage le plus étendu, qui l'ont le plus actif, qui l'ont depuis le plus longtemps, puisque, dans ce régime, les abus, au lieu de se corriger, s'accumulent, se conjuguent et se multiplient. On n'y saurait rien attendre du temps, et plus on lui donne, plus on livre à la corruption. — Vanité, d'espérer en l'éducation du suffrage universel : le suffrage universel est un vieillard-enfant qui a tout oublié et qui ne peut plus apprendre. Depuis quatre-vingts ans, il n'a fait que se pervertir. Il a, disait durement un Anglais, « abêti l'intelligence française ». Disons, avec plus de mesure, qu'il a abaissé la politique française. « La tendance des gouvernements populaires (lesquels ne peuvent fonctionner qu'au moyen d'un procédé qui implique évidemment la subdivision ultérieure des bribes du pouvoir) les abaisse, à mesure qu'ils élargissent leur base électorale, au niveau désormais invariable d'une opinion vulgaire qu'ils sont tenus d'adopter comme critérium de législation et de politique. » Au reste, l'intelligence n'est pas seule en cause, mais aussi la moralité. Par la pesanteur du gouvernement populaire, la conscience s'abaisse tout autant et peut-être encore plus. — Vanité, de se fier à la « vertu » de la démocratie. Alexandre Hamilton avait raison contre Montesquieu. Les hommes étant ce qu'ils sont, et non pas ce qu'on voudrait qu'ils fussent, dans la réalité, ce n'est pas la vertu, c'est la corruption qui est le ressort des démocraties.

*
* *

Comme procédé de gouvernement, le régime parlementaire valait ce qu'il valait, mais l'événement a montré qu'il ne pouvait s'accommoder du suffrage universel. Régime

d'équilibre entre les pouvoirs, il supposait, en effet, que chacun de ces pouvoirs se renfermerait dans son domaine et qu'aucun ne mordrait ni n'usurperait sur le voisin ; modération impossible dans un gouvernement populaire actionné par une force pratiquement illimitée. Il supposait, en outre, une « classe de parlement » instruite, morale, désintéressée ; un personnel parlementaire assez bien élevé pour ne pas se laisser, à l'énoncé d'opinions qui le heurtent, emporter aux injures ni aux violences. Il supposait, en conséquence, un recrutement opéré dans des milieux à peu près égaux ; égaux non pas seulement aux points de vue juridique et civique, ce qui va sans dire, mais socialement, et moins encore par le droit que par l'éducation. Tel, en sa belle époque, le Parlement britannique, dont les membres, dans les deux partis, sortaient du même cercle et souvent de la même famille, car il naissait des whigs chez les tories et des tories chez les whigs. Le suffrage universel, qui ne filtre pas, a roulé, depuis lors, d'autres pierres dans son flot. Même alors, même en son âge d'or et sur sa terre natale, le régime parlementaire n'était pas sans reproches ; ailleurs, où il n'était qu'imitation et importation, ses défauts crièrent tout de suite, et les Chambres élues au suffrage censitaire n'en furent, pour les mêmes griefs ou de tout pareils, guère plus exemptes que les Chambres issues du suffrage universel. Mais le suffrage universel, par la puissance effrénée du nombre, en a exaspéré jusqu'à l'abcès les énergies malfaisantes. L'extension du domaine législatif a découlé de l'extension de la franchise électorale ou coïncidé avec elle, après que la révolution politique et la révolution économique se sont rejointes ; et, par une sorte de circuit infernal, un débordement a entraîné l'autre. On a pu comparer à une maladie, en se servant sans impropriété des termes médicaux, les ravages ainsi produits. Le régime parlementaire a « fait de la température », d'abord, puis de la fièvre : il est tombé d'abord dans le *parlementarisme*, diathèse fâcheuse, et puis dans la *parlementarite*, accès aigu. Il s'est brûlé le sang, il s'est mis à bout de nerfs, il a dévoré sa substance. Le parlementarisme a ruiné le régime parlementaire, la parlementarite le décompose et le dissout en une pourriture qui ne se ranimera pas même au Jugement dernier. Ce régime de moyens a été détruit du jour où il en est venu aux extrêmes. Il a beau se roidir pour sembler encore se tenir

debout, ce n'est plus qu'un cadavre bavard et gesticulant : *A ognuno puzza*... Bismarck avait vu terriblement juste : « Je tuerai le parlementarisme par les parlements. » Il n'y avait pas de plus sûre manière de le tuer.

*
* *

C'est l'évidence. Il suffit d'avoir des yeux, des oreilles, de regarder, d'écouter et de lire de temps en temps un journal pour en être bien assuré. Avertissons toutefois que « corruption » est pris au sens classique : ce qui dégénère de sa nature et dévie de son origine. Au sens vulgaire, impliquant une action honteuse, nous ne disons pas qu'il n'y ait absolument rien, que ce soit une candeur de neige ; mais c'est relativement peu ; peu comme nombre, peu comme importance, pas plus que dans n'importe quel autre régime, qui n'en est pas mort. Il est inévitable, et peut-être est-il nécessaire, qu'il y ait des scandales en politique, ainsi qu'en religion des hérésies. Ce sont des orages qui purifient l'atmosphère en la déchargeant et ramènent à la sérénité des principes. Pourvu qu'il n'y en ait pas trop et qu'ils ne soient pas trop forts, ces désordres eux-mêmes sont dans l'ordre. Mais, pour le déclin de l'institution, inutile que la malhonnêteté s'en mêle : l'ignorance, l'incapacité, l'inaptitude à la fonction expliquent assez le discrédit où s'enfoncent, à chaque session davantage, les uns emportant les autres, les parlementaires, le parlement et le parlementarisme.

*
* *

Au demeurant, le seul problème, ni même le plus important, n'est pas le problème de la représentation, car, on le répète, elle n'a pas sa fin en elle-même. Ce n'est pas non plus la législation, qui n'est qu'une des fins de la représentation, ou une fin à laquelle elle recourt, ne fut-ce que de consentement. Le vrai problème, le grand problème, celui dont la solution est nécessaire et préalable, parce que, résolu, il donne la clef de tous les autres, et qu'aucun autre ne peut l'être s'il ne l'a pas été d'abord, c'est le problème du gouvernement : point central, ou, littéralement, capital de l'organisation de l'État, qui doit, comme tout être organisé, avoir une tête, un *chef*. C'est donc cette question du gouvernement,

du chef, qu'il faut aborder la première, sans prévention et sans préférence, sans crainte et sans amour, avec l'unique souci du salut par la vérité. Ce que l'on a cru, enseigné, servi, soutenu, quelques-uns adoré peut-être, et que peut-être on regrette encore, compte peu ou ne compte plus devant l'évidence de la preuve faite par l'épreuve ; quand elle éclate, il n'y a plus de place pour le sentiment.

* * *

Presque tous les penseurs politiques de premier ordre se sont accordés dans tous les temps à reconnaître au gouvernement monarchique sur les deux autres, l'aristocratique et le démocratique, cette supériorité qu'*il est un*. On pourrait ajouter que partout, sauf pour des raisons accidentelles, temporaires ou locales, ils ont considéré que les deux autres lui étaient d'autant plus inférieurs qu'ils mettaient en jeu un plus grand nombre de personnes. L'aristocratie n'est même en réalité qu'une forme intermédiaire, généralement médiocre, en dépit de l'illustre exemple de Venise, et c'est entre la monarchie et la démocratie que se dresse la véritable opposition, c'est entre elles que le choix s'impose. Ou *un* ou *tous*, ou le plus possible pris pour tous. Ou « l'État étroit », ou le plus large. Ou, comme disaient les Florentins, le *governo popolare*, ou le *governo di uno*.

Réduit à ces deux termes, le choix est si simplifié qu'il n'y a pour ainsi dire plus de choix. « Qui dit peuple, a écrit Guichardin en une phrase dont l'excès de couleur étonne de la part d'un esprit aussi modéré, dit vraiment un animal fou, plein de mille erreurs, de mille confusions, sans goût, sans discernement, sans stabilité. » Du moins peut-on maintenant écrire ou plutôt ne peut-on pas, l'expérience faite en grand, ne pas écrire : Démocratie, régime aveugle, où il faut s'attendre à tout, parce qu'il ne sait se préparer à rien. Dans la démocratie, sous l'empire du nombre, parmi les troupeaux de la foule, la plus forte personne se perd. Ulysse y devient Outis, et ce n'est pas l'œil du Cyclope qu'il crève, mais le sien propre. Gouvernement de tous, gouvernement de personne. Le pire des gouvernements : pas de gouvernement.

Ceux qui préconisent ou, plus timidement, défendent la démocratie, sont obligés de lui supposer pour ressort une chose vague qu'ils appellent « la vertu », sans que l'on puisse

déterminer exactement ce qu'ils entendent par là. Les uns semblent vouloir dire le courage civique : d'autres l'esprit d'égalité joint à l'esprit de légalité ; d'autres, l'esprit de sacrifice qui immole le bien particulier, le salut et la grandeur de la personne au salut et à la grandeur de la nation ; d'autres encore, la mesure dans l'exercice de la liberté ; d'autres enfin, la plupart peut-être, le patriotisme, qu'il suffit de nommer pour faire comprendre qu'il n'est ni le monopole ni le privilège de telle ou telle forme de gouvernement, pas plus d'ailleurs que l'honneur ne l'est des monarchies, ou l'esprit de modération des aristocraties. Et ils conviennent que ce ressort est si délicat, si vite faussé, qu'il faut ramener la démocratie à son principe. Mais ce ne serait pas assez, et, en désespoir de cause, ils doivent se résigner à la voir, lorsque viennent « les temps forts », se corriger par la dictature, s'achever dans le principat, ou sombrer sous la tyrannie.

Les républiques les plus vertueuses, c'est-à-dire les plus parfaites, ne peuvent faire qu'elles n'aient pas toujours « les résolutions lentes ». Ce ne sont des gouvernements que pour les temps où il ne se passe rien. C'est la plus petite quantité possible de gouvernement, même quand ce n'en est pas la plus mauvaise qualité. Nous venons de le voir, et nous le voyons à présent encore avec leurs meilleurs hommes. Même dans les temps calmes, il est extrêmement difficile à la démocratie de produire un gouvernement ; si elle le produit, de le conserver ; si elle le conserve, de ne pas le corrompre.

Mais, d'abord, il lui est comme physiquement impossible d'élever au pouvoir ses meilleurs hommes, tout à fait impossible de les y maintenir. Elle ne connaît pas cette espèce de capillarité politique. Dans le gouvernement populaire, le danger est que, le plus grand nombre étouffant le petit, il ne se constitue point l'élite nécessaire à tout gouvernement. Le pire ennemi de la démocratie est son ignorance des questions dont on lui remet, en dernière analyse, la décision. Cette ignorance, et la cécité de l'élection, expliquent l'incurable incapacité des gouvernements issus d'elle. Personne n'y est à sa place. Pour parvenir, il est plus sûr de s'être tenu coi que de se distinguer, à cause de l'envie qui est une des tares du régime ; mais, si l'on s'est distingué en quoi que ce soit, et si l'on n'en est pas du coup entièrement disqualifié, il est à peu près certain, à cause de la méfiance qui est une autre

maladie du gouvernement populaire, qu'on ne vous emploiera qu'à des choses aussi éloignées de celles-là que, comme dit le proverbe, janvier l'est des mûres, imitant ces médecins peu expérimentés qui appliquent sur la tête les onguents bons seulement pour l'estomac.

D'autre part, l'ignorance procède au jour le jour, lorsque les accidents sonnent le tocsin, et presque le glas ; elle se double de l'imprévoyance. A l'intérieur, trois conditions font que les peuples sont bien gouvernés : que les lois soient observées, qu'il se rende une exacte justice, que le bien de tous soit respecté et que chacun reçoive les égards dus à son mérite ou à son rang ; une démocratie a beaucoup de peine à y satisfaire. Elle a plus de peine encore, précisément parce qu'elle ne prévoit pas, qu'elle n'est pas renseignée et, en un mot, ne sait pas, à gérer avec sagesse et adresse les affaires extérieures. Y réussît-elle une fois par bonheur, eût-elle à quelque instant ce qui lui fait défaut ordinairement, l'information, le secret, la rapidité de décision et d'action, elle manquerait toujours de ce sans quoi l'on ne fonde point : la certitude de la durée. Ses gouvernements éphémères n'ont pas cette longue perspective d'avenir qui engage à bâtir pour plus longtemps que soi. Contrairement à l'adage héroïque, il est humain d'espérer pour entreprendre. Précaire et instable à tous ses degrés, la démocratie est sans espoir : elle touche de la main le mur qui borne son horizon. Ses partisans sont si inquiets de sa débilité qu'il leur échappe de dire : « Nous nous en tirerons, si nous avons de la chance. » Réalistes, ils ajoutent : « Tout consiste à savoir si nous aurons assez de cervelle pour empêcher notre gouvernement de verser dans le chaos. » Mystiques, du temps où il était permis à un républicain de l'être ou de l'avouer, ils en appelaient à « Dieu qui aime la liberté ». Ils attendent toujours le miracle : ils l'ont seulement laïcisé.

Quant à ce que le gouvernement populaire, à moins de ce miracle invraisemblable, se guérisse jamais de ses infirmités, il serait chimérique de le croire. Une démocratie ne s'amende pas, pour cette raison qu'il y a trop d'hommes à s'y amender. Loin de s'améliorer, elle se détériore plutôt en vieillissant, quand il lui est donné, exceptionnellement, de vieillir. Elle a enfin, par-dessus tous les autres, ce suprême défaut qu'il faille, avec elle, renoncer à réformer et à réordonner, si, des erreurs qu'elle aura commises, il ne naît pas

quelque événement qui mette l'État en péril et tel qu'on ne doive trouver le salut que dans la catastrophe.

La monarchie aussi a ses faiblesses, et, tout en proclamant sa supériorité relative, il convient d'en parler sans lyrisme. Que notre conviction, comme notre obéissance, soit raisonnable. Ce qui, d'après La Rochefoucauld, est vrai des mariages, l'est des gouvernements : il en est de bons, de meilleurs ou de moins mauvais, il en est peu d'excellents, il n'en est point d'infaillibles. Disons plus : le gouvernement d'un seul, qui, bon, sera le meilleur, mauvais, se ferait aisément exécrer et courrait justement à la révolution ou au tyrannicide. Une première distinction à faire, et qui a été faite de bonne heure, est celle qui, pour user du langage de l'école, oppose l'État ou le gouvernement *volontaire*, à l'État *violent*. Le gouvernement d'un seul, pour que sa légitimité soit indiscutable, suppose à l'origine un choix, une déférence, un don, un consentement, et c'est pourquoi, longtemps après qu'il n'y a plus eu ni acclamation, ni élection, on en a rituellement conservé le simulacre ou la fiction. Telle est, en son essence, la monarchie volontaire, une autorité perpétuelle fondée sur une nation une fois faite, et alors entourée des formes de la liberté. Mais, même si l'origine de la monarchie a été violente, si réellement le premier qui fut roi a été un soldat heureux, s'il a établi et assis son pouvoir à la dure mode du « prince nouveau », plus la violence est ancienne, plus elle est oubliée, effacée, justifiée et comme purifiée par la continuité des services.

La supériorité du gouvernement monarchique lui vient non de ce que le roi régnant est marqué de la grâce de Dieu, mais de ce qu'il a été dès l'origine désigné par la nécessité dans la personne de ses ancêtres et de ce qu'en demeurant à travers les siècles, la famille royale a fini par être prédestinée. Une famille, cette famille, est consacrée en quelque sorte par décret providentiel au devoir public de gouverner, filiation de personnages souverains en qui le souverain ne meurt pas, dynastie qui ne s'éteint pas, et qui se saisit elle-même, sans interruption, sans syncope, sans sommeil, de mort en vif. Cette supériorité vient surtout de ce que, par définition, le monarque est *un*. Tout simplement. Comme Joseph de Maistre l'a dit magnifiquement du pape, il est « le lieu de l'unité ». Selon la formule de l'ambassadeur vénitien, qui est aussi celle d'un de nos juristes, en lui la souve-

raineté ne se divise pas, laquelle « n'est non plus divisible que le poinct en la géométrie ». Ainsi que de ses attributs ou de ses emblèmes, la pourpre et l'hermine, par le fait qu'il est né de sa race, il apparaît vêtu de ces vertus incomparables, dans l'espace, l'unité, et, dans le temps, la durée, la permanence.

*
* *

Que le gouvernement d'un seul soit supérieur au gouvernement de plusieurs ou au gouvernement de tous, ce postulat de la doctrine est désormais confirmé par l'expérience, qui ne pouvait être complète qu'après qu'elle aurait été faite, en temps de paix et en temps de guerre, dans un grand État moderne et centralisé. Tant que la démocratie, en effet, est restée confinée soit dans l'enceinte d'une cité italienne ou flamande du moyen âge, soit dans une vallée close de tout près par d'infranchissables montagnes ; et, même déjà moins étroite dans un district américain ou dans un canton helvétique, tant qu'elle a été municipale, rurale, fédérale ; en somme, tant que le gouvernant a été assez voisin du gouverné pour que le gouvernement fût direct, personnel, paternel, et tant que la législation n'a été qu'un mémorial de coutumes réglant traditionnellement les choses de la vie quotidienne la plus élémentaire, du quartier et du métier, du pâturage et du troupeau ; alors et là, le gouvernement populaire a pu paraître et être suffisant, égal aux besoins, égal à sa fonction, comme étant de plain-pied avec la nature.

Mais, à mesure que les sociétés ont augmenté de volume et de densité, qu'elles se sont développées en étendue et en profondeur, de frontière en frontière et de couche en couche, que les nations se sont constituées et agrandies par l'attraction, l'acquisition ou la conquête, à mesure que la vie sociale et la vie nationale se sont compliquées, il est devenu impossible au gouvernement démocratique de masquer son infériorité. Au contraire, plus il s'est démocratisé, plus il a élargi sa base, plus il s'est rapproché du suffrage universel, et moins il lui a été possible de la dissimuler. L'absurdité de prétendre gouverner par le plus grand nombre a éclaté d'autant plus que c'est *tout* qu'on a voulu faire régler par *tous* : un nombre de plus en plus grand de questions de plus en plus ardues, par un nombre de plus en plus grand de citoyens

érigés en souverains, et de questions de toute sorte par des citoyens de tout acabit, la plupart sans aucune espèce de formation ni d'information.

Une si grossière absurdité n'est que faiblement atténuée par la circonstance que, dans les modernes démocraties de grands États centralisés, ni le gouvernement, ni la législation ne sont immédiats, c'est-à-dire immédiatement populaires, celui-là manié, celle-ci décrétée par le peuple lui-même, assemblé tout entier, comme il en était, par exemple, et comme il en est encore de temps en temps dans quelques cantons suisses, les cantons forestiers ou montagnards, dits cantons primitifs parce qu'ils furent le noyau de la Confédération. De ce que les démocraties modernes ne sont plus directes, mais représentatives, leur infériorité, en tant que forme de gouvernement et qu'organe de législation, ne disparaît point si, dans le seul cas du gouvernement, elle est le propre du régime démocratique, et si, dans le cas de la législation, elle est commune à tout régime représentatif. Néanmoins les vices inhérents à la représentation, la démocratie les a aggravés par le suffrage universel, au point que peu s'en faut qu'ils ne soient, avec d'autres en surcroît, les mêmes que ceux de la démocratie directe.

Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que l'élection produisît toujours les représentants les meilleurs, les plus honnêtes au sens plein du mot, les plus instruits, les plus aptes, les plus capables, et c'est ce qu'un suffrage galvaudé ne fait ni ne fera jamais. Il faudrait ou que l'homme devînt plus sage, osons même dire étymologiquement plus savant, plus homme, *homo sapiens*, ou que la vie nationale et sociale, par conséquent le gouvernement et la législation redevinssent plus simples, et l'un est presque aussi difficile que l'autre. Mais, tant que cela n'est pas fait, l'écart est tel entre le sujet ou l'agent et l'objet, entre l'outil et l'ouvrage que, des possibilités de la démocratie aux nécessités du gouvernement, il s'affirme une antinomie qui paraît bien irréductible.

Charles Benoist,
de l'Institut.

Vie de Jean Racine[1]

VIII

A certaines heures de notre vie, tout en nous, et même le meilleur, se ligue contre Dieu. A d'autres moments, au contraire, il se sert de notre misère pour nous attirer dans ses voies. Ce Racine de 1677 est encore bien éloigné de la sainteté. C'est peu de dire qu'il n'a pas renoncé au monde. Jamais ce joueur, sentant sa partie compromise, n'a plus ardemment désiré de la rétablir. Et là où son coup d'œil apparaît admirable, c'est lorsqu'il comprend que sa meilleure carte, aux yeux de tous, est justement celle qui ne vaut plus rien et qu'il importe de détruire. Cela n'est pas si extraordinaire qu'il y paraît d'abord : un auteur a souvent conscience d'être débarrassé de tout ce qu'il avait à dire ; il est souvent le premier à se sentir fini. Mais il a des besoins, et le métier survit au talent. Un roi de France dirait aujourd'hui à tel ou tel : « Laissez là votre roman annuel, je vous nomme gentilhomme de ma chambre et vous ne ferez plus rien que de raconter mes exploits... » Ah ! qu'il quitterait de bon cœur son écritoire ! Surtout si sa jeunesse ne fut pas toute pure, si d'inquiétantes figures rôdent autour de lui, s'il a le sentiment que le sol est miné sous ses pas.

(1) Copyright 1927 by Librairie Plon. Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 décembre 1927.

Il est singulier que la Providence qui avait voulu que les traits de Jean Racine rappelassent l'auguste visage du roi son maître, ait réveillé presque en même temps dans leurs deux cœurs la crainte salutaire du jugement. Et s'il est vrai, comme le rappelle Pascal à la reine de Suède, que le pouvoir des princes sur leurs sujets est analogue à celui des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs, il apparaît que Louis XIV et que Jean Racine éprouvèrent, à ce tournant de l'âge où ils étaient parvenus, le même remords à l'égard de tant de personnes subalternes qu'ils avaient scandalisées et peut-être engagées dans le libertinage.

Sans doute, le Dieu de Jansénius, le seul que Racine connût, n'avait point les faveurs du maître. Ce n'est pas assez de dire qu'il faut tenir compte au poète de s'être jeté aux genoux d'Arnauld. Tout le monde, il est vrai, ne l'en admira pas. L'envoyé de l'électeur de Brandebourg, Spanheim, écrit à ce sujet : « L'intrigue de la dévotion domine chez lui ; il tâche toujours de tenir à ceux qui en sont le chef. Le jansénisme en France n'est plus à la mode ; mais pour paraître plus honnête homme et pour passer pour spirituel, (Racine) n'est pas fâché qu'on le croie janséniste... »

Le Brandbourgeois, ici, calomnie, et il calomnie bêtement. Le culte d'adoration que Racine voue à Louis XIV n'est limité par rien, sauf par Port-Royal. Sur ce point là seulement, et non pas une fois mais à chaque instant, et jusqu'à la fin, il tient tête, il se compromet. Cette rage de sa jeunesse contre ses anciens maîtres, nous voyons bien maintenant que c'était du dépit amoureux. Dieu n'a pas reconquis encore tout le cœur de Racine, que Port-Royal y est déjà rentré en maître. Durant ces quinze années, la tante Sainte-Thècle n'a pas désespéré de tirer sur la berge cette proie illustre. La voici maintenant dans sa nasse. Racine fit d'abord sa paix avec Nicole. Pour M. Arnauld, « qui avait toujours sur le cœur les plaisanteries écrites sur la Mère Angélique, sa sœur », ce fut Boileau qui se chargea de la négociation et il prit prétexte de *Phèdre* pour lui amener l'auteur de la tragédie : « Ils vinrent chez M. Arnauld le lendemain, raconte Louis Racine, et quoiqu'il fût encore en nombreuse compagnie, le coupable, entrant avec l'humilité et la confusion peinte sur le visage, se jeta à ses pieds : M. Arnauld se jeta aux siens ; tous deux s'embrassèrent. »

Désormais la tante Sainte-Thècle, Arnauld, Nicole, ne laissent plus de répit à Racine, et il les sert en tremblant, mais il les sert. C'est par lui que la communauté obtient de M. de Noailles, archevêque de Paris, le directeur qu'elle désire. Se compromet-il devant le roi? Fénelon assure qu'il disait tout haut chez Mme de Maintenon qu'il allait souvent à Port-Royal. Il y fera des retraites et sa petite famille y suivra dévotement la procession. Jean-Baptiste Racine parle de la *passion* de son père pour M. Arnauld. On le vit parmi ceux qui, à la mort de l'exilé, osèrent accompagner son cœur, rapporté à Port-Royal. Il fréquentait chez Nicole avec tous les amis de la secte, au risque d'être accusé de ce crime que le Roi appelait « le Ralliement ». Il le fut, en effet, et il en mourut peut-être.

Mais ce courtisan, ce dévot dont Port-Royal et le roi se disputeront le cœur et qui périra de ce déchirement, l'année de *Phèdre*, il n'en souffre pas encore : à ce déclin de la jeunesse et de l'amour, menacé de partout, dans son métier, dans son génie, peut-être dans son honneur et dans sa sécurité, il accepte tous les secours, d'où qu'ils viennent : Dieu et le monde, Louis XIV et le grand Arnauld, Montespan et Sainte-Thècle, il saura plus tard accorder dans son cœur ces puissances ennemies. Il s'agit bien de cela ! Qu'est-ce donc qui le presse tant?

La chute de *Phèdre* est du début de février 1677 ; Racine se marie dès le 1er juin ; entre ces deux dates, il trouve encore le temps de songer à se faire chartreux. Mariage non bâclé pourtant, et où rien n'est laissé au hasard. Mariage de raison qui ne pèche que par excès de raison. D'autres hommes de lettres ont contracté des unions d'arrangement, mais aucun, sauf Racine, n'est allé jusqu'à découvrir une femme qui ait à peine entendu parler des ouvrages de son prétendu et qui croie que c'est compromettre son salut que de les voir au théâtre. Telle était Catherine de Romanet dont Jean Racine devint l'époux, en l'église Saint-Séverin, le 1er juin 1677. Les Vitart lui avaient procuré cette jeune personne, fille d'un maire de Montdidier, ancien trésorier de France en la généralité d'Amiens, nièce de l'avocat général Le Mazier. Tout ici est réuni pour le bon arrangement de la vie : Catherine de Romanet a de la fortune et n'a plus de parents. Orpheline et riche, féconde aussi : on l'allait bien voir. Louis nous assure qu'elle porta « l'indifférence pour la

poésie jusqu'à ignorer toute sa vie ce que c'est qu'un vers ; et m'ayant entendu parler, il y a quelques années, de rimes masculines et féminines, elle m'en demanda la différence : à quoi je répondis qu'elle avait vécu avec un meilleur maître que moi. Elle ne connut ni par les représentations, ni par la lecture, les tragédies auxquelles elle devait s'intéresser ; elle en apprit seulement les titres par la conversation. »

A ce tournant de son destin, Racine donne son coup de barre avec une si puissante et constante volonté, que lorsque nous le voyons, docile au caprice de Mmes de Montespan et de Thianges, rimer un opéra sur le sujet de *Phaéton*, au lieu de crier au Tartufe comme on a beaucoup fait, mieux vaudrait sans doute chercher les raisons d'une telle discordance. Ses moindres gestes apparaissent alors trop prémédités pour qu'il ait consenti, sans de profonds motifs, à marcher ainsi sur les brisées de Quinault, à l'heure où il fuyait tout ce qui sentait le théâtre et s'efforçait à rétablir sa vie sur des fondements plus sûrs. Le service du roi lui fournissait toutes les raisons du monde pour ne pas contenter une favorite dont la faveur déclinait ; et nous savons qu'il ne lui obéit qu'en rechignant, comme en témoigne Boileau dans un avertissement au lecteur : « Comme M. Racine n'entreprenait cet ouvrage qu'à regret, il résolut qu'il ne l'achèverait point que je n'y travaillasse avec lui. » Et il ajoute que si l'on n'a pas trouvé, à la mort de Racine, les quelques vers qu'il avait déjà écrits de cet opéra, c'est que vraisemblablement il les avait supprimés « par délicatesse de conscience, à cause qu'il y était parlé d'amour ».

Serait-il téméraire d'attribuer une raison cachée à cette inconséquence du poète repenti? Voici qui est remarquable : entre novembre 1679 et janvier 1680, Racine accepte la besogne de *Phaéton*. C'est aussi l'époque de la Chambre ardente ; et précisément le 11 janvier 1680 Louvois écrit à Bazin de Bezons que les ordres du roi pour l'arrêt du sieur Racine lui seront envoyés aussitôt qu'il le demandera. Comment Racine ne se garderait-il alors de s'attirer aucune inimitié? Il s'agit pour lui de ne déplaire à quiconque le peut servir ou lui peut nuire. Et de fait, il consent, vers la même époque, à traduire le *Banquet* de Platon pour l'abbesse de Fontevrault (qu'en eût pensé Sainte-Thècle, abbesse de Port-Royal?). Il s'humilie jusqu'à rimer des madrigaux

comme préface aux *œuvres diverses d'un auteur de sept ans*, qui était le duc du Maine. Or il n'apparaît pas que, le péril enfin conjuré, Racine, aussi courtisan qu'il s'efforce de paraître, ait une seule autre fois prêté la main à ces sortes de niaiseries.

Mais la peur qui l'entraîne à ces complaisances, du moins le rapproche-t-elle plus sûrement de Dieu. Nous ne doutons pas que ce fut vers ce temps-là qu'il écrivit une ode tirée du *Psaume XVII* (elle est en tout cas bien antérieure aux *Cantiques spirituels*). On imagine assez le sens que prenait pour le « sieur Racine » des strophes comme celles-ci :

Déjà dans mon âme éperdue
La mort, répandant ses terreurs,
Présentait partout à ma vue
Et ses tourments et ses horreurs :
Ma perte était inévitable ;
J'invoquai ton nom redoutable,
Et tu fus sensible à mes cris :
Tu vis leurs trames sacrilèges,
Et ta pitié rompit le piège
Où leurs complots m'avaient surpris.

Et plus loin :

Malgré le siècle et ses maximes
Tu vis mon cœur exempt de crimes...

Et encore :

Tu mets un terme à ta justice,
Et ton courroux s'est apaisé :
Ta main m'enlève au précipice
Que les méchants m'avaient creusé.

M. Mesnard s'étonne que le manuscrit de cette ode, de la main même du grand Racine, se soit trouvé dans les papiers de Louis, et que pourtant celui-ci ne l'ait pas publié et qu'il n'en ait même jamais parlé comme d'un ouvrage de son père. Ne serait-ce pas qu'elle se rattachait à une époque affreuse, qu'elle faisait allusion à des événements sur lesquels les enfants et les amis du poète souhaitaient que règne le plus profond silence?

Désormais Racine se fortifie dans la dévotion. Peut-être en a-t-il d'abord accompli surtout les gestes : ce n'est pas hypocrisie que d'incliner « l'automate », comme le veut Pascal. Il dépendait de lui de prendre une attitude pieuse, et ainsi qu'il arrive, la piété fut en lui le fruit de l'agenouillement. Beaucoup qui cherchent Dieu, répondent à ceux qui les pressent de solliciter la Grâce que pouvoir prier, ce serait être déjà converti ; et ils désespérèrent d'échapper à ce cercle : nécessité de prier pour obtenir la foi, nécessité de croire pour prier. Jean Racine, cédant d'ailleurs à des considérations qui n'étaient pas toutes surnaturelles, a su rompre ce nœud, et creuser d'avance, dans sa vie, les canaux où la Grâce d'elle-même afflue, dès que nous avons consenti à les lui ouvrir.

IX

Jean Racine persévère dans la piété ; le foyer qu'il fonde fait mentir Pascal écrivant à sa sœur Périer que le mariage est la plus basse des conditions du christianisme, vile et préjudiciable selon Dieu. Les plaisirs que lui procure, peut-être, le commerce de Catherine de Romanet, il les rachète par l'excès même de sa dévotion. Leurs enfants, on ne saurait dire qu'ils les mettent au monde ; ils les mettent au ciel, à la lettre, dès leur naissance. Rien ne compte que le salut. Que fussent devenues ses filles, Marie-Catherine, Nanette, Babet, Fanchon et Madelon, si elles n'eussent été à cette école? Quatre devinrent religieuses ou demeurèrent filles et si l'aînée consentit enfin au mariage, ce ne fut qu'après être passée par le Carmel et par Port-Royal. Des deux garçons, Jean-Baptiste et Louis, si l'aîné paraît s'être un peu — très peu — débattu contre la direction paternelle, il ne résista guère longtemps à cette sainte volonté de fer que secondait merveilleusement leur mère, comme il apparaît dans ce que Racine mandait à Jean-Baptiste, le 10 mars 1698 : « Votre mère se porte bien. Madelon et Lionval (Louis) sont un peu incommodés, et je ne sais s'il ne faudra point leur faire rompre carême. J'en étais assez d'avis, mais votre mère croit que cela n'est pas nécessaire. » Madelon comptait alors dix ans, et Louis un peu plus de

cinq ans ; — ce qui donne à penser que Mme Racine, qui n'avait sans doute pas lu saint Augustin, n'en adhérait pas moins très fortement à la doctrine de ce docteur touchant les crimes que nous commettons dès l'âge le plus tendre, et à vrai dire dès que nous commençons à prendre le sein. Il est admirable de penser que les idées de Freud sur la perversité des nourrissons, et dont notre siècle se scandalise, n'eussent peut-être point étonné les bonnes gens de Port-Royal : « Lionval est toujours incommodé d'un dévoiement, écrivait un autre jour Mme Racine à Jean-Baptiste. Le pauvre petit vous fait bien ses compliments, et promet bien qu'il n'ira pas à la comédie comme vous, de peur d'être damné. » Telle était l'idée que se faisait du théâtre, dès l'âge de cinq ans, le dernier né du grand Racine. A vrai dire, Nanette entra aux Ursulines de Melun, et Babet dans l'ordre de Fontevrault, au couvent des dames de Variville, en toute simplicité et joie ; Jeanne-Nicole-Françoise mourut à l'abbaye de Malnoue, et Madelon, elle aussi, resta fille. Mais le drame d'une telle éducation apparaît dans l'aînée, Marie-Catherine, qui mit beaucoup de temps à comprendre que les exigences de sa nature n'étaient point de celles qui se satisfont chez les Carmélites du faubourg Saint-Jacques, ni à Port-Royal. Cette nature de feu la rendait plus chère à Racine qu'aucun de ses autres enfants ; mais il la jugeait un peu extravagante. Au vrai, son extravagance consistait à croire qu'il fallait coûte que coûte tourner vers Dieu une ardeur dont l'innocente s'obstinait à ne point connaître l'objet. Elle consentit enfin à vivre sous le toit paternel. « Il m'apparut que votre sœur aînée reprenait assez volontiers les petits ajustements auxquels elle avait si fièrement renoncé, écrit Racine le 16 juin 1698, et j'ai lieu de croire que sa vocation de religion pourrait bien s'en aller avec celle que vous aviez eue autrefois pour être chartreux. Je n'en suis point du tout surpris, connaissant l'inconstance des jeunes gens et le peu de fond qu'il y a à faire sur leurs résolutions, surtout quand elles sont si violentes. »

Enfin M. Colin de Morambert, seigneur de Riberpré, avocat au Parlement, qu'elle épousa le 16 janvier 1699, rendit la paix à Marie-Catherine. Son entrée en ménage ne différa pas beaucoup d'une entrée en religion, comme on le voit dans cette lettre de M. Willard, ami de la famille Racine, à M. de Préfontaine : «... Tout finit donc le soir des noces

par une courte et pathétique exhortation de M. de Saint-Séverin sur la bénédiction du lit nuptial qu'il fit. M. et Mme Racine se retirèrent à huit heures et demie. Les jeunes gens firent la lecture de piété ordinaire à la prière du soir avec la famille. Le père, comme pasteur domestique, répéta la substance de l'instruction de M. le Curé ; et tout était en repos comme de coutume avant onze heures. »

Par les lettres qu'il adressa à Jean-Baptiste, son fils aîné, il n'est pas malaisé de voir comment Racine, à la fin de sa vie, concevait l'éducation. Il n'apparaît à aucun moment gêné par le souvenir de sa propre jeunesse. Il ne songe point du tout à ce que peut découvrir d'attachant, un jeune homme qui médite sur la destinée de son père, dans une vie qui, commençant par l'amour et par la gloire, s'achève dans une dévotion exacte, mais où l'ambition trouve son compte. Et s'il est évident qu'en rhétorique, Jean-Baptiste ne soupçonne pas les désordres dans lesquels son illustre père avait longtemps vécu, le jeune homme, du moins, n'ignorait rien des triomphes qu'il avait remportés au théâtre. Aussi devait-il être fort étonné de recevoir des semonces comme celle-ci : « Il me paraît, par votre lettre, que vous portez un peu d'envie à Mlle de la Chapelle de ce qu'elle a lu plus de comédies et plus de romans que vous. Je vous dirai, avec la sincérité avec laquelle je suis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin que vous fassiez tant de cas de toutes ces niaiseries... »

Un bon éducateur doit d'abord perdre la mémoire. Racine écrivait sereinement à son fils ces sortes de lettres qui le mettaient lui-même en fureur, quand il avait le même âge. Il ne se demandait pas si de trop pieuses exhortations n'éveillaient point dans l'adolescent des sentiments contraires, pareils à ceux qui lui faisaient ronger son frein, à Uzès, et qui plus tard le poussèrent aux dernières insolences envers M. Nicole, — ce Nicole, aujourd'hui près de mourir, auquel il envoie des remèdes, et dont il ne craint pas d'écrire à son fils que « c'est un des meilleurs amis qu'il ait au monde ».

Mais sans doute avait-il raison de compter sur le prestige que lui avaient valu, aux yeux de son fils aîné, ces *niaiseries* dont il affecte de faire si peu de cas. Jean-Baptiste se laissait pétrir par ces douces et puissantes mains. Pourtant, tout jeune qu'il était, ne jugeait-il pas que les raisons qu'alléguait son père, pour l'éloigner des romans et des comédies, avaient

certes moins de poids que celles dont s'était servi autrefois Nicole, et qui avaient mis hors de lui le bouillant auteur de l'*Alexandre*? « Croyez-moi, écrivait Racine, quand vous saurez parler de comédies et de romans, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera pas par cet endroit-là que vous serez le plus estimé. »

S'il ne s'agissait que de l'estime du monde, Jean-Baptiste eût pu répondre qu'à son âge, ce n'était point par une trop rigoureuse dévotion qu'il avait chance de l'acquérir. Mais le plus curieux est l'endroit où Racine mande à son fils « qu'il n'a d'autre dessein que de le mettre en état de ne lui point faire déshonneur quand il viendra à paraître dans le monde ». En juin 1695, il insiste : « Vous savez ce que je vous ai dit des opéras et des comédies qu'on dit que l'on doit jouer à Marly. Il est très important pour vous et *pour moi-même* qu'on ne vous y voie point, d'autant plus que vous êtes présentement à Versailles pour y faire vos exercices, et non point pour assister à toutes ces sortes de divertissements. Le Roi et toute la Cour savent le scrupule que je me fais d'y aller, et auraient très méchante opinion de vous si, à l'âge que vous avez, vous aviez si peu d'égards pour moi et pour mes sentiments. »

Il n'est point douteux que le jeune homme respectueux, mais agacé, dut répondre qu'il cédait à cette dernière raison seulement et pour ne point nuire à la situation de son père ; car celui-ci lui répond sur un ton piqué : « Je vous sais un très bon gré des égards que vous avez pour moi au sujet des opéras et des comédies ; mais vous voulez bien que je vous dise que ma joie serait complète si le bon Dieu entrait un peu dans vos considérations. Je sais bien que vous ne seriez pas déshonoré devant les hommes en y allant ; mais ne comptez-vous pour rien de vous déshonorer devant Dieu? » Et cette énorme naïveté : « Pensez-vous vous-même que les hommes ne trouvassent pas étrange de vous voir, à votre âge, pratiquer des maximes si différentes des miennes? » Jamais barbon n'oublia avec plus de candeur qu'il avait eu d'autres goûts à vingt ans.

Cette terreur du théâtre dénonce l'empire du jansénisme sur Racine vieillissant. Il s'est débattu longtemps contre l'accusation de Nicole ; mais il reconnaît maintenant qu'il mérite d'être appelé un *empoisonneur* public. Le poison ! Qui sait si Hermione, si Roxane, n'ont pas incité des amou-

reuses vivantes à monter l'escalier de La Voisin? Le théâtre peint les mœurs d'une époque ; mais les mœurs ne s'inspirent-elles aussi du théâtre? Cette hantise des âmes perdues par lui et de celles qui se perdraient encore lorsqu'il ne serait plus au monde, possède Racine, comme tout auteur catholique. Poison non moins efficace que celui qu'on l'accuse de répandre, et qui aurait suffi à le détacher du théâtre même s'il n'avait obéi à des raisons plus humaines. Chez Racine, la foi et l'ambition commandent souvent la même attitude. La peur de Dieu et le goût du monde lui donnent les mêmes inspirations.

Cela le préoccupe par-dessus tout : que Jean-Baptiste fasse son salut et qu'il ne fasse rien qui puisse nuire à son père. On le vit bien dès que l'honnête garçon entra dans la carrière diplomatique. Chargé par M. de Torcy de porter des dépêches à M. de Bonrepaus, ambassadeur de France à La Haye, Jean-Baptiste s'arrêta plusieurs fois en route, à la grande fureur de Racine qui retrouva soudain toute sa méchanceté d'antan : « J'avais été fort en peine les premiers jours de votre voyage, dans la peur où j'étais que, par trop d'envie d'aller vite, il ne vous fût arrivé quelque accident ; mais quand j'appris par votre lettre de Mons, que vous n'étiez parti qu'à neuf heures de Cambrai, et que vous tiriez vanité d'avoir fait une si grande journée, *je vis bien qu'il fallait se reposer sur vous de la conservation de votre personne.* » Ce dernier trait est sanglant ; et toute la raison de cette fureur la voici ingénument confessée en deux petites lignes : « Pour moi, je vous avoue que j'appréhende de retourner à la Cour, et surtout de paraître devant M. de Torcy. » Et il insiste dans une autre lettre : « Je crains toujours de paraître devant M. de Torcy, de peur qu'il ne me fasse des plaisanteries sur la lenteur de votre course. »

Ce n'est point que Racine ne s'intéresse, du fond du cœur, et plus qu'à tout le reste, au salut de son fils. Dès l'approche de Pâques, il rappelle au jeune diplomate ses devoirs. Jean-Baptiste est à La Haye, dans un pays où l'on est fort dissipé par les divertissements et par les affaires. « Mais on m'a dit mille biens de plusieurs ecclésiastiques très vertueux qui sont en Hollande... Si vous aviez envie d'en connaître quelqu'un... » Ainsi Racine se mêle-t-il activement de tout ce qui concerne la vie spirituelle de Jean-Baptiste. Tout cela d'ailleurs n'a rien qui doive étonner dans un temps où un

père pouvait écrire comme la chose la plus simple du monde : « J'ai pensé vous marier vous-même sans que vous en sussiez rien, il s'en est peu fallu que la chose n'ait été engagée... »

Racine n'était point de ces poètes qui ont horreur de la vie « aux travaux ennuyeux et faciles ». Il est père de famille et bourgeois, sans ostentation, sans gêne. Il entre dans les détails les plus bas, s'inquiète des habits que Jean-Baptiste laisse gâter, s'informe de ses dépenses jusqu'au dernier sol ; il parle volontiers de ses purges et de toutes celles qu'on administre à la petite famille. Ce n'est en rien un « monsieur du Sublime ». Avec cela bon parent, toujours occupé de servir la sœur demeurée à La Ferté-Milon avec son mari, M. Rivière. Il se souvient, dans son testament, de sa vieille nourrice, de ses parents pauvres. Il demeure de plain-pied avec tout ce monde provincial. Il n'a rien du bourgeois gentilhomme. Sans doute vit-il trop près du soleil et de ses grands satellites pour avoir aucune illusion touchant son propre néant. Il ne tarit pas sur ses enfants : « Votre mère mena hier à la foire toute la petite famille. Le petit Lionval eut belle peur de l'éléphant et fit des cris effroyables quand il le vit qui mettait sa trompe dans la poche du laquais qui le tenait par la main. Les petites filles ont été plus hardies, et sont revenues chargées de poupées dont elles sont charmées... » Il faut se marier tard, comme a fait Jean Racine, pour savoir se reposer, s'endormir au plus épais d'une famille et attendre la mort dans cette « dernière auberge ».

X

Racine aimait le Roi. Pourquoi tant de critiques se sont-ils, à ce propos, voilé la face? Nous parlons de cet amour du Roi comme des couleurs et des formes un aveugle-né. Nous avons perdu ce sens, ou plutôt nous l'avons transposé. C'est un plus grand miracle d'être ému par une étoffe tricolore que de l'être par une créature de chair et de sang en qui s'incarne la France, né de ceux qui ont fait la France, et dont les enfants s'appellent fils de France.

Que la disgrâce royale ait hâté la mort de Racine, il faut, pour n'en être point surpris, mesurer le degré de faveur où il était parvenu au moment de *Phèdre*, où il sut se main-

tenir durant vingt années, et d'où il fut à la fin précipité. Tel était son bonheur : être aimé de son idole, être recherché par le roi des rois, à toute heure du jour et de la nuit, détenir presque seul le droit d'entrer librement au lever de Sa Majesté (au point de scandaliser l'huissier de la chambre ; et il le faisait si bien sentir à Racine que celui-ci se réjouit fort lorsque que cet homme fut embastillé pour crime de quiétisme !).

Le Roi avait la bonté de faire coucher Racine dans sa chambre quand il avait des insomnies. Ce n'était point qu'il manquât de lecteurs à gages, mais Racine était un lecteur incomparable ; à Auteuil, chez Boileau, Valincour l'entendit, un soir, lire l'*Œdipe* de Sophocle à livre ouvert, avec une telle véhémence que toute l'assistance haletait ; et un jour qu'il déclamait pour lui seul, aux Tuileries, les vers de *Mithridate*, des ouvriers le crurent fou et « prêt à se jeter dans un bassin ».

De la part de Louis XIV, il apparaît moins étonnant d'arracher au sommeil le plus grand poète français pour se distraire à l'entendre lire, que de lui ordonner de ne plus écrire désormais de vers et de se muer en historien. Rien ne témoigne mieux du sentiment que Louis XIV avait de sa grandeur, et le plus surprenant est que personne à la Cour ni à la ville n'en ait montré la moindre surprise.

Le poète et Boileau durent surtout à l'insistance de Mme de Montespan le dangereux honneur d'être promus au rang d'historiographes, en ce mois de février 1677 où peut-être tant de raisons secrètes et publiques décidèrent Racine à sauver sa mise par un coup inattendu. Non, aucun scandale, mais seulement beaucoup de jalousies et de railleries. Les gens d'épée n'aimaient guère, en ce temps-là, que les gens de plume fussent mêlés aux choses de la guerre. L'héroïsme était encore un privilège dont les petites gens ne rougissaient pas d'être dispensés. Bussy-Rabutin jugeait inconcevable que le Roi ne se fût pas adressé à un gentilhomme de sa trempe pour écrire l'histoire de son règne. Et le Roi lui-même devait trouver fort plaisant de traîner après lui ces écrivains admirables qui n'étaient point d'admirables cavaliers. Ainsi, durant la dernière guerre, le peuple-roi, dans ses tranchées, riait parfois de voir passer de grands écrivains en jaquette, bien qu'ils eussent brûlé pour lui bien

plus d'encens que ne firent jamais Boileau et Racine au nez du Roi-Soleil.

De 1678 à 1693, Racine fait campagne derrière le Roi dans les Pays-Bas et au Luxembourg, presque toujours seul, Boileau étant retenu par un mal de gorge et une extinction de voix qui est presque tout le sujet des lettres que nous possédons de ces deux grands hommes — de celles, du moins, qui ne roulent point sur des détails de prosodie. Il doit y avoir du vrai dans cette malice de Segrais : « C'est à l'occasion de Despréaux et de Racine que M. de La Rochefoucauld a établi la maxime par laquelle il dit que c'est une grande pauvreté de n'avoir qu'une sorte d'esprit : tout leur entretien ne roule que sur la poésie ; ôtez-les de là, ils ne savent plus rien. »

Mais ce fut surtout au siège de Gand qu'ils se couvrirent de ridicule aux yeux des gens de Cour et qu'ils s'attirèrent le sobriquet de « Messieurs du Sublime ». Le Roi, avec une délicatesse relative, y fit allusion au lendemain même de la mort du poète : « M. Despréaux, écrit Jean-Baptiste à son frère Louis, ne pouvait se lasser d'admirer l'intrépidité chrétienne avec laquelle (Racine) était mort, et le dit même au Roi qui lui dit : « Je le sais, et cela m'a étonné, car je me souviens qu'au siège de Gand vous étiez le brave des deux. »

Le meilleur ami que Racine eut parmi les courtisans, M. de Cavoye, fut de ceux qui, à la guerre, lui tendirent aussi le plus d'embûches pour faire rire le Roi ; Louis Racine en rapporte quelques-unes qui ne valent guère qu'on s'y arrête. Mais les plaisanteries de Mme de Sévigné sont meilleures : « ...Ces deux poètes historiens suivent donc la Cour, plus ébaubis que vous ne le sauriez penser, à pied, à cheval, dans la boue jusqu'aux oreilles... Ils font leur cour par l'étonnement qu'ils témoignent... Il me semble qu'ils ont assez l'air de deux Jean Doucet. Ils disaient l'autre jour au Roi qu'ils n'étaient plus si étonnés de la valeur extraordinaire des soldats, qu'ils avaient raison de souhaiter d'être tués, pour finir une vie si épouvantable. Cela fait rire, et ils font leur cour ! »

Le vrai est que Racine aux armées écrit des lettres où il montre bien plus d'humanité qu'on n'attendrait de lui. Ce qui faisait rire les Sévigné et les Scudéry chez ce poète trop sensible est ce qui éveille le plus notre sympathie. Sans doute lui échappe-t-il quelques traits comme celui-ci

qu'on voit dans sa lettre au maréchal de Luxembourg pour le féliciter de la victoire de Fleurus : « ... Tout s'y rencontre à la fois (dans cette bataille), la grandeur de la querelle, l'animosité des deux partis, l'audace et la multitude des combattants... *un carnage horrible*... Jugez donc quel agrément c'est pour des historiens d'avoir de telles choses à écrire... » Mais lorsqu'il ne s'agit plus de lettres officielles, nous voyons mieux le fond de son cœur. Ainsi interrompt-il le récit d'une revue passée au camp de Gevry, à deux heures de Mons, au mois de mai 1692 : « J'étais si las, si ébloui de voir briller des épées et des mousquets, si étourdi d'entendre des tambours, des trompettes et des timbales, qu'en vérité je me laissai conduire à mon cheval sans plus avoir d'attention à rien, et j'eusse voulu de tout mon cœur que tous les gens que je voyais eussent été chacun dans leur chaumière ou dans leur maison, avec leurs femmes et leurs enfants, et moi dans ma rue des Maçons, avec ma famille. »

Cette histoire qui eût été un panégyrique et que Racine avait tort de croire qu'il fallait voir se dérouler au bout de sa lorgnette (mais c'est LouisXIV qui l'avait cru pour lui) disparut en janvier 1726 dans l'incendie qui détruisit la maison de Valincour. L'argenterie même fut fondue, mais aussi tous les livres et tous les « anas » qu'avaient accumulés ce charmant bavard. Racine, vers la fin de 1683, fut adjoint par Louvois à la *Petite Académie* (qui existait depuis 1663). Avec Boileau, Rainssant, Charpentier, Tallemant le jeune, Quinault et Félibien, il s'occupa à inventer des inscriptions pour les médailles frappées en l'honneur des grandes actions du Roi. L'Académie des inscriptions et belles-lettres est née de ce cénacle de courtisans érudits.

Racine, à toute heure du jour et de la nuit, faisait donc sa cour (et son travail même était une louange perpétuelle). La faisait-il aussi habilement qu'on l'imagine aujourd'hui? Le brouillon d'une lettre à Mme de Maintenon et qu'il faudra lire de près, nous le montre fort maladroit lorsque vinrent les mauvais jours. Être toujours présent et ne jamais déplaire, c'est le fin du fin d'un métier qui ne s'apprend pas : il y faut être né. « Il voudrait bien qu'on le crût propre à rendre service, écrit méchamment Spanheim, mais il n'a ni la volonté ni le pouvoir de le faire ; c'est encore beaucoup pour lui que de se soutenir. Pour un homme venu de rien, il a pris aisément les manières de la Cour. Les comédiens lui

en avaient donné un faux air ; il l'a rectifié, et il est de mise partout, jusqu'au chevet du lit du Roi... » Sans doute, le Brandbourgeois est-il un juge qu'on peut récuser ; mais Louis XIV, qui devait s'y connaître mieux que personne au monde, a rendu cette sentence que rapporte Louis Racine : « Cavoye avec Racine se croit bel esprit, Racine avec Cavoye se croit courtisan. » La cause est entendue et ce n'est point pour diminuer le poète aux yeux de ceux qui l'aiment. Il s'exténuait à un métier à quoi sa famille bourgeoise, provinciale et janséniste ne l'avait point dressé. Du grand Arnauld, de Nicole, il recevait de discrets avertissements. On lui montrait l'excès des louanges. A propos d'un discours à l'Académie, le Roi lui-même témoignait que la flatterie à trop haute dose n'a plus de goût. Ce qui dut porter le plus de tort à Racine courtisan, n'était-ce point la sincérité même de sa tendresse pour Louis XIV? Il devait sentir profondément ce qu'il écrivit dans *Esther :*

Quiconque ne sait pas dévorer un affront
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des rois, qu'il s'écarte, qu'il fuie...

Lui-même avoue que devant le Roi il perdait l'esprit. Nous l'allons voir bientôt épier l'auguste visage, cette bouche désormais sévère, ce regard qui fuit le sien, tourner autour de ce Soleil qui luit encore mais ne l'échauffe plus. Comme Dieu eût pu faire, le Roi lui a retiré sa grâce. Et il ne dépend pas d'un pauvre homme d'en attirer de nouveau sur soi la surabondance. Le Roi damne ou sauve ses adorateurs selon ses desseins impénétrables.

XI

Ce ne fut point la flatterie, mais l'esprit qui maintint longtemps Racine en faveur auprès du Roi : *Esther* le servit plus sûrement que ses adorations. Mme de Maintenon, à Saint-Cyr, avait déjà fait jouer des tragédies de Racine : « Nos petites filles viennent de jouer *Andromaque*, et l'ont si bien joué qu'elles ne la joueront plus, ni aucune de vos pièces. » Elle souhaitait de lui un petit ouvrage pour ses pensionnaires. Boileau, consulté, fit les hauts cris et supplia son ami de ne point se déshonorer ; mais le poète entrevit

qu'il pouvait à la fois ne nuire en rien à sa gloire, et ne point déplaire à la toute-puissante dame ; ne pourrait-il même la flatter par le choix d'un sujet propice aux allusions? Celui d'*Esther* est admirable parce que, écrit Racine dans sa préface, cette histoire est « pleine des grandes leçons d'amour de Dieu, et de détachement du monde au milieu du monde même ». Tout ce que Mme de Maintenon souhaitait qu'on pensât d'elle tenait dans cette petite phrase. Et comme au cours de la pièce les allusions n'eussent peut-être pas suffi, Racine inventa le prologue où triompha Mme de Caylus, nièce de Mme de Maintenon. Le Roi y est loué par la piété incarnée (Mme de Caylus était bien en chair) de ne combattre que pour la gloire de Dieu ; ses ennemis y sont voués à l'enfer, et jusqu'au pape Innocent XI, favorable au prince d'Orange, et à propos duquel le pieux Racine ne craint pas d'écrire ces vers :

Tout semble abandonner tes sacrés étendards
Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres,
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.

Mme de Caylus joua tour à tour tous les rôles, et remplaça, selon qu'elles étaient indisposées, Mlles de Weilhenne (Esther), de Lastic, « belle comme le jour » (Assuérus), de Glapion (de laquelle Racine disait à Mme de Maintenon : « J'ai trouvé un Mardochée dont la voix va jusqu'au cœur) », de La Maisonfort (qui manqua de mémoire et que Racine fit pleurer : « Ah ! Mademoiselle, quel tort vous faites à ma pièce ! » Mais aimant jusqu'aux pleurs qu'il faisait verser, il essuya ce charmant visage avec son mouchoir et pleura lui-même de tout son cœur). Mlles d'Alancourt, de Marsilly et de Mornay tinrent les rôles d'Aman, de Zarès et d'Hydaspe.

A partir du 26 janvier 1679, *Esther* fut le grand événement de la Cour. Comme il n'y avait que peu de places, ce fut une faveur insigne que d'être invité à Saint-Cyr. Nous imaginons le Roi, à la porte du théâtre (c'était la vaste antichambre des dortoirs), tenant haut sa canne et surveillant lui-même les entrées. Les « colombes timides », avant de pénétrer sur la scène, chantaient le *Veni Creator*. Le Roi eut l'imprudence de mêler au troupeau des chanteuses de profession. Mlle de Sainte-Osmane se laissa entraîner à des légèretés et Mlle de Marsilly conquit le cœur du marquis

de Vilette. Les dames de Saint-Cyr, obligées d'assister à ces fêtes, affectaient de fermer les yeux et de dire leur chapelet. Mme de Maintenon comprit trop tard le péril. Dès que la pièce fut imprimée, l'engouement diminua. Cet engouement, il est tout entier exprimé par la lettre de Mme de Sévigné dont chacun se souvient. La joie y éclate d'une dame à qui le Roi a parlé ; et il est très vrai que le plaisir de se trouver là inclinait d'abord les esprits à l'admiration. Mais le spectacle devait plaire, même aux mal intentionnés, grâce à la parfaite correspondance entre ce texte sacré et les pieuses filles qui le psalmodiaient. *Esther* concentre tout ce qu'adore le Roi au déclin : le culte de sa propre personne et celui de Dieu s'y trouvent harmonieusement confondus. Le plus grand roi de la terre et le Roi du ciel reçoivent le même harmonieux hommage, et par quels délicieux truchements ! Louis XIV concevait soudain le plaisir de s'entendre louer, au ciel et sur la terre, par le chœur éternel des vierges. Mais certaines personnes, à qui la fortune ne montait pas à la tête, et qui avaient autant de bon sens sous leurs fontanges, qu'avait d'esprit sous les siennes Mme de Sévigné, surent ne pas déraisonner à propos d'*Esther*. Mme de Lafayette remet les choses au point dans ce passage de ses *Mémoires de la cour de France :* « Mme de Maintenon, pour divertir ses petites filles et le Roi, fit faire une comédie par Racine, le meilleur poète du temps, que l'on a tiré de sa poésie, où il était inimitable, pour en faire, à son malheur et celui de ceux qui ont le goût du théâtre, un historien très imitable. Elle a ordonné au poète de faire une comédie, mais de choisir un sujet pieux ; car à l'heure qu'il est, hors de la piété, point de salut à la Cour, aussi bien que dans l'autre monde. Racine choisit l'histoire d'Esther et d'Assuérus, et fit des paroles pour la musique... Tout cela composa un petit divertissement fort agréable pour les petites filles de Mme de Maintenon ; mais comme le prix des choses dépend ordinairement des personnes qui les font, ou qui les font faire, la place qu'occupe Mme de Maintenon fit dire à tous les gens qu'elle y mena que jamais il n'y avait rien eu de plus charmant, que la comédie était supérieure à tout ce qui s'était jamais fait en ce genre-là... Le moyen de résister à tant de louanges? Mme de Maintenon était flattée de l'invention et de l'exécution. La comédie représentait en quelque sorte la chute de Mme de Montespan et l'élévation

de Mme de Maintenon. Toute la différence fut qu'Esther était un peu plus jeune et moins précieuse en fait de piété. L'application qu'on lui faisait du caractère d'Esther, et de celui de Vasthi à Mme de Montespan, fit qu'elle ne fut pas fâchée de rendre public un divertissement qui n'avait été fait que pour la communauté... »

Mais les plus touchantes allusions d'*Esther* nous paraissent être celles que Racine croyait faire pour lui seul. Non, il n'était pas fort bon courtisan, ce poète qui s'imaginait entendre les vierges persécutées de Port-Royal, dans les chœurs de sa tragédie, sans redouter que le Roi y prît garde. Même si Louis XIV ne s'en fût pas avisé, il y aurait eu de bonnes âmes pour l'en avertir sous cape, et elles n'y manquèrent pas. Ce fut sans doute un grief dont Sa Majesté ne fit pas état d'abord, mais qu'Elle conserva dans un coin de sa mémoire. Et comme elle ne se lassait pas d'entendre *Esther*, elle dut, à la fin, retenir ce que gémit une jeune israélite au premier acte :

Que de corps entassés! que de membres épars,
Privés de sépulture!
Grand Dieu, tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards.

« Tiens, tiens, c'est une idée, » pensa peut-être le Roi, vers la dixième représentation. On se plaît à imaginer qu'averti par quelque traître du dessein qu'avait Racine de dormir son dernier sommeil aux pieds de M. Hamon, le Roi admira que son historiographe ait choisi un lieu de repos si peu sûr, et que dès lors Sa Majesté décida dans son cœur que ce repos ne serait pas éternel.

Dès novembre 1690, Racine avait lu chez le vieux marquis de Chandenier un nouveau drame tiré de l'Ecriture Sainte. Mais aussi dévot que le fût devenu le grand tragique, il était dans sa destinée d'avoir toujours à ses chausses de plus dévots que lui. Un Sulpicien, dont s'était entichée Mme de Maintenon et qu'elle fit évêque de Chartres, l'abbé Godet des Marais, la persuada de ne point exposer de nouveau ses petites filles au péril qu'*Esther* leur avait fait courir. *Athalie* fut jouée au début de 1691, mais à huis clos et sans costumes, dans la chambre de Mme de Maintenon, et quelquefois à Versailles (une fois même devant Leurs Majestés

britanniques). L'infaillible Boileau fut seul à comprendre ce chef-d'œuvre, et aussi, il faut bien le dire, Mme de Maintenon qui soutint contre l'opinion unanime que Racine n'avait rien fait de plus beau.

Il n'y a point de commune mesure aux deux drames sacrés du poète. *Esther* est une exquise pièce de circonstance (avec des morceaux sublimes comme la prière d'Esther). Un grand génie, appliqué à une petite tâche qu'on lui commande, réussit le chef-d'œuvre du poète de Cour — de Cour dévote. Rien n'y est laissé au hasard, tout est pesé, tout est voulu. Mais avec *Athalie*, le vrai Racine, le grand Racine qu'on eût pu croire mort depuis quatorze ans, de nouveau se dresse et parle. Il a trouvé Athalie dans la Bible, mais l'a repétrie, lui a communiqué de son sang. Le poète n'eût sans doute pas convenu que son vieux cœur s'exprimait dans cette vieille reine implacable, hésitante et vaincue ; et pourtant !

Peu de mois avant sa mort, Sarah Bernhardt interpréta le rôle d'Athalie. Ceux qui l'ont entendue se souviennent de la majestueuse grandeur dont elle revêtait la fille d'Achab. Nous nous rappelâmes alors que Voltaire avait déjà pris le parti d'Athalie contre le grand prêtre. Interprétation ingénieuse, pensions-nous, qui trahissait les intentions du poète.

Mais à relire de près ce drame sublime, il apparaît nettement que Racine a voulu que la vieille reine eût de la grandeur. Aussi grande que Joad, certes, mais elle est seule ; et Joad, lui, se tient du côté le plus fort, du côté de Dieu. Phèdre, écrasée par Dieu, sentant peser sur elle une griffe effroyable, ne se débattait pas ; il s'agissait d'une passion tout intérieure, de l'invincible, de l'invisible amour. Mais si nous imaginons une Phèdre qui ait survécu à Hippolyte, à Thésée, et qui, l'âge de la tendresse enfin passé, ait décidé de finir par l'ambition, — elle ne sera plus désormais aveuglée par ce mal d'amour qui, confondu avec la chair et le sang, échappe à notre prise. L'ambition nous laisse le sang-froid. L'héroïne racinienne relève la tête, se dresse contre l'aigle menaçant et prêt à fondre ; Athalie fait la brave contre Dieu. De prime abord, c'est à Agrippine qu'elle ressemble : par son âge, par ses crimes, par sa folie de domination. Mais Agrippine appartient à un autre monde, — un monde sans Dieu ou peuplé de dieux mi-humains qu'on

amadoue à peu de frais. Tandis qu'Athalie a cela de commun avec Phèdre : un adversaire implacable et tout-puissant. Phèdre pliait, se voilait la face. La vieille Athalie, majestueuse, entourée de ses Syriens, songe à détruire le temple du Dieu ennemi, à écraser sous les pierres un peuple de prêtres fanatiques et insolents. Elle se croit libre encore d'agir, alors qu'elle est déjà, plus que Phèdre, étroitement ligotée. Elle ne fait aucun pas qui ne la rapproche à son insu de la fosse ouverte. Dès sa première parole, Racine nous incite à la plaindre :

... Cette paix que je cherche et qui me fuit toujours

soupire-t-elle, s'appuyant sur Abner. Et tout de suite, elle se défend, elle explique sa conduite avec la hauteur d'une Catherine de Médicis, d'une Christine de Suède, d'une Catherine de Russie :

Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire...

Enfin, elle invoque la raison d'État, que Racine avait ses raisons de ne point juger indigne d'examen. S'il ne souhaite point de justifier la reine, du moins la considère-t-il sans furie, avec d'autres yeux que ceux du grand prêtre : avec des yeux de gentilhomme ordinaire du Roi.

Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse...

lui fait-il dire, après qu'elle s'est vantée d'avoir réduit tous ses voisins par une politique assez semblable à celle de Louis XIV. Elle ménage même ses ennemis plus que ne fait le grand Roi lui-même :

Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.
Ils vivent cependant, et leur temple est debout.

(Louis XIV, lui, savait déjà peut-être qu'il ne laisserait pas de Port-Royal pierre sur pierre.)

Racine a conçu avec beaucoup de netteté ce que Nietzsche devait appeler, un jour, la morale des maîtres. Il vivait dans un temps où c'était, si l'on peut dire, la morale courante. Athalie, mais aussi Agrippine, Burrhus, Narcisse, Bérénice, Titus, Acomat, Mithridate, Aman, Nathan, représentent cette humanité créatrice d'une morale de la puissance, à

laquelle, tout chrétien qu'il était, Racine tenait par ses fibres les plus profondes. Et il est remarquable qu'un autre grand janséniste, que Pascal ait, à plusieurs reprises, énoncé des maximes faites pour enchanter Stendhal et Nietzsche, notamment dans le *Discours sur les passions de l'amour*, et dans sa dédicace de la machine arithmétique à la reine de Suède. Mais tout se passe comme si ces deux êtres de race conquérante eussent découvert, un jour, que ce sont les esclaves qui ont raison, — ou plutôt que les maîtres n'existent pas, que nous naissons tous esclaves dans une chair corrompue ; que l'Être Infini exige que sa créature avilie et rachetée lui immole tout ce dont elle tirait gloire.

Les calculs profonds d'Athalie ne résistent pas à un songe. Dieu a prise sur ce grand esprit par ce qu'il y subsiste encore d'inquiétude superstitieuse et de trouble :

Un songe... me devrais-je inquiéter d'un songe?

Il s'insinue en elle par la terreur, mais aussi par la tendresse, par la pitié : cette sanguinaire Athalie, le petit Eliacin l'émeut, la charme en dépit de ses insolences inspirées. « La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce » ouvrent ce cœur qui ne se croyait plus accessible à rien d'humain. Elle ignore que le Dieu de Joad s'arme contre nous de notre faiblesse même, de notre sympathie pour les faibles. C'est presque toujours par les autres et pour les autres que nous nous perdons.

Athalie est obsédée par ses crimes ; elle veut se défendre encore. Elle proteste qu'elle a rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage. N'a-t-elle pas vu massacrer son père, son frère,

Et dans un même jour égorger à la fois,
Quel spectacle d'horreur! quatre-vingts fils de rois...

Racine lui prête ici un accent de sincérité passionnée, il admet qu'elle soit certaine de son bon droit ; mais il sait aussi que nul n'a jamais raison contre Dieu. Dieu n'est pas un adversaire qui puisse avoir des torts. Sa justice n'est pas notre justice. Rien ne sert de faire le brave. Il a d'avance l'accès de notre cœur ; nous lui sommes livrés avant même de le savoir ; c'est par l'intérieur qu'Il nous occupe. Le miracle d'*Athalie*, c'est la peinture de cet investissement d'un grande âme perdue d'avance — plus que Phèdre, irrémédia-

blement perdue. Mathan, l'ennemi de Dieu, assiste, lucide, à cette destruction :

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Elevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix.
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme :
Elle flotte, elle hésite; en un mot, elle est femme.

Aussi haute que soit cette âme, Dieu la pourrait abattre d'un souffle ; mais Il s'offre ce luxe de la ruse : Il jette une proie à ce puissant fauve femelle, et se dissimule.

Tous les filets sont tendus : l'appât d'un enfant et d'un trésor attirent Athalie dans le temple qui paraît désert ; mais, dans ses profondeurs, un peuple de prêtres armés retient son souffle. Et ici encore, la reine, dans ses invectives contre Joad, ne prononce pas une parole où n'éclate le sentiment de sa grandeur, jusqu'à ce vers dont Louis XIV devait pénétrer le sens profond :

Éternel ennemi des suprêmes puissances!

(Mais ce n'était pas au Grand Prêtre, c'était au Grand Arnauld qu'il l'avait souvent adressé.)

Lorsque enfin une nuée de lévites s'acharne sur cette vieille femme et que tout l'abandonne, elle dédaigne de considérer cette foule délirante ; elle dénie même au grand Prêtre sa victoire ; elle ne le voit plus et se retourne contre le seul ennemi qu'elle se connaisse :

Dieu des Juifs, tu l'emportes!

. . . . . .

Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit.
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée...

Mais même réduite à cette extrémité, elle ne consent pas à sa défaite ; elle ne se croit pas vaincue ; elle est sûre de n'être pas vaincue, sachant que l'esprit de révolte et d'orgueil ne saurait périr avec elle, et qu'il se dressera contre l'Eternel jusqu'à la fin des temps. Le petit Joas l'a reçu d'elle en naissant ; elle lui a transmis le flambeau, à ce porte-lumière,

à ce Lucifer ; elle ne doute pas que cet enfant sera sa vengeance. O vision délicieuse ! le temple ensanglanté par le meurtre de Zacharie...

Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage...

Racine n'a peut-être pas conscience de son plaisir lorsqu'il souffle à la vieille reine indomptable cet affreux courage de braver Dieu, le couteau sur la gorge. Lui qui a choisi de se soumettre, de servir en tremblant, il ne sait pas qu'une part de lui-même se satisfait de ces blasphèmes et se grise de cette audace désespérée. Joad fait traîner hors du temple la tigresse ; ses membres vont être déchirés comme ceux de Jézabel, à même la boue, par la meute des agneaux. Racine s'associe aux agneaux qui ne périront pas, qui ne seront pas éternellement confondus. Il se range du côté des plus faibles, puisque au fond ils demeurent les plus forts :

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime?

François Mauriac.

(A suivre.)

Le lendemain de la Terreur communiste [1]

Lorsque les Conventionnels sortirent des Tuileries le 10 thermidor au matin, les acclamations populaires leur apprirent qu'ils venaient de mettre fin à la Terreur. Ils en furent fort étonnés, car ils n'avaient point tué Robespierre pour changer le régime, mais pour n'être point tués eux-mêmes. Leur coalition hétéroclite n'avait d'autre ciment que la peur et la vengeance. Rassurés sur leur propre sort, les bourreaux d'hier ne demandaient qu'à être les bourreaux de demain. Ils en furent empêchés par une poussée irrésistible de la nation qui, comme l'a très bien écrit M. Madelin, les obligea « *à saluer dans leur révolution de sérail, la victoire de l'humanité.* »

Tant que les comités étaient demeurés unis, ils avaient paru invincibles et inébranlables. Le pays, accablé et désarmé, mourait de faim sans même oser se plaindre. Tout à coup l'homme effrayant en qui la Révolution s'était incarnée est abattu en une nuit par une poignée de conspirateurs malhonnêtes sans que sa chute ait provoqué autre chose qu'une échaffourée de quartier. Paris ose alors regarder en face les gens qui l'oppriment et il s'aperçoit que la plupart sont de très petits personnages sans génie, sans vertu, dont toute la puissance a été faite de la lâcheté et de la division des autres. Son dégoût s'accroît encore, lorsque la Terreur

(1) Cf. *la Revue universelle* des 1er et 15 décembre. Copyright librairie Fayard et Cie.

lui apparaît dans son horrible réalité. Depuis des mois, on ne savait et on ne lisait que ce qui était approuvé par la censure jacobine. Coup sur coup, par les journaux, par les rapports des commissions chargées d'examiner la conduite des anciens dictateurs, par les débats du tribunal révolutionnaire, la vérité éclate. Des milliers de crimes insoupçonnés sont mis sous les yeux du public avec leur sale cortège de pilleries et d'atrocités. Les Conventionnels eux-mêmes en demeurent épouvantés et lorsque les plus compromis devront rendre des comptes ils ne trouveront qu'une excuse : « Je ne savais pas... »

Du pavé, sort comme par miracle l'armée réactionnaire des Muscadins. Ils ont leur uniforme : habit carré, culotte collante, perruque blonde ; leur pouvoir exécutif : un gros gourdin plombé ; leur forteresse : le Palais Royal ; leur chant de guerre : *le Réveil du peuple;* leurs chefs : Tallien, Legendre, Fréron ; leur reine : la maîtresse de Tallien, Thérézia Cabarrus. Les jeunes gens lâchés, la mode s'en mêle. Au théâtre, où l'on ne joue plus que des pièces anti-jacobines, des manifestations sans fin saluent les moindres allusions à Robespierre et à ses complices. Les bustes de Marat sont abattus, les bonnets rouges jetés au ruisseau. Journaux et pamphlets tombent comme une grêle sur les derniers terroristes : *les Buveurs de sang*, la *Queue de Robespierre*. Les Jacobins se cachent. Les feuilles révolutionnaires disparaissent ou changent d'opinion. Les deux ou trois qui survivent n'ont qu'une existence intermittente et les colporteurs n'osent même plus les crier dans la rue. « Entendez les plaintes des patriotes opprimés par l'aristocratie... » gémit Charles Duval dans le *Journal des Hommes Libres*.

L'aristocratie n'avait rien à voir dans l'affaire. Les Muscadins ne sont point des « ci-devant ». Ce sont des clercs de la basoche, des employés de bureau, de commerce et de banque. La réaction thermidorienne n'est si générale et si profonde que parce qu'elle est toute populaire. C'est la réaction des estomacs et des intérêts contre le communisme, la disette et la misère. « Plus de communisme ! » Voilà le point capital, la caractéristique de toute cette période. Là-dessus pas l'ombre d'un dissentiment. Ouvriers, paysans et bourgeois sont d'accord. La bureaucratie jacobine doit disparaître et, avec elle, toutes les mesures de réquisition et d'expropriation.

Les plus notables des thermidoriens : Billaud-Varenne, Fouché, Collot d'Herbois, avaient été les promoteurs ou les agents de cette politique de socialisation, mais pour abattre Robespierre, ils avaient réveillé et la Plaine, et la Plaine, enhardie par la victoire, réclame le paiement de ses services et sa part du pouvoir. Cambacérès, Boissy d'Anglas, Sieyès entrent au comité de Salut public. Ainsi se forme, par la coalition des modérés, des anciens dantonistes et des anciens girondins, un parti de gouvernement dont toute la tâche consistera à démolir la révolution sociale afin de sauver la révolution politique.

* * *

On remplirait un gros volume des discours prononcés à la Convention après Thermidor à la gloire du commerce et de la propriété. Glanons au hasard dans les extraits réunis par M. Marion.

Voici Cambon, au nom du Comité de finances : « *...Dans les sociétés populaires, les qualités de négociant, d'artisan, de commerçant étaient des titres de proscription : Il est temps de rendre à cette partie importante de l'industrie nationale la dignité et la vigueur qu'elle a le droit d'attendre d'un gouvernement juste. Je vous propose de proclamer hautement que, conformément aux grands principes de justice qui constituent essentiellement la République, vous protégerez le commerce et les propriétés.* » Blutel, au nom du Comité du commerce : « *Une grande nation qui fait le commerce par son gouvernement est une monstruosité...* » Dubois-Crancé : « *On a fait incarcérer presque tous les gros laboureurs... et leurs domaines ont perdu le fruit incalculable de leur industrie.* » Robert Lindet, au nom du Comité de Salut public : « *Nous avons craint longtemps que les terres ne fussent pas cultivées, que les herbages ne fussent pas couverts de bestiaux, alors que l'on retenait dans les maisons d'arrêt les propriétaires ou les fermiers des terres ou des herbages. Prononcez solennellement que tout citoyen qui emploie ses jours utilement aux travaux de l'agriculture, aux sciences, aux arts, au commerce, qui élève ou soutient des fabriques, des manufactures, ne peut être inquiété, ni traité en suspect...* » Thibaudeau : « *N'est-il pas ridicule de charger cinq individus d'approvisionner exclusivement vingt-cinq millions d'hommes?... Que les comités du gouvernement s'occupent des moyens de diminuer l'infamie bureaucrate qui*

nous dévore... » Thibault : « *Vous n'auriez point de disette factice si vous n'aviez pas créé une commission exclusive de commerce et d'approvisionnements...* » et enfin, Giraud, au nom des comités réunis : « *...Nous avons apprécié toutes les déclamations contre les commerçants, nous savons actuellement que ceux qui les propageaient ne désiraient que le déplacement des fortunes!* »

Il fallut dix mois pour traduire en actes cette sagesse tardive, dix mois pendant lesquels les mesures de réparation s'enchevêtrèrent si étroitement qu'on voudrait les exposer toutes à la fois.

On alla d'abord au plus urgent. La loi de ventôse qui prescrivait la distribution des biens des suspects aux sans-culottes fut abandonnée et la loi de prairial rapportée (1er août). D'où il résultait logiquement que les prisonniers détenus, en vertu de cette dernière, devaient être relâchés. Ce fut l'objet d'un décret du 5 août qui renouvela également le personnel du tribunal révolutionnaire — juges et jurés. — Fouquier-Tinville, mis en accusation, fut condamné à mort et guillotiné. La Commune de Paris avait été décapitée le 10 thermidor : on la remplaça par douze municipalités d'arrondissement.

Après la Commune, les Jacobins. La Société paraissait encore redoutable. On se contenta, pour commencer, de lui rogner les ongles par la dissolution des Comités révolutionnaires et la suppression des quarante sous alloués aux sectionnaires à chaque réunion. En septembre, coup plus direct : on interdit aux sociétés populaires de se fédérer et de correspondre entre elles. En novembre enfin, Fréron et les Muscadins montent à l'assaut de la « jacobinière ». Ce fut pitoyable. Les hommes qui avaient fait trembler la France tremblèrent à leur tour devant les gourdins et s'enfuirent honteusement sous les crachats. Les tricoteuses, fessées en plein vent, décampèrent sans plus insister. Le Club n'existait plus. La Convention sanctionnant le fait accompli, en ordonna la fermeture (12 novembre).

La partie était bien gagnée pour les modérés En décembre, ils votent coup sur coup l'abolition du maximum, la suppression de la Commission d'approvisionnement, la liberté totale du commerce, l'établissement d'une police spéciale pour la surveillance des tribunes de l'Assemblée, la réintégration de ce qui restait de l'ancienne droite, l'appel des députés

suppléants, tous *réacteurs*, la suppression de la fête du 31 mai et la mise en accusation de Carrier. Le 21 février 1795, la séparation des Églises et de l'État est proclamée, et le libre exercice de tous les cultes garanti. Le 25 avril, la Bourse est rouverte. Le 30 mai, les églises rendues aux différents clergés.

*
* *

Restait la question financière, la pire de toutes.

Le communisme n'avait laissé derrière lui que des ruines. Peuple malade, commerce anéanti, agriculture à bout, où la Convention aurait-elle pris de l'argent? Sans doute, il y avait dans le pays beaucoup de numéraire mais il se cachait. Depuis six ans, les capitalistes avaient été trop éprouvés, pour se rassurer du jour au lendemain. Une fois disparue, la confiance ne se laisse point ramener par des discours ni des promesses Elle exige des garanties. Un changement de majorité ne suffit pas. Il faut un gouvernement éprouvé et des institutions stables. Or, on était bien loin de tout cela. Aussi, après comme avant Thermidor, la Révolution ne vit-elle que de papier-monnaie. Aux dix millions d'assignats émis à la date du 27 juillet, s'ajoutent maintenant les créations ordonnées par simples arrêtés du Comité des finances : neuf cents millions en septembre et un milliard en octobre, pour commencer. Mais plus il y a de vignettes en circulation, moins elles ont de valeur. Le louis d'or, qui s'échangeait contre 75 livres papier au milieu de 1794, monte à 200 en avril 1795, à 325 au début de mai, à 500 à la fin, à 600 au début de juin, à 2 000 en octobre. Naturellement toutes les denrées haussent à proportion et du coup voilà plongés dans la plus affreuse misère les fonctionnaires, les employés, les rentiers, tous ceux qu'un traitement ou un revenu fixe mettait jusque-là à l'abri du besoin et qui n'ont plus pour vivre qu'un ridicule petit paquet d'assignats.

Pour comble de malheur, toutes les denrées manquent à la fois. Sous la Terreur, les paysans avaient semé le moins possible, très peu à l'automne de 1793, moins encore au printemps 1794. Aussi la récolte est-elle déficitaire. De mois en mois, le cri de la faim redouble. En hiver, nouvelle épreuve. Le thermomètre tombe à Paris à — 18, la Seine gèle, les bois flottés n'arrivent plus. On doit, pour avoir des fagots, dévaster Boulogne, Vincennes, Saint-Cloud. Au printemps,

les haricots valent 120 fr. le boisseau au lieu de 4 en 1790 ; un chou 8 francs au lieu de 6 sous ; le morceau de savon 41 francs au lieu de 18 sous et tout à l'avenant. Pour maintenir le pain à un prix abordable, le gouvernement dépense 3 ou 400 millions par mois. Une armée entière protège les convois et les moulins. Pourtant, en mai, la ration individuelle tombe à un quart de livre et bientôt moins. Il faut lire les rapports de police qu'ont publiés Schmidt et Aulard pour se faire une idée de la misère populaire. Pendant des pages et des pages ce sont les mêmes plaintes, le même désespoir, le même morne accablement, avec parfois un furieux sursaut de rage impuissante.

*
* *

Prenons, au hasard, la première quinzaine de janvier. 2 *janvier :* « ...Les rapports sur la disette du bois et du charbon... nécessitent les mesures les plus promptes... » — 3 *janvier* : « ... Saint-Rémy rapporte que dans le faubourg Antoine, il a rencontré plusieurs femmes qui pleuraient en s'entretenant de leur misère. Partout il remarque un sentiment profond de tristesse ; si le présent est terrible, on craint encore plus l'avenir... » — 4 *janvier :* « ... la cherté excessive des comestibles et la rareté des combustibles sont le sujet de presque toutes les conversations... » — 5 *janvier :* « ... Plusieurs citoyens ont pris des bûches pour frapper un marchand qui vendait son bois trop cher et servait des charretiers avant le public qui était las d'attendre... » 6 *janvier :* « ... Chevalier, officier de paix, dit que le pain, chez plusieurs boulangers, ne se trouve pas cuit le matin, faute de bois... » — 7 *janvier :* « ... Continuation des plaintes sur la cherté des subsistances... » — 8 *janvier :* « ...le mécontentement est toujours le même... » — 9 *janvier :* « ...les citoyens des sections des Gravilliers, de la Réunion et autres n'ont obtenu qu'une demi-livre de chandelle pour 40 jours... » — 10 *janvier :* « ...les rapports de la disette des départements font craindre les plus grands troubles... » — 11 *janvier :* « ...Losset rend compte que, dans la rue Jacques, trois boulangers n'avaient plus de pain à 11 heures... » — 12 *janvier :* « ...dans le faubourg Marcel, les queues étaient fort longues à la porte des bouchers ; la plupart des citoyens n'ont pas eu de viande... — 13 *janvier :* « ...l'affluence des gens de la campagne qui manquent de pain augmente tous les jours... » — 14 *janvier :*

« ...les traiteurs sont prêts à fermer leurs boutiques... la viande augmente tous les jours... il y avait des rassemblements aux portes des boulangers... » — 15 *janvier :* « ...les queues sont fréquentes aux portes des boulangers, l'on se plaint beaucoup de la cherté des denrées et l'on s'attend qu'elles vont encore augmenter... »

Trois mois et demi plus tard. 1er *mai :* « ...les plaintes de femmes continuent à la porte des boulangers... » 2 *mai :* « ...la mendicité commence à reparaître dans Paris sous sa forme la plus hideuse... » — 3 *mai :* « ...la distribution se fait toujours très mal... Une femme, à la vue de son mari exalté et de ses quatre enfants sans pain depuis deux jours, s'est traînée dans le ruisseau en se cognant la tête et s'arrachant les cheveux ; puis elle s'est relevée furieuse comme pour aller se jeter à l'eau... » — 4 *mai :* « ...les inquiétudes du public sont plus fortes que jamais... » — 5 *mai :* « ...toutes les voix se réunissaient pour témoigner leur mécontentement sur le discrédit énorme des assignats... » — 6 *mai :* « ...dans la section de l'Observatoire, il n'y a eu hier ni pain, ni farine ... » — 7 *mai :* « ...chez beaucoup de boulangers où l'on donnait, ces jours derniers, une demi-livre de pain, on n'en a donné que deux ou trois onces... » — 8 *mai :* « ...tous s'écrient qu'on ne peut vivre avec trois onces de pain, et encore d'une très mauvaise qualité. Malgré cette réduction, beaucoup de citoyens en sont privés ; les mères de famille, les femmes enceintes, sont pénétrées d'affliction et tombent de faiblesse... » — 9 *mai :* « ...Les femmes pleuraient amèrement et disaient qu'elles ne pouvaient plus vivre, ni faire subsister leurs enfants... Dans les rues, on rencontre beaucoup de personnes qui tombent de défaillance et d'inanition... » — 10 *mai :* « ...Hier, rue des Noyers, un jeune citoyen, serrurier de son état, est venu prendre son pain. Il s'est trouvé qu'il n'y en avait plus ; très mécontent, il est remonté chez lui et a dit : « *Je n'en aurai plus besoin.* » A l'instant, il s'est précipité du quatrième étage dans la cour ; il est mort quelque temps après... » — 11 *mai :* « ...on a été obligé de porter des secours à plusieurs malheureux que le besoin a affaiblis au point de ne pouvoir se soutenir... Une citoyenne qui n'avait pas de pain à donner à son enfant, l'a attaché à son côté et s'est jetée à l'eau... un particulier nommé Mattez, désespéré par le besoin, s'est coupé le cou... » Et cela dure ainsi des semaines et des semaines.

*
* *

Au-dessus de ce peuple affamé, une poignée de profiteurs, de mauvais riches engraissés de la misère publique et empressés à jouir de leurs rapines. Au reste, qui peut savoir ce que l'assignat vaudra demain? Dépensons vite, savourons le moment qui passe. Plaisirs frénétiques, plaisirs grossiers. Tandis que les théâtres deviennent, au dire de la police, de *véritables cloaques de débauche et de vice*, on voit s'ouvrir 644 bals publics que doublent autant de maisons de rendez-vous. On danse aux Carmes, au cimetière Saint-Sulpice, dans les églises. Et partout où on ne danse pas, on joue et on mange. Il faudrait mieux écrire : on s'empiffre. On dirait que les souffrances des pauvres ont aiguisé l'appétit des riches. Jamais les restaurateurs n'ont fait de si bonnes affaires. Tandis que l'on ne voit dans la périphérie que des figures hâves, des teints livides et des habits déguenillés, les glaciers du Palais-Royal sont pleins d'éclats de rire, de diamants, de trognes enluminées et de femmes dévêtues. D'un côté les ventres creux, de l'autre les ventres nourris. Et les uns vont se ruer sur les autres.

La première émeute eut lieu le 12 germinal (1er avril 1795). L'Assemblée écoutait un discours de Boissy d'Anglas qui exposait une fois de plus ce que le gouvernement avait fait pour assurer l'alimentation du peuple. Au moment où Boissy disait : « *Nous avons rétabli la liberté...* », la foule envahit la salle en criant : « *Du pain!* » Mais depuis la chute de la Commune et des Jacobins, les faubourgs n'avaient ni chefs ni organisation. Tandis que les insurgés tourbillonnaient, Legendre eut le temps d'assembler les Muscadins et les gendarmes qui déblayèrent la place à coups de matraque et à coups de fouet. Le général Pichegru qu'un heureux hasard avait amené à Paris fut investi du commandement de la capitale : l'Assemblée était sauvée.

Ayant eu peur, elle se vengea. Les survivants de la Montagne, les Crétois, furent décimés, Barrère, Billaud-Varenne, Collot d'Herbois et Vadier déportés, seize autres conventionnels dont Cambon et Thuriot arrêtés, en même temps que Pache et Rossignol.

Le 1er prairial (20 mai), seconde émeute, plus grave cette fois. Tocsin, foule nombreuse, service d'ordre débordé et

impuissant : on eut comme un écho des grandes journées de 1792. Le député Ferraud, qui s'efforçait de barrer l'entrée de la Convention, est renversé, piétiné, assommé à coups de sabots, traîné hors de l'enceinte et achevé par un marchand de vin qui lui coupe la tête et la jette à la foule. A neuf heures du soir, la Crète constitue un nouveau comité de quatre membres et décrète l'arrestation des journalistes modérés.

Une fois encore, la Convention est délivrée par les Muscadins et les soldats. A minuit, ils prennent possession des Tuileries, enfoncent la foule à coups de baïonnettes, balayent pêle-mêle les Montagnards et leurs défenseurs. A trois heures, nouvelle séance de la Convention. Les députés de droite, seuls présents, annulent tous les décrets précédemment adoptés et votent l'arrestation de Duquesnoy, Romme, Soubrany, etc... Le 21, l'émeute semble renaître, mais le 23 l'Assemblée passe à l'offensive. Les faubourgs sont cernés et canonnés. Ils se rendent le 24. Le 25, dix mille arrestations sont opérées, les armes saisies, la garde nationale épurée.

* * *

L'Assemblée était débarrassée de l'extrême gauche, mais elle était prisonnière de ses défenseurs et elle ne voulait pas plus de ceux-ci que de celle-là : c'est tout le drame jusqu'à l'avènement de Bonaparte. Menacés des deux côtés, les révolutionnaires n'ont plus qu'un souci : rester au pouvoir, afin de rester en vie. Ils ont condamné les terroristes, mais ils ont, jadis, été les complices, les valets et les claqueurs des terroristes. Legendre a participé au 31 Mai. Merlin (de Douai) est le légiste de la loi du respect. Dumont, Fréron, Tallien, Barras, ont volé et tué en province. Sauf dix ou douze qui se sont abstenus, tous les membres du centre et de la droite ont voté la mise en accusation du roi et plus de la moitié l'a déclaré coupable. Entre tous ces hommes, se crée, par la peur des représailles, une association d'intérêts, une communauté de haine, dont le programme pourrait se résumer en trois mots : *garder les places*... Ce qui ne veut pas dire rester dans le provisoire, car ces conventionnels de la décadence sont assez intelligents pour comprendre que le pays fatigué n'aspire qu'à la sécurité des biens et des personnes. Et d'autre part, ils ne sont pas assez convaincus

pour vouloir réaliser à toutes forces leurs chimères. Alors, ils hésitent, ils cherchent...

Le roi ne leur fait pas peur, si le roi consentait à être leur instrument. Autour du petit Louis XVII, prisonnier au Temple, d'étranges intrigues se sont nouées. Mais, à la mort de celui-ci (8 juin 1795), les prétentions au trône passèrent à son oncle le comte de Provence, qui prit le titre de Louis XVIII. Rien en lui n'annonçait l'habile politique et le souverain bienfaisant, à qui reviendra l'honneur de « restaurer » la France. Le manifeste qu'il lança de Vérone pour marquer son avènement est vague, menaçant et maladroit. Les Français attendaient des promesses d'ordre et de liberté, les acquéreurs de biens nationaux des garanties, les rentiers des espérances d'indemnités. Louis XVIII n'offrait que la suppression de quelques abus et le dépôt *dans le tabernacle de la couronne* des fameuses lois fondamentales qui n'étaient qu'une fiction de juriste.

L'oligarchie thermidorienne se réjouissait bruyamment de cette erreur, lorsque arriva à Paris la nouvelle d'un débarquement d'émigrés à Quiberon, sous la protection d'une flotte anglaise (26 juin), opération si odieuse qu'on l'eût dite combinée par le gouvernement de Londres pour achever de perdre les Bourbons. Les Chouans, fort refroidis, appuyèrent mal la tentative. Hoche bloqua le corps expéditionnaire dans la presqu'île et le captura en entier : 12 000 hommes, émigrés et auxiliaires.

La Convention saisit avec empressement cette occasion de rompre avec la compromettante droite. Tallien, envoyé dans l'Ouest, fit comparaître les prisonniers devant une commission militaire qui prononça près de 800 condamnations à mort. Les exécutions de Quiberon firent pendant à la répression du faubourg Antoine. Extrémistes de droite, extrémistes de gauche : la formule servira encore...

* * *

Libres de leurs mouvements, les Conventionnels se hâtèrent de voter une constitution pour remplacer celle de 1793 qui était inutilisable. Tout le travail avait été préparé par un comité élu en décembre 1794. Rapidement menée, la discussion s'acheva le 22 août 1795.

Comme toute la politique thermidorienne, la constitu-

tion de l'an III était l'œuvre de la peur. Par peur de la démocratie socialiste, on institue un suffrage censitaire à deux degrés ; par peur de la dictature conventionnelle, on divise le pouvoir exécutif en deux chambres renouvelables par cinquième annuellement : les Cinq Cents et les Anciens ; par peur de la monarchie, on confie le pouvoir exécutif à un collège de cinq membres, le Directoire, élu par les conseils et renouvelé par cinquième annuellement. Enfin, par peur de la réaction, il est décidé que les deux tiers des futurs représentants seront choisis parmi les conventionnels. Au cas où les élections ne seraient pas conformes à ce principe, la Convention élirait elle-même ses futurs successeurs.

La constitution de l'an III fut soumise au plébiscite. Les conventionnels savaient leur métier : il y eut 178 000 voix pour, 95 000 contre, et quelques millions d'abstentions. C'est ce qu'on appelait la souveraineté populaire.

Mais ce n'était pas en vain que la gauche avait organisé tant de journées. La droite voulut à son tour courir sa chance et soulever la rue. Tout Paris était contre la Convention, haïe et méprisée au delà de ce qu'on peut imaginer. Pour se protéger, il lui fallut battre le rappel des massacreurs de Septembre, des *lécheurs de guillotine*, des émeutiers de Prairial. On en racola jusque dans les prisons et sur la route du bagne. « *Nous les appelâmes*, dit Barras, *le bataillon sacré...* » A cette horde, on adjoignit les 4 000 hommes de troupes rassemblés au camp des Sablons.

Mais qui allait commander cette armée? Barras, investi de la direction suprême des opérations, cherchait un second. Menou, chef du camp des Sablons, passait pour royaliste. La Convention voulait un général de gauche, un général qui eût donné des gages sérieux au régime. Barras découvrit, parmi les officiers en disponibilité, un ancien protégé d'Augustin Robespierre, qu'il avait lui-même remarqué au siège de Toulon et qui était sur le point de partir pour la Turquie à la tête d'une mission d'artilleurs. C'est ainsi que Bonaparte devint le porte-sabre des régicides et fonda sa réputation militaire sur une opération de police (5 octobre-13 vendémiaire).

Comme presque toutes les manifestations des partis modérés, l'assaut des *honnêtes gens* fut fort mal conduit. Ils se laissèrent enlever à leur barbe l'artillerie du camp des Sablons et, comme il s'était mis à pleuvoir pendant leur

concentration, ils attendirent fort sagement que le beau temps fût revenu pour se mettre en marche. Bref, les deux colonnes se heurtèrent quai Voltaire et rue Saint-Honoré à des barrages puissants qui les arrêtèrent. La bataille fut particulièrement chaude, à la hauteur de l'église Saint-Roch, qui ne fut reprise par les conventionnels que le 6 octobre, à quatre heures du matin. La journée du 13 vendémiaire fit cinq ou six cents victimes, blessés compris. Bonaparte, nommé général de division, succéda à Barras comme commandant en chef de l'armée de l'intérieur. En faisant intervenir l'armée dans les luttes civiles, la Convention avait ouvert une école de coups d'Etat dont les leçons ne furent pas perdues.

Le 26 octobre, la Convention cesse ses travaux. Ce jour-là, les membres du Comité de Salut public allèrent déjeuner chez Méot. Déjeuner simple : le pâté : 800 fr., — le brochet : 1 000 fr., — la brioche : 300, — le sel 120. — Le louis d'or était à 2 500 francs ; la livre de chandelle à 55 fr. ; la paire de bottes à 1 200.

Le rapport de police sur les événements du jour disait simplement : « *...le pauvre murmure et il craint l'hiver qui se fait sentir...* »

PIERRE GAXOTTE.

Le vieux cheval du Romantisme

Le romantisme ! s'écria M. Théodore Decalandre. Je sens que nous allons nous prendre aux cheveux, si nous commençons d'en discuter ainsi. Il le faudrait d'abord définir, et on ne le peut guère plus. Imaginez un petit sac, mais un petit sac magique et qui se puisse gonfler au point de contenir tous les objets qui sont au monde : c'est le romantisme. On a fourré dans ce sac toutes les passions, toutes les idées, tous les sentiments, toutes les injures, toutes les indignations, toutes les tendresses. Allez donc maintenant définir son contenu.

— Pardon, dit Mme Baramel. Êtes-vous pour le romantisme? Êtes-vous contre le romantisme?

— Je ne l'aime pas..

— Ah ! Ah ! Hugo est donc un imbécile?...

— Point du tout, madame ; c'est, à mon sens, un grand poète.

— Alors, je ne vous entends plus.

— C'est bien ce que j'avais prévu. Pourquoi voulez-vous comme cela et tout à trac, fourrer Hugo dans le sac romantique?

— Mais parce que Victor Hugo est le plus grand des poètes romantiques.

— Eh ! de cela personne ne doute, madame.

— Vous moquez-vous de nous?

— Je n'ai jamais été si grave. Mais lorsque je dis ces vers d'*Olympio* :

Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau...

est-ce que je dis des vers romantiques? Je dis de beaux vers tout simplement.

— Je vous vous venir. Vous soutiendrez bientôt qu'aux pages où il est beau, Victor Hugo est un grand poète, et qu'il est romantique en ses mauvais endroits. C'est un jeu assez facile...

— ...et qui pourrait n'être pas qu'un jeu. Mais je n'y songe guère. Je voulais seulement dire tout à l'heure que je ne suis point si sot que de n'admirer point — mais non pas jusqu'en toutes leurs verrues — un Hugo, un Lamartine, un Vigny...

— ...un Musset.

— Vous faites bien de le nommer. Et que voilà donc des romantiques divers! Et ne vous ai-je point montré naguère — ou jadis, déjà — qu'il est des vers de Lamartine, de Musset, de Vigny, de Hugo, qui eussent pu jaillir de la lyre de Malherbe, et réciproquement, comme parlent les géomètres? Vous me donnerez donc licence de soutenir que c'est user d'une méthode tendancieuse que de m'opposer des poètes que j'admire, quand j'entends parler du romantisme.

— O paradoxe! s'écria M. Lalouette. Qui veut disserter du romantisme littéraire doit donc faire abstraction des chefs-d'œuvre littéraires du romantisme!...

— Vous ne vous égarez pas, mon cher ami, encore que vous pensiez donner dans l'extravagant; car si le romantisme est une manière de poison de la pensée, il n'est pas défendu de songer et de constater qu'il a pu avoir une action moins puissante et moins pernicieuse dans les fortes têtes que sur les faibles cervelles. Le tout est de savoir si vous me demandez mon opinion sur le romantisme, sur l'état d'âme appelé romantique, ou sur les ouvrages de quatre ou cinq grands poètes, qui ont noirci leurs feuillets dans les tempêtes du romantisme et qui ont fait des vers, dont les meilleurs sont pareils aux arbres beaux et bons plantés au long de la route que suit en chantant et rêvant la vieille et toujours jeune tradition française.

Où pourrions-nous mieux voir les effets du romantisme,

et par conséquent tenter de le définir, que chez les poètes du second ordre, précisément parce qu'ils n'ont pas été assez robustes pour neutraliser le poison et qu'ils titubent en le suant par tous leurs pores? Singulière époque — ce n'est point de la nôtre que je parle : on pourrait aisément s'y tromper — singulière époque, celle qui porte sur ses flacons l'étiquette de 1830!

— J'en suis toute transportée! s'écria Mme Baramel. Ces sorcières, ces spectres, ces châteaux en ruine, ces pendus, que sais-je encore?... Comme tout cela secoue violemment les nerfs!

— Que j'aime à voir la décadence
De ces vieux châteaux ruinés...

récita M. Decalandre;

Là se nichent en mille trous
Les couleuvres et les hiboux.

L'orfraie, avec ses cris funèbres,
Mortels augures des destins,
Fait rire et danser les lutins
Dans ces lieux remplis de ténèbres.
Sous un chevron de bois maudit
Y branle le squelette horrible
D'un pauvre amant qui se pendit...

Le plancher du lieu le plus haut
Est tombé jusque dans la cave,
Que la limace et le crapaud
Souillent de venin et de bave...

— Ah! je n'en puis plus! soupira Mme Baramel. L'on pâme. Avouez que ces vers sont délicieusement horribles. C'est la nourriture des âmes fortes. Ces romantiques...

— Mais, madame, je vous dis des vers de Saint-Amant, du bon gros Saint-Amant, de celui-là même qui a chanté le melon. Et j'aime mieux son melon que sa limace; mais je crois bien que vous avez avalé sa couleuvre... Ah! madame, il ne faut point juger une école littéraire sur ses signes extérieurs, comme on estimait autrefois les contribuables, ou bien il faut à loisir examiner ces signes et démêler pour quelle raison les poètes se sont plu à leur demander d'interpréter

leurs rêveries... L'extérieur ! C'est, hélas ! pour une grande partie du public la seule chose qui soit intéressante ; et à suivre cette pente nous en viendrions, par ailleurs, à penser que la bataille du romantisme contre le classicisme, ce ne fut que le combat des maigres chevelus contre les chauves gras. Rappelez-vous Gautier :

Terreur du bourgeois glabre et chauve,
Une chevelure à tous crins
De roi franc ou de lion fauve
Roule en torrents jusqu'à ses reins.

Tel, romantique opiniâtre,
Soldat de l'art qui lutte encor,
Il se ruait vers le théâtre
Quand d'Hernani sonnait le cor.

Et Petrus Borel :

Aux regards méticuleux
Des bourgeois à menton glabre
Devons-nous sembler follet...

Et Musset :

Classiques bien rasés, à la face vermeille,
Romantiques barbus, aux visages blêmis!

— Vous faites de la critique de barbier, dit fort aigrement Mme Baramel.

— Ah ! madame, vous ne savez point ce qu'un romantique peut faire avec des cheveux ! Entendez cette fin de Sérénade et comme chante notre héros sous le balcon nocturne où soupire sa belle :

Ote tes fleurs, défais ton peigne,
Penche sur moi tes cheveux longs,
Torrent de jais dont le flot baigne
Ta jambe ronde et tes talons.

Aidé par cette échelle étrange
Légèrement je gravirai,
Et jusqu'au ciel, sans être un ange,
Dans les parfums je monterai.

M. Sylvain Labrette se prit à improviser :

Je suis de petite taille,
Mais vers vous il faut que j'aille,
Qui soupirez au carreau.
Belle, belle, toute belle,
Vos cheveux sont une échelle,
Chaque épingle est un barreau.

On le fit taire.

— Je pense, reprit M. Decalandre, que ce souci d'avoir tête chevelue n'est que pour rappeler au peuple que l'on est un terrible homme aux campagnes de Vénus. Je ne vous rappellerai pas l'aventure de Samson ; mais il n'est pas mauvais, sans doute, d'affirmer que l'on est pourvu d'une crinière de lion, lorsqu'on se prépare à rugir dans le débris des lois humaines. Car notez bien que les romantiques ont un furieux goût de tout dévorer. C'est frénésie de jeunes gens qui, à dix-huit ans, pensent conquérir le monde, enlever les princesses et nourrir, de leurs rivaux meurtris, les crocodiles innocents du Jardin des Plantes.

— Ce sont nobles emportements du cœur, dit Mme Baramel.

— Nous y voilà bien. Le cœur... Connaissez-vous cette phrase? « Je savais... que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée, en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées... » Entendez maintenant ceci, qui traite du même objet : « L'homme qui a dévoué ses jours au culte des Muses sent le cercle de sa vie physique se resserrer autour de lui, en même temps que la sphère de son existence intellectuelle s'agrandit. Un petit nombre d'êtres chers occupent les tendresses de son cœur, tandis que tous les poètes, morts et contemporains, étrangers et compatriotes, s'emparent des affections de son âme. La nature lui avait donné une famille, la poésie lui en a créé une seconde. Ses sympathies que si peu d'êtres éveillent auprès de lui, s'en vont chercher à travers le tourbillon des relations sociales, au delà du temps, au delà des espaces, quelques hommes qu'il comprend, et dont il se sent digne d'être compris... »

Avez-vous remarqué le ton différent de ces deux fragments? L'un des auteurs ne parle que de s'instruire, le plus

sagement du monde, auprès des vieux livres ; l'autre, en cet exercice, voit surtout une évasion, — cela deviendra le : *fuir, là-bas fuir,* ou bien encore : *emporte-moi, wagon...* — l'un prête sa raison à l'étude ; l'autre, ivre de rencontrer des égaux, lance son cœur ; l'un est Descartes, l'autre Victor Hugo.

— Eh bien ! dit Mme Baramel, il ne me déplaît pas qu'on lance son cœur.

— Mais faut-il donc que le cœur emporte tout et mène tout?

— Et pourquoi non?

— Parce qu'un homme trébuche, qui prend son cœur pour lanterne. Il n'est que de regarder autour de soi. Nous l'avons mille fois vu, et non seulement l'expérience nous le montre, mais il ne faut pas être grand clerc pour en démêler les raisons.

Ce que nous appelons le cœur, cette terrible poussée du sentiment, ne peut ni ne veut connaître de limites, sa qualité propre, c'est d'aspirer à un bonheur infini. Tout ce qui la gêne lui paraît mauvais. Elle ne tarde pas à trouver que le monde est mal fait. Elle ne pense plus qu'à s'évader vers des pays dont les décors sont pour elle quasi fabuleux — vers des Espagnes de féerie, vers des Italies de songe, et vers des Cyclades de rêve — ou encore vers les siècles étranges d'un moyen âge, dont l'appareil funèbre est comme le châtiment de la vie. Ne sommes-nous point au décor romantique? Ce cœur, il veut être souverain. Il veut être libre.

— Libre ! dit M. Sylvain Labrette. C'est, en effet, la clé — la clé des songes romantiques, si je le puis dire. « La liberté dans l'art, la liberté dans la société, disait Victor Hugo, voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques. »

— Tout le problème est de savoir si le but de l'art n'est pas d'être beau, plutôt que d'être libre, et s'il ne cesse pas, précisément, d'être beau à mesure qu'il se libère. Ne le comparez pas à un forçat qui enlèverait les chaînes de ses mains et de ses pieds, mais plutôt à un homme qui tous les matins s'arracherait un os afin que sa chair ne fût plus esclave des lois rigides du squelette. Ah ! le bel affaissement. Nous avons un peu vu cela, en nos saisons ; et vous remarquerez que Victor Hugo, dont vous rappelez la maxime, a si peu osé oublier les vieilles règles qu'il n'a jamais pu faire un alexan-

drin qui ne se coupât en deux hémistiches et qu'il n'a jamais lié à la rime un pluriel avec un singulier. Admirable révolutionnaire ! Mais il était trop poète pour abandonner les vieilles déesses toujours jeunes.

— Si je vous entends bien, dit Mme Baramel, votre condamnation du romantisme n'est que la condamnation du cœur...

— Vous n'y êtes point du tout. Il n'y a pas de poésie qui ne jaillisse du cœur. Mais est-ce à dire que le cœur doive être roi? C'est là qu'est le problème. Je ne vous relirai pas mon apologue de *la Bride et du Cheval* et je voudrais pourtant écrire encore : On dit : le romantisme, c'est un cheval violent ; le classicisme, c'est une bride ; et l'on conclut : j'aime mieux le cheval que la bride. C'est charmant. Mais la poésie c'est, *à la fois*, le cheval et la bride, et non point le cheval sans la bride, ni la bride sans le cheval.

Quel est, dès lors, l'écrivain qui représente le mieux le romantisme? C'est un inconnu. C'est celui qui s'est le mieux laissé emporter par son cœur, par son cheval. Celui-là ne pouvait écrire un chef-d'œuvre, puisque c'était de tous le moins doué de raison. Il avait perdu sa bride ; et sa monture n'est jamais revenue à l'écurie. Nul ne sait plus le nom du cavalier.

Il a des successeurs. Il en aura toujours. Les antiques passions, que vous vous plaisez, madame, à nommer romantiques, elles sont de tous les temps ; et il n'est que de leur laisser une heure la bride sur le cou pour que nous devenions romantiques. C'est si agréable d'être libre un instant, d'être libre pour toujours ! Mais ce n'est qu'illusion — et le propre de la poésie n'est pas de chanter des fantômes, mais de chanter ce qui est ; et si le cœur de l'homme est parfois peuplé de chimères, on les peut bien chanter aussi, mais non sans indiquer, aux détours du poème, que les rêves ne sont que des rêves... Car les poètes qui, parmi les hommes, sont les plus fous, doivent être aussi les plus sages.

TRISTAN DERÈME.

Lœtitia [1]

II

Un sentiment, un désir ne sont pas seulement faits de l'attrait qu'un être exerce sur nous ; il s'y mêle cette poésie spéciale qui s'attache à nos moindres actions quand le réveil de notre imagination ou de nos sens nous place dans un état de plus grande réceptivité. Multiplier ces heures de communion avec le monde m'a toujours paru le secret du bonheur. Mais rien n'est plus rare que de trouver hors de soi le chemin de cette exaltation passionnée.

Dans l'image que j'emportais de Lœtitia, il n'y avait pas seulement Lœtitia : ces quelques centaines de mots et de gestes d'elle que j'avais enregistrés et qui, télescopés d'abord, stylisés ensuite et enfin réduits à une sorte de symbole vivant, forgeaient une petite divinité d'ambre qui logeait dans mon esprit ; il y avait aussi les souvenirs de ma convalescence, l'image du grand magnolia brûlant de toutes ses fleurs couleur de vieux bordeaux, ma solennelle réconciliation avec le Cosmos ; il y avait le parc de Mon-Repos avec sa villa de molasse, ses conciliabules de vieux arbres, le quai d'Ouchy et la chambre de l'avenue des Mousquines, où le lac montait sous la pression de son azur comme le mercure dans un thermomètre.

Mais à Paris, j'avais d'autres souvenirs, d'autres symboles. En quittant Lausanne, j'abandonnai Lœtitia. Elle n'avait rien à faire dans ces rues compactes où s'entasse un caviar humain, ni le long

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 décembre 1927.

de ces pierres innombrables qui peu à peu transforment en cachot une ville sans arbres ; je ne la voyais nulle part ; elle ne trouvait de place dans aucun des rendez-vous que je donnais à la fortune, à l'aventure, à l'ambition ; il m'aurait fallu pour la ressusciter sentir brusquement l'odeur d'un escalier de glycines, d'une berge de lac un peu vaseuse. L'été était venu.

J'oubliai Lœtitia comme j'oubliai ma maladie. Ce que j'avais entrevu, ce que j'avais espéré, ce chatoiement qui avait donné à ma vie je ne sais quel air de légende, tout cela s'évapora sans laisser de traces. De nouveau, je fus cet être clos comme une borne, opaque comme un jour de pluie, protégé par une carapace d'indifférence et de satisfaction grossière dont j'avais eu honte pendant quelques semaines et qui emprisonnait sous son cuir un être intermittent, mais si légèrement exquis !

* * *

Un soir d'automne, je fus convié par un de mes amis à écouter chez lui un jeune prodige dont je ne peux me rappeler s'il exerçait son adresse sur l'accordéon, le saxophone ou le bugle.

Cela se passait dans un grand atelier du boulevard Raspail dont les vastes baies donnaient sur le cimetière. Les nuits de lune, on apercevait dans leur enclos toutes ces tombes comme des agneaux sagement couchés et qui attendent l'arrivée du pasteur. Cela mettait une sourdine à mes pensées, mais j'étais le seul, je le voyais bien, à admettre dans nos réunions ces blanches et cendreuses légions de disparus, dont plusieurs étaient mes amis de toujours.

Jean Mathivel, mon ami, avait fait bien des métiers, ou plutôt avait eu un grand nombre de vocations, car il n'avait pas été, comme vous ou moi, chimiste, coureur cycliste, peintre indépendant ou agent de publicité ; non, mais toujours une voix mystérieuse et toute-puissante lui avait révélé qu'il devait bouleverser par son génie les méthodes routinières des laboratoires, de la course cycliste, du cubisme et de la publicité. En ce moment, ses dons prodigieux subissaient un temps d'arrêt ; il ne savait encore dans quelle direction la voix divine allait le diriger. En attendant, il découvrait des musiciens inconnus et donnait des concerts dans son atelier funèbre.

Il avait presque aussi souvent changé de femme que de profession, ayant aussi la vocation du mariage, laquelle vous pousse à en épouser beaucoup. Je lui en avais connu trois : mais celle à laquelle je fus présenté était toute nouvelle. Comme la nouvelle marotte de Mathivel était la musique, il venait d'épouser une violoniste viennoise dont la guerre avait ruiné la famille. Son père,

sa mère et son frère aîné s'étaient suicidés dans la même semaine. La survivante de ces catastrophes avait un visage riant et frais d'enfant blonde, un peu joufflue et tout éblouie de vivre. Chacune de ses phrases se terminait dans un trille joyeux. Elle s'appelait Valérie.

Comme l'on conserve des bibelots en souvenir de ses voyages, des galets qui viennent d'Étretat et des chamois de bois sculpté que l'on a achetés à Genève, Mathivel gardait des amis dans chacun des métiers qu'il avait illustrés ; je reconnus chez lui des préparateurs de chimie, des fabricants de cycles, des peintres du quartier et des publicistes auxquels se mêlait maintenant une foule sonore, impatiente et surexcitée de mélomanes et de virtuoses.

Mais quand le concert fut fini et qu'on se jeta sur le prodige dans le dessein, je suppose, de l'étouffer, je vis s'élever au-dessus de la cohue une longue figure d'homme coiffée de cheveux roux qui me parut osciller au-dessus des chapeaux et des crânes comme une tête que l'on porte au bout d'une pique. A cette vue, quelque chose se déchira en moi : je revécus la suave légende du printemps, et l'image de Lœtitia, que j'avais égarée au milieu des grossièretés et du tumulte de ma vie présente, ondula doucement sous mes yeux.

— Walter Graul ! murmurai-je, extasié.

— Vous le connaissez? me dit Valérie qui m'avait entendu.

— Pas encore, mais je vais le connaître.

Valérie me conduisit vers lui ; je vis à ses côtés cette femme brune aux traits virils, à cause de qui pleurait Lœtitia, et dont j'appris qu'elle s'appelait Mme Réaulmes.

— J'aime tellement Paris ! me dit Walter Graul. C'est une ville si romantique ! Où donnerait-on ailleurs qu'ici un concert au-dessus d'un cimetière? Pendant que j'entendais ce petit singe, tout à l'heure, clouer son instrument au poteau des supplices, je me récitais tout bas des vers de Baudelaire :

Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs!

Il est là, Baudelaire, tout près de nous. Dès que j'arrive à Paris, je vais lui rendre visite. Baudelaire à Montparnasse et Henri Heine à Montmartre, voilà à mes yeux les deux pôles de votre ville. Entre les deux, c'est un vrai océan de romantisme. Il y a tant de génies ici, les uns cachés dans des mansardes, les autres buvant dans les grands restaurants : c'est la ville du monde où il y a le plus de génies. Tenez, j'ai dessiné pour moi une carte géniale de Paris : pas une rue qui n'en ait abrité un, depuis la rue Visconti qui a reçu Racine jusqu'à la rue de Valois où a habité Marcel Schwob. Aussi y a-t-il dans

votre ville je ne sais quelle électricité qui fait naître les poèmes et qui crée les aventures. A peine ai-je franchi la gare du Nord que je recommence à tout attendre de la vie ; et tout arrive.

L'idée que je me faisais de Paris était si différente que je crus d'abord que Walter Graul se moquait ; mais au bout d'un moment, je me rendis compte qu'il était sincère. Chacun a les villes, comme les femmes, qu'il mérite. J'eusse pleuré de honte à écouter Walter Graul.

Il parlait avec un léger accent étranger, plus slave que germanique, mais il parlait le français comme quelqu'un qui l'a appris dès le berceau. Je le lui fis remarquer.

— Mon père, dit-il, était un professeur de littérature romane, il est venu en France pour étudier à fond le provençal. Il avait peu d'argent ; il a pris pension chez la veuve d'un pauvre fonctionnaire dont la fille était très belle. Mon père l'a épousé : c'était ma mère. Elle est morte, je crois, de ne plus revoir le soleil de son pays. Tous les deux ou trois ans, je fais un pèlerinage à Arles. C'est la ville la plus morte que je connaisse au monde : aussi je l'aime par-dessus toutes les autres. Pauvre Arles ! Elle est couchée dans un cercueil en bois de cyprès et son linceul a la couleur du Rhône. Personne ne dérange plus son grand sommeil. Je pense qu'elle rêve, et que, dans son rêve, elle revoit Marie-Madeleine, qui est morte tout auprès, Balthazar, le roi mage, qui repose non loin d'elle, et Mistral qui a ressuscité une fois son léger fantôme, comme la pythonisse d'Endor, l'ombre de Samuel. Moi, je vais m'asseoir sur une tombe de ces Alyscamps que vos barbares de Provence ont à jamais souillés et je récite au vent qui les emporte tous les vers provençaux que je sais, depuis Pierre Vidal jusqu'à Aubanel. Nulle part, je n'aime la vie comme à Arles, mais c'est une vie bien différente de ce que l'on connaît ailleurs sous ce nom : cette vie-là, c'est une danseuse embaumée qui sort des tombeaux pour nous dire qu'il faut croire en elle et que ce qui passe a seul du prix. Pauvre petite vie dorée et triste, qui a la couleur des raisins de son pays ! C'est une pauvresse qui connaît les douceurs du mysticisme et la paix lumineuse des cloîtres. Elle me parle si gentiment de l'amour ! Elle en parle à la manière des sirventes du moyen âge. Elle sait des secrets de douceur et de tendresse qu'on ne connaît plus aujourd'hui. « Heureux, dit-elle, ceux qui ont le cœur pur, car ils verront l'amour ! » C'est votre petite danseuse embaumée des tombeaux des Alyscamps qui m'a appris à être heureux...

— Vous n'êtes pas heureux, Walter, dit Mme Réaulmes, en l'interrompant d'une voix frémissante.

— Vous ne m'avez jamais compris, Alix, répondit Graul.

Et il laissa tomber sur la jeune femme un regard de très doux mépris.

Il se tourna vers moi pour ajouter :

— Le bonheur des femmes vient des hommes, mais le bonheur des hommes vient d'eux-mêmes. La seule chose qu'une femme puisse pour un homme, c'est de ne pas troubler son bonheur...

— Vous êtes abominable ! dit Alix Réaulmes.

— La vérité est toujours abominable. La vie est abominable. Tout est abominable, sauf la poésie, — et la foi pour ceux qui en possèdent les secrets.

— L'amour l'est plus que tout, dit la jeune femme aux traits virils.

— Votre amour humain, oui, votre amour fait de soupçons et de besoin d'accaparement, de despotisme et de jalousie, de sensualité et d'amour-propre maladif.

— C'est l'amour de ceux qui aiment un être ; vous, Walter, vous n'aimez que les images d'un être.

— Mais vous aussi. Seulement mes images sont belles et les vôtres sont hideuses.

Nous étions seuls, ou à peu près, dans le vaste atelier ; le cimetière Montparnasse s'était rapproché de nous dans le grand silence qui suivait le départ des invités. Le langage des tombes était si pressant qu'on ne croyait plus à sa propre vie.

— Resterez-vous avec nous? dit Jean Mathivel. Nous improviserons un petit dîner. Ce sera charmant.

Walter Graul acceptant, j'acceptai aussi ; déjà, je raffolais de lui. Mme Réaulmes alla aider Valérie à organiser le repas ; Mathivel les suivit. Je restai seul avec Walter Graul.

— Je me souviens d'une lettre de vous, lui dis-je (c'était la seule que je connusse), d'une lettre datée de Munich, dans laquelle vous mettez votre vie future dans la rencontre d'un être exceptionnel qui serait pour nous la révélation et, comme vous dites, l'accomplissement...

Il sourit des yeux plus que des lèvres.

— Ah ! vous avez lu cette lettre ! Elle date de ma jeunesse.

— Écririez-vous aujourd'hui les mêmes choses?

Je voulais savoir, n'est-ce pas, s'il y avait encore une chance d'avenir pour Lœtitia. De ma flambée printanière pour elle, il me restait un grand désir de la rendre heureuse, — et aussi qu'elle le fût grâce à moi.

Ma question étonna Walter Graul.

— Qui pourrait dire qu'il a connu l'accomplissement? Je ne sens en moi qu'une immense force de jeunesse, oui, comme au jour où j'écrivis cette lettre à mon vieil ami Kurt Aigl. Plusieurs fois, j'ai cru en effet que j'allais faire cette rencontre miraculeuse dont je rêvais alors. Mais les jours ont passé... les jours ont passé...

— Cet état d'esprit exceptionnnel, cet état d'esprit orphique... repris-je, citant toujours la lettre.

— Ah! ne me torturez pas! Il est là tout près, je le sens, je vais y atteindre. Il faudrait je ne sais quoi, un hasard, ce que le destin me promet toujours, ce qu'il ne me donne jamais...

— Toujours des compagnes, dis-je, des ménagères...

— Toujours, toujours...

— Il vous faut un point de départ prodigieux.

— Oui, oui, je l'ai écrit.

— Et cependant la simplicité même...

— C'est cela, la simplicité même... Pourquoi riez-vous?

— Et que diriez-vous si je tenais tout cela à votre disposition?

Walter Graul se leva, me regarda longuement.

— Si j'étais tout à fait Français, fit-il, je vous dirais que vous ous moquez de moi, mais j'appartiens aussi à une autre race. Je vous considère ; je peux vous entendre. Vous avez quelque chose de celui qui a le droit de parler au nom du destin.

— Je ne parle pas en mon nom propre, notez-le bien. Je suis un messager, un émissaire.

— C'est bien ainsi que je l'entends.

— A table! A table! s'écria Jean Mathivel en apparaissant soudain. Ces dames ont fait des merveilles. Vous allez voir!

Walter Graul me prit par le bras :

— Eh bien! quand me parlerez-vous?

— Quand vous voudrez.

— Demain?

— Demain. Je vous attendrai chez moi. Entre cinq et six. Cela vous va-t-il?

Il inclina la tête sans répondre. Mme Réaulmes apparaissait au fond de l'atelier.

* * *

Quand j'eus terminé mon récit, Walter Graul ferma les yeux. Son visage prit alors cette pureté et ce calme qui frappent le visage des morts ; il semblait regarder intérieurement un grand paysage doux, — la campagne d'Arles transformée en Champs-Élysées.

Mon récit avait été presque fidèle. J'avais dit à Walter Graul ce

qu'il devait savoir. Mais j'ignore si Lœtitia eût été heureuse du portrait que j'avais tracé d'elle. Peindre, c'est toujours trahir. En m'emparant moralement de Lœtitia, je lui avais déjà fait subir une transformation ; en la présentant à Graul, je cherchais ceux de ses traits qui avaient le plus de chances de lui plaire. J'avais raison, puisque cette mascarade servait Lœtitia. D'ailleurs, qui pourrait être véridique en dessinant un être jeune? Un être jeune est un faisceau de destinées virtuelles. L'image d'un vieillard seule peut être ressemblante, parce que l'on finit par ne faire qu'un avec son ornière.

Walter Graul se leva et se dirigea vers la fenêtre. J'habitais alors au coin de la rue Le Regrattier et du quai d'Orléans. Quelles réflexions peut inspirer le cours de la Seine à un homme qui reprend foi dans l'avenir? Il faisait un de ces jours blancs de novembre où le brouillard pend aux arbres sa lessive ; les ponts enjambaient le temps et non l'espace ; Notre-Dame s'adossait à son abside comme un Dragon sur sa queue repliée, et les arbres qui berçaient leurs dernières feuilles, enfants à l'agonie, faisaient de temps en temps des gestes mystérieux pour conjurer l'hiver.

Mon nouvel ami regardait l'eau ; pensait-il à cet océan où elle courait se perdre et où elle noyait avec elle tant d'images qui l'avaient accompagnée, gaiement ou tristement, dans sa fuite oisive?

— Pourquoi m'avez-vous raconté tout cela? dit-il en revenant vers moi. A la chaleur de votre accent, j'eusse juré par moment que vous aviez été amoureux de cette jeune fille. Et cependant, si j'ose m'exprimer ainsi, vous me l'offrez...

Les mobiles de mon acte étaient multiples, si multiples que je ne distinguais pas les plus clairs.

— Oui, dis-je, j'ai failli l'aimer. Mais notre vie est un vrai tissu d'amours inachevées, de rêves sans conclusion. Le hasard est une boule qui fond au milieu de la partie ; elle s'arrête ici ou là, et soudain quelque chose se fixe. Quand j'ai connu Lœtitia, son sort était déjà arrêté. Je l'aide à le réaliser.

Graul jouait machinalement avec un livre posé sur un bureau.

Sa main attira mon regard : cette main ne semblait pas lui appartenir ; elle était lourde, extraordinairement osseuse, couverte de longs poils roux ; les articulations des métacarpes formaient des nodosités comme il en pousse sur de vieux arbres ; cette main démentait l'homme tout entier, son regard, ses paroles ; mais je me souvins à ce moment de la lettre de Munich et j'eus regret d'avoir confié à Walter Graul l'existence de Lœtitia.

— Il faut maintenant que je lui écrive, il faut que je la voie, reprit-il. Quelle déconvenue terrible ce sera maintenant si vous

m'avez trompé — ou si vous vous êtes trompé ! Oui, toute ma vie j'ai cru que cet être existait sous le ciel, que cet être viendrait à moi. Et vous me dites qu'il était là tout près de moi, dans le parc de Mon-Repos et qu'il y était déjà l'année dernière quand je corrigeais les dernières pièces de *Der Ewige Fruhling*. Et si je ne vous avais pas rencontré chez Valérie Mathivel, je n'aurais jamais rien su, rien. Comme nous sommes pétris d'une chair grossière ! Tout ce qui se passe autour de nous nous échappe et ce qui se déroule en nous le fait à notre insu. Nous nous croyons grands : quelle misère ! Nous nous croyons sages : quelle folie ! Il faut que j'aille maintenant à Lausanne. Il a suffi de quelques paroles que vous venez de prononcer pour me rendre toute ma jeunesse. Je suis troublé, j'attends, je rêve, j'imagine. Chaque être humain qui en vaut la peine contient une révélation particulière. Cette révélation combien de fois l'ai-je guettée, à travers d'interminables conversations, de longues liaisons, des rendez-vous sans nombre ! Soudain, une sorte d'éclair m'illuminait ; à travers le chaos de sa nature, quelqu'un venait de me livrer un de ces mots qui éclairent une vie, qui éclairent une conscience et qui descendent à jamais en nous, où parfois, nous allons les chercher, quand notre foi dans l'humanité subit une éclipse... Mais que de déceptions aussi !... Donnez-moi l'adresse !

— Vous allez écrire à Mlle Errante?

— Tout de suite.

— Et Mme Réaulmes?

Je détestais Mme Réaulmes qui avait coûté tant de larmes à Lœtitia.

Walter Graul cessa de manier le livre posé sur mon bureau. (C'était un exemplaire d'un ouvrage d'Emerson.) Il enfonça ses deux mains dans les poches de son veston, il étendit ses trop longues jambes. Je remarquai à ce moment combien il avait les sourcils broussailleux, les cils pâles et le regard soudain inquiet et chagrin.

— Vous connaissez le mythe de Sisyphe, n'est-ce pas? Un homme condamné à rouler un rocher jusqu'au sommet d'une montagne. Quand il a atteint la cime, le rocher coule en bas : tout est à recommencer. *(Un silence.)* Je n'ai rien à reprocher à Mme Réaulmes : elle est parfaite ; c'est le dévouement même. Je l'ai beaucoup admirée ; je crois même qu'elle était admirable. *(Nouveau silence.)* Connaissez-vous ces vers de Swinburne sur le Temps qui change nos amours, dit-il, « en cadavres ou en épouses? » Je n'ai pas écrit une ligne depuis trois ans : rien, pas une lettre à un ami. Il me semble que j'ai été introduit de force dans Lilliput. Je regarde avec curiosité la vie qu'on y mène. Mais je sens que je n'y resterai plus très longtemps.

Je n'ai plus beaucoup d'années maintenant devant moi si je veux atteindre avant de mourir à cette conscience orphique du monde que je réclamais déjà à vingt-deux ans. Je sais qu'il faut beaucoup d'héroïsme pour se sauver tout seul dans un naufrage : on est toujours tenté de repêcher quelqu'un, — quelqu'un qui aussitôt s'accroche à votre cou et tâche de vous noyer avec lui. Donnez-moi l'adresse !

La voix se faisait basse, vibrante. La dureté de Walter Graul m'effrayait.

— Mais si Mlle Errante n'est pas ce que vous attendez d'elle, que ferez-vous? Son sort sera pire encore.

Il éclata d'un rire âpre et sarcastique.

— Vous la consolerez ; ce ne vous sera pas désagréable. Allons, vite, vite, l'adresse !

Je m'étais déjà trop engagé pour reculer, je la livrai à contre-cœur.

— Très bien, dit Walter. Venez donc un de ces soirs dîner avec nous. Samedi vous va? Eh bien, à samedi, je vous attends chez moi.

* * *

Walter Graul était parti. Je m'assis devant une salamandre qui me réchauffait sans m'égayer. Je voyais en face de moi sur le quai un arbre s'agiter vainement. Un bateau siffla ; je me représentais à son appel les vastes plaines glacées du Nord, leurs canaux où court le vent, la tristesse nocturne des petits ports ouverts sur une mer larvaire, couleur de bave et de jade mêlées, et dont les vagues se tordent sans avancer. Quelque chose de monstrueux se présentait à mon esprit, un grouillement de formes inachevées qui se nouait et se dénouait sans fin ; de loin en loin, l'ébauche d'un corps parfait se dessinait au milieu de ces replis mouvants, puis un glissement général de ces contours huileux précipitait dans un abîme invisible cet essai de splendeur. Cet enchevêtrement de lignes avait pourtant un sens, une loi que je m'efforçais de déchiffrer. Pourquoi tant de vaines tentatives? Quel sens pouvait-on dégager de ce terrible nœud de destins?

Un sifflement très doux se fit entendre à mon oreille : le serpent était revenu.

— Eh bien, dit sa voix joyeusement méchante, tu es content de toi, ce soir? Tu as fait une bonne action. Cela rafraîchit le sang, comme l'a dit je ne sais lequel de ces imbéciles que vous appelez entre vous des moralistes, — comme s'il y avait un autre moraliste que moi? Mais pourquoi as-tu fait cette bonne action?

— Je veux que Lœtitia soit heureuse.

— Drôle de manière de la rendre heureuse que de la donner à un individu que tu ne connais pas et qui est peut-être après tout une canaille. Dis, qu'en sais-tu?

Je ne voulais pas répondre.

— Pourquoi t'occupes-tu encore de Lœtitia? Je t'ai conseillé de te faire aimer d'elle. Ce n'était pas un mauvais conseil. Mais tu es toujours le même. Il y a des gens qui naissent propriétaires, toi, tu es gérant d'immeubles. Tu as admis une fois pour toutes que tu ne pourrais jamais rien par toi-même pour le bonheur de Lœtitia, mais il te faut quand même t'occuper de ce bonheur...

— Je ne suis pas amoureux de Lœtitia ; mais j'ai pour elle un sentiment inexprimable. Il ne m'est pas indifférent qu'elle soit heureuse ou malheureuse. Je suis content de veiller sur elle.

— Comme l'Anglais veille sur le dompteur pour être présent le jour où il sera mangé.

— Tu me méconnais.

— Non, je te montre ton négatif. Le reste, tu es bien assez vaniteux pour t'en gargariser toi-même. Sans moi, ton plus vieil ami, ton seul ami, tu t'enivrerais toute cette soirée de ton dévouement, de ta bonté, de ton esprit chevaleresque. Mais je suis là : je te souffle le vrai mot de tout ceci : c'est *parasitisme.*

— Il n'y a que parasitisme au monde, m'écriai-je avec colère. L'esprit religieux est un parasite de Dieu ; le patriote, un parasite de la patrie ; dès qu'on aime, on vit de ce qu'on aime.

— Très bien. Tu deviens moins bête quand tu t'échauffes. Mais toi, tu es le parasite pur ; tu vis des êtres sans les aimer.

— Tu mens encore. J'aime Lœtitia. Il y a mille nuances, mille échelons dans l'amour. Donneras-tu seulement le nom d'amour à l'absorption totale d'un être par un autre? Mais combien de fois as-tu rencontré réellement un sentiment pareil?

J'entendais les éclats de rire bas, stridents, satisfaits du Serpent. Il était content de soi. Il n'intervenait jamais dans ma vie sans me laisser anxieux, désemparé, doutant de tout et de moi-même. Pour vivre avec fruit, j'ai besoin de conserver certaines illusions sur mes actions et sur mon caractère. C'est le rôle du serpent que de m'en dépouiller, que de déformer mes actions, de dessiner ma caricature. Maintenant qu'il m'avait quitté, je ne savais plus pourquoi j'avais donné l'adresse de Lœtitia à Walter Graul.

— Je le sais, moi, dit-il, répondant à ma pensée. Ne pouvant attacher à toi, puisqu'elle en aime un autre, cette Lœtitia que tu redoutes de perdre, tu l'unis à quelqu'un qui appartient à ton

intimité ; cela te permet du moins de conserver l'espérance. Incapable de tirer parti des trésors que la vie te prodigue, au moment même où elle te les donne, tu es extrêmement prévoyant à l'égard de ceux que tu attends d'elle. Il ne te déplaît pas non plus de faire pleurer cette Mme Réaulmes qui a coûté tant de larmes à Lœtitia.

— Est-ce là tout, mon vieil ennemi?

— Pas encore ! Je veux aussi te prouver que je ne suis pas un monstre aussi venimeux que tu te plais à le dire et que je sais te rendre justice. Tu attends de la présence de Lœtitia quelque chose d'indicible, mais d'ineffable, le retour de cette légende enchantée qui a transfiguré ta convalescence et ton printemps. Mais te donnera-t-elle de nouveau ces états de plénitude lyrique et d'adhésion avec le cœur du monde auxquels tu ne peux déjà plus penser sans une nostalgie déchirante? Si tu n'as pas tenté d'aimer Lœtitia davantage, non, ce n'est pas son penchant pour Walter Graul qui t'en a empêché ; mais tu sais bien, cher hypocrite, que tu attendais d'elle une atmosphère de mythe et non cette intimité qui t'eût apporté d'autres plaisirs, — ces plaisirs que tu trouves si facilement ailleurs, — mais qui eût détruit par sa morne accoutumance l'illusion, qui t'est chère, d'un Paradis diffus. Ne suis-je pas véridique? Dois-je faire la preuve que mon total est juste?

J'avais vaincu le Serpent, cette fois, puisqu'il me laissait, en me quittant, autre chose qu'une occasion de désespoir. Il en arrivait même à respecter mon Paradis !

La nuit était venue pendant notre conversation, une nuit comme il y en a dans les livres, pleine de présences et d'intimités, une nuit d'aveux et de confidences à mi-voix. Et les pensées qui m'arrivaient étaient si douces, si timides et si tremblantes que je les entendais à peine et qu'elles bruissaient au seuil de ma conscience comme un petit troupeau refoulé de feuilles mortes.

*
* *

La salle à manger était petite, obscure, ornée avec le plus éclatant mauvais goût de plats japonais de la pire époque. Elle prenait nuit sur une cour sombre d'où montaient les sanglots d'un enfant. Il m'était impossible de savoir qui me recevait de Walter ou de Mme Réaulmes.

La cuisine me parut détestable ; par contre, le vin, parfait. C'était un très vieux Deidesheimer, capiteux et léger.

— Musset a tort, dit Walter, faisant allusion à une réplique de *Fantasio;* il y a de bon vin du Rhin à Paris. Il est vrai que celui-ci

n'est pas exactement un vin du Rhin. Je l'ai découvert, rue de Vaugirard, dans la cave d'un bistrot, comme vous dites.

Et il ajoute avec une moquerie que Mme Réaulmes ne releva point et que sans doute elle ne comprit pas :

— Je me suis laissé dire que l'on mangeait toujours bien à Paris.

Je conclus de ce propos que j'étais l'hôte de Mme Réaulmes, et que les bouteilles seules étaient dues à l'ingéniosité de Graul. Je ne sais si leur présence seule expliquait sa gaieté, mais sa figure pétillait de malice, et de malice satisfaite. Il respirait la joie de vivre. Cette joie devait alarmer Mme Réaulmes, car elle jeta sur lui à diverses reprises un regard soupçonneux et triste.

A la fin, elle n'y tint plus.

— Vous avez l'air bien heureux, Walter, depuis quelques jours. Que vous arrive-t-il?

— Ne vous ai-je pas expliqué, l'autre jour, justement devant M. Delussin, que l'homme abandonné à lui-même était naturellement heureux ; que tous nos ennuis venaient d'autrui?

— Je vous remercie, fit-elle, les dents serrées.

— Pourquoi vous fâchez-vous? Vous voyez bien que personne ne m'en donne, puisque vous me reprochez mon bien-aise. Est-ce français bien-aise? dit-il en se tournant vers moi.

— Pas exactement, répondis-je.

— Voilà bien les Français ! dit-il en riant. Ils ont créé le mot malaise et ils n'ont pas pensé à trouver une expression qui lui répondît avec optimisme.

— Nous avons bien-être.

— Non. Bien-être est physique. Malaise est à la fois physique et moral.

Cette discussion agaçait Mme Réaulmes. Il était évident que. si obscur que cela parût à mes yeux, Walter se servait d'elle pour blesser la jeune femme. Je crus comprendre qu'elle le faisait vivre dans une atmosphère d'inquiétude et de tourment ou qu'elle n'était sensible qu'au malheur, et pas même à ce malheur romantique qui eût intéressé un Walter Graul, mais aux mornes ennuis qu'apporte chaque jour. J'appris longtemps après que mes suppositions étaient justes.

— On nous accuse, reprit-il, nous autres Allemands, d'être sombres et d'aimer le tragique, tandis que vous passez pour aimer le plaisir. Mais allez en Allemagne et vous rencontrerez partout la bonne humeur et la joie de vivre ; la France, bien au contraire, me paraît austère, chagrine, sombre. Comparez un village allemand aux vôtres ! Ce que j'ai de mélancolie, moi, me vient de ma mère. La France, en

réalité, n'est pas la patrie de Rabelais, c'est celle de Port-Royal. Rabelais, au seizième siècle, eût pu être Allemand, Anglais, Espagnol ou Italien, aussi bien que Tourangeau ; mais aucun autre pays du monde n'aurait pu produire Port-Royal.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, fis-je.

Il rit franchement.

— J'ai quelque part en Provence, moi aussi, une famille française. Elle me méprise parce que j'appartiens à ces races du Nord qu'on leur dit barbares, mais j'ai tout de même vécu au milieu d'elle. Que la vie y est triste ! On n'y pense qu'à la mort, à ses devoirs religieux ; aucun abandon, aucune intimité ; de longues heures de silence. Le père ne parle jamais de ses affaires à sa femme, les enfants se taisent. On s'aime sans se le dire. Tout le monde a l'air de vivre seul.

— C'est une caricature, dit Mme Réaulmes avec violence.

— Je dis ce que j'ai vu. Je ne prétends pas généraliser.

— Ne voyez pas, d'ailleurs, le moindre blâme dans mes paroles. J'aime cette vie austère et dure des Français ; cela m'irrite seulement qu'ils aient l'air de préférer à la vérité cette sotte légende qui fait d'eux — comment dites-vous, monsieur? — des boute-en-train, je crois?

Il y avait de l'orage dans l'air, je le sentais aux moindres répliques échangées ; une conversation secrète, hostile et passionnée, mais encore muette, couvait sous les mots en apparence innocents que les partenaires de ce jeu cruel se renvoyaient comme des balles.

Mme Réaulmes attaqua de nouveau avec une sourde violence :

— Allons, Walter, je vois avec plaisir que vous renoncez à vous franciser davantage et que vous revenez à votre bonheur naturel. Vous faites plaisir à contempler. Mais je voudrais savoir cependant ce qui vous met ainsi en joie?

— Vivre, dit-il à demi-voix et le regard dans le vide, mais en prononçant le mot vivre comme s'il pensait à un autre. Certains jours, je sens l'approche de la vie comme un sourcier, à sa baguette, sent l'invisible frémissement d'une source. J'éprouve alors une sorte de volupté spirituelle incomparable. Je suis comme aveuglé de bonheur. Il m'arrive même d'en avoir des battements de cœur comme devant un événement fabuleux. Le rendez-vous avec la vie, voilà ce qui est l'objet de la mienne.

— Qu'est-ce que cette vie? demandai-je soudain à peine conscient de mon indiscrétion.

Mme Réaulmes me jeta un regard chargé à la fois d'approbation, de rancune, de haine, de douleur, comme si elle eût voulu me dire :

— Mais regardez-le ! Regardez-le donc et vous comprendrez tout !

— Nous vivons en même temps sur plusieurs plans, dit-il, mais un seul nous rend heureux ; nous le sommes quand nos émotions, à quelque ordre qu'elles appartiennent, approchent de la perfection. Il n'y a qu'une statue au monde qui nous donne l'émotion en quelque sorte sacrée de la Vénus de Milo ; cependant nous en avons vu des milliers. Il en est de même pour toute chose : nous n'avons parfois au long de notre vie qu'une seule matinée de printemps, qu'une seule soirée d'automne...

Il s'arrêta soudain ; je compris qu'il allait parler de l'amour, seul sujet invisible de toute cette conversation ; il regarda Mme Réaulmes et il se tut. Elle-même surprit ce regard, cette hésitation, cet arrêt dans ses paroles ; son visage se durcit avec une rapidité effroyable, se pétrifia véritablement, comme s'il était métamorphosé par un dieu jaloux ; il se transforma sous mes yeux en un masque d'ivoire, contracté, mais inerte, surpris dans une tourmente, mais mort.

Walter Graul reprit :

— La matinée de printemps n'est rien, la soirée d'automne n'est rien, mais le jour où nous les avons éprouvées dans leur absolu, nous étions nous-mêmes merveilleusement sensibles, merveilleusement attentifs. Alors le miracle s'est produit. Et il s'est produit, non pas parce que nous l'attendions, mais parce que nous avions brusquement la prescience qu'un être le créerait pour nous. En ce moment, moi, je respire déjà le printemps !

Comme si cette parole l'eût déchaîné, Alix se leva et dit :

— Je me sens mal. J'ai besoin d'air.

Elle alla à la fenêtre, l'ouvrit ; l'air glacé de décembre entra dans la chambre, elle le respira comme si elle voulait s'en griser ou en mourir. Walter la regardait à peine : pour lui, ce souffle froid qui nous entourait de ses lanières roulait sous ses yeux des éclairs bleus entre des arbres blancs, des abîmes de violettes, la première poussée de l'herbe ardente qui chasse devant elle les frelons.

— Allez-vous mieux, madame? dis-je en passant derrière Mme Réaulmes.

— Merci. Cela m'a passé. Fermez la fenêtre, Walter. Il ne faut pas geler M. Délussin. Allons prendre le café au salon...

Elle titubait un peu en marchant. Puis elle se mit à rire :

— Est-ce bête d'avoir de pareils malaises !

— Vous n'êtes pas habituée à boire des vins aussi riches, lui dit brutalement Walter Graul.

Le reste de la soirée fut particulièrement morne et je me retirai de bonne heure.

Mais les paroles, les étranges paroles de Walter Graul résonnaient en moi ; je reconnaissais en elles l'écho de mes propres émotions, les souvenirs de mon printemps. Il y avait entre lui et moi une obscure fraternité. Pas une de ses phrases qui n'eût fait vibrer dans les replis les moins traversés de ma conscience une correspondance délicate. Seulement Walter Graul donnait un style, c'est-à-dire une plasticité peut-être immortelle, à ces ondulations incessantes et à ces effusions mystérieuses de l'être secret ; voilà ce qui sépare les poètes en fait des poètes par l'intuition. Les rêves de Walter devenaient actes ; les miens demeuraient velléités. Je venais d'apprendre que cette vie active de l'esprit était aussi intermittente chez d'autres que chez moi ; je croyais que ma disgrâce était une manière de privilège à rebours et voilà que lui aussi connaissait ces cheminements tortueux dans les ténèbres, cet accablement de l'âme soudain privée de lumière et pour qui tout devient aigreur et malfaisance. J'en reprenais confiance en moi. Pourquoi ne serais-je pas rendu un jour à ces périodes d'annonciation où la beauté pure du monde vous est à nouveau révélée? Malgré moi, je revenais à Lœtitia, je revivais les souvenirs de ma promenade dans le jardin Jean-Jacques Mercier, imprégné, saturé d'une présence que je portais autour de moi comme un manteau de chair, invisible, sensible et léger. Que s'était-il passé ce jour-là qui ait pu modifier à ce point ma conception du monde? Et quel était ce sentiment nouveau pour moi où il entrait de l'amour et qui n'était pas l'amour ; cette impression qu'un être ne peut vous donner que du bonheur, même s'il ne vous donne que cela ; cette révélation qu'on a de la tendresse et de la poésie au moment où tout cela semblait perdu, seulement parce qu'on a croisé sur sa route une incarnation de la Jeunesse. Je m'émerveillais que la maturité eût à sa disposition les éléments de l'adolescence, mais en ajoutant à leur fièvre transfiguratrice quelque chose de grave et d'aoûté, une douceur et un sentiment de bonheur qui sont inconnus à l'adolescence.

Je ne pensais au fond qu'à revoir Lœtitia ; mon ennemi le Serpent avait raison ; je n'avais appris son existence à Walter Graul que pour me rapprocher d'elle, que pour agir sur sa destinée, ne pas lui demeurer indifférent. Puisqu'elle aimait Walter et non pas moi, ah ! qu'elle possède enfin Walter, mais par mon intercession ! Je ne me l'avouais pas, — pour rien au monde je ne me le fusse avoué, — non, mais il me semblait que si Walter décevait Lœtitia ou se séparait d'elle, mon tour viendrait alors. Mon tour? Quel tour? Voulais-je épouser Lœtitia? Devenir son amant? Ah ! le savais-je? Je voulais ne pas m'endormir le soir sans l'avoir vue dans la jour-

née, sans avoir d'elle un souvenir tout frais, tout vivant, à mêler aux premières hallucinations du sommeil, je voulais chercher auprès d'elle cette émanation secrète qui faisait que, quand je l'avais quittée, je serrais le monde sur mon cœur, je jouais avec les mouettes, j'échangeais des oracles delphiques avec les enfants égarés des parcs, et je voyais au matin les étoiles, Dianes effrayées, éclabousser, en y plongeant, le grand bain de l'aurore !

Toutes ces ivresses que Lœtitia m'avait données, je les avais gaspillées sur l'univers ; aujourd'hui que Walter Grant me les rendait, je les reportais sur Lœtitia ; elle n'était plus une femme seule, mais un centre de rayonnements et d'influences. En chérissant Lœtitia, j'avais aimé d'une certaine façon les émotions de la vie ; en recherchant de nouveau, sous l'influence de Walter Grant, ces émotions-là, je m'éprenais de nouveau de Lœtitia ; petit monde clos d'où me venait tout ce qui arrachait à l'ennui et à la médiocrité de chaque jour.

Je demeurai longtemps dans mon fauteuil à méditer ; la nuit s'évaporait doucement ; il y eut un grand cri dans l'espace. La première étoile pudique, éperdue, fuyait devant le soleil.

* * *

Une semaine après, au moment où j'allais m'habiller pour sortir, on introduisit Mme Réaulmes. Elle eut un petit rire étouffé et faux :

— Je m'excuse de venir ainsi vous déranger, mais je n'ai que deux mots à vous dire.

— Deux mots, reprit-elle sur un autre ton. Il est vrai qu'ils ont pour moi une certaine importance.

Je la fis asseoir, je lui assurai un coussin dans le dos. J'ai déjà dit que je ne l'aimais pas. Sa visite m'irritait et m'inquiétait ; je devinai que ce qu'elle allait me dire me serait fort déagréable. Aussi l'entourais-je de plus de soins que si sa visite m'eût fait plaisir ; il nous arrive souvent d'être ainsi.

— Saviez-vous, me dit-elle à brûle-pourpoint, que Walter fût parti pour Lausanne?

— Je ne m'en doutais même pas.

J'avais subi un subit élancement au cœur, une brusque impression de colère et de déconvenue. Pourquoi souffrais-je d'apprendre que je perdais définitivement Lœtitia, à laquelle j'avais renoncé depuis longtemps et que j'avais moi-même indiquée à Grant?

— Savez-vous quelle est la femme qui habite Lausanne et qui a écrit à Walter?

Alise Réaulmes fixait sur moi un regard, avide, méfiant, où les

soupçons étaient déjà un commencement de certitude. Il me suffit de supposer qu'on me soupçonne pour que je me trouble ; j'ai rougi un jour devant un ami qui me racontait qu'une bijoutière avait été assassinée dans ma rue, comme si en me le racontant, il eût pensé tout à coup : « Après tout, c'est peut-être Délussin ! » Je n'aurais jamais pu faire un criminel, même médiocre. La vertu est au fond un besoin de sécurité, devant les hommes ou devant Dieu. Ma conduite n'était pas loyale vis-à-vis de Mme Réaulmes qui ne m'était cependant de rien. Aussi vit-elle mon désarroi.

— Comment pourrai-je le savoir?

Ses yeux me disent : « Vous mentez et vous savez que je le sais. »

Elle dit posément :

— Le caractère de Walter a brusquement changé depuis certaine visite qu'il vous a faite, il y a trois semaines. Je ne pouvais plus le dérider ; tout l'assombrissait, le chagrinait. Il passait des après-midi entières, couché sur son lit, sans rien faire, regardant le plafond. « Je voudrais être mort, me disait-il parfois. » Pourquoi? Il ne répondait jamais à cette question. Après vous avoir vu, il s'est remis à vivre avec une ardeur extraordinaire, ne parlant que de ses prochains livres, de ses prochains voyages. Comment ne pas faire coïncider cette excitation avec votre entrevue? Puis il est venu une lettre pour lui : une lettre écrite par une femme, et cette lettre était timbrée de Lausanne. Or, j'ai appris par Valérie Mathivel que vous aviez vous-même passé le printemps à Lausanne. Je suis donc en droit de vous demander : « Quelle est cette femme? »

— Je ne peux pas vous le dire.

— Ah ! pardon, monsieur ! Il y a un mois, je ne vous connaissais pas et vous ne connaissiez pas Walter. Vous êtes soudain entré dans ma vie et, à peine entré, vous y causez peut-être une catastrophe. J'ai bien le droit de savoir quelle est cette catastrophe. J'ajoute que vous n'êtes pas un ami de Walter, vous n'êtes pas plus lié avec lui qu'avec moi. Quel est donc ce secret bizarre que vous gardez contre moi? Votre silence a quelque chose de bête et d'offensant.

Perdre sa seule chance de bonheur pour s'entendre dire à domicile des choses aussi désagréables ! Ma situation avait quelque chose de désolée. A tout prendre, vous objecterez que si j'avais jugé Lœtitia comme mon unique chance de bonheur, je l'avais sacrifiée bien légèrement ! Mais je ne vous explique pas ce qu'eût dû être la conduite logique de ma vie, je vous dis les réflexions absurdes qui me venaient à l'esprit, tandis que j'écoutais les paroles discourtoises de Réaulmes et que je revoyais, adossée au lac, Lœtitia dans sa chambre des Mousquines.

Je compris qu'il me serait difficile de me dérober plus longtemps ; le mieux était de donner à la vérité son air le plus innocent.

— Puisque vous parlez de catastrophe, madame, il me faut donc parler, et trahir la confiance que quelqu'un qui m'est cher avait mise en moi. Il ne s'agit pas de catastrophe, mais de caprice. J'ai une amie à Lausanne, une jeune fille, qui a une grande admiration pour Walter Graul ; j'ai eu la faiblesse de le lui dire ; il m'a demandé son adresse pour lui envoyer un de ses livres avec quelques mots. Voilà tout ce grand secret qui vous effraie.

— C'est tout?

— C'est tout.

— Est-elle belle, cette jeune fille?

— Gracieuse. Ni bien, ni mal. Vous avez voulu voir un drame d'amour, là, madame, où il n'y a sans doute qu'un drame de vanité. Les artistes ont besoin d'être flattés. Sans doute, à Paris, M. Graul souffre-t-il d'être peu admiré. De là sa joie à comprendre qu'il l'était ailleurs.

Je n'étais pas fâché de vexer à mon tour Mme Réaulmes. J'avais bien deviné à leurs propos, à tous les deux, que depuis longtemps elle ne voyait plus en lui que l'amant, c'est-à-dire l'homme médiocre qui était sa chose, et non le grand poète donné à tous comme une lumière ardente.

A un mouvement involontaire que fit sa bouche, comme si une mouche l'eût effleuré, je vis que j'avais atteint Mme Réaulmes à un point sensible ; je m'en réjouis méchamment ; il peut arriver que des souffrances dont on est la cause produisent une manière de délectation. La cruauté, comme la bonté, a son ivresse, et souvent chez les mêmes êtres. Plus je haïssais Mme Réaulmes, plus je croyais aimer Lœtitia ; je lui offrais en holocauste ces lèvres un peu tordues, la détresse soudaine de ce regard, la crispation de ce pied qui se recroquevillait dans sa chaussure.

— S'en est-il plaint à vous?

— Pour tout au monde, il ne m'eût rien dit de pareil. Cependant il m'a avoué qu'il travaillait de moins en moins et que cela lui était fort pénible.

J'obtenais le résultat que j'avais souhaité : les paupières d'Alix Réaulmes battaient vite, vite, comme si elle allait pleurer. Mais sans doute, avec l'intuition des femmes, devina-t-elle ce qui s'était passé en moi, car se reprenant tout à coup, elle me dit d'une voix rauque et dure :

— Vous avez raison, monsieur, Walter est un grand vaniteux, vous avez raison encore : je n'ai pas su le flatter suffisamment. Les

hommes ont besoin d'encens, plus encore que d'amour. Peut-être, ne le connaissant pas, n'avez-vous pas prévu ce qui allait arriver, ou peut-être l'avez-vous prévu ; en ce cas, vous êtes bien coupable. Je suppose que cette jeune fille est plus ou moins amoureuse de Walter et qu'elle vous a chargé de le lui dire. C'est la vérité, n'est-ce pas? Qu'importe, d'ailleurs ! L'imagination de Walter est déjà en branle, il a envie de travailler, de voyager, d'avoir de grandes émotions.

— Vous l'avez entendu l'autre jour, chez moi? J'ai compris au cours de ce dîner que tout était perdu ! Il est ainsi quand il a un nouvel amour, il était ainsi quand il m'a connue, il l'a été une autre fois... Mais cette fois-là, j'ai réussi à le garder. En aurai-je encore la force aujourd'hui? En ai-je même le désir? Je suis si lasse de toujours veiller, de toujours lutter ! On ne se cramponne pas à une vague... Mais cette jeune fille à laquelle vous vous intéressez, ah ! monsieur, vous ne savez pas ce qu'il fera d'elle ! Une déesse d'abord, oui, bien entendu, il créera en son honneur une mythologie nouvelle. Mais peu à peu il lui inventera une rivale, qui sera elle-même encore, et cette rivale la détruira. Les hommes d'imagination, — ou tout au moins d'une certaine imagination, — sont les pires ennemis des femmes qu'ils aiment ou qu'ils croient aimer. Vous croyez d'abord que vous vous promenez avec eux dans un palais enchanté, mais vous finissez pas vous apercevoir que vous n'y avez jamais été reçue, mais seulement tolérée, et que demain viendra une autre visiteuse aussi éphémère que vous et qui en sera chassée comme vous...

Je regardais Mme Réaulmes et je pensais :

— Cela est vrai de vous, Alix, mais si vous connaissiez Lœtitia, vous sauriez que le même homme n'a pas le même amour pour toutes les femmes.

Et j'en avais, d'ailleurs, la mort dans l'âme.

— Vous ne savez pas ce que vous avez fait, reprit Mme Réaulmes avec violence. Cet être-là, Walter le dépouillera cruellement de tout ce dont il l'a orné, il l'absorbera pour alimenter sa vie spirituelle et quand il l'aura absorbée, il ne le reconnaîtra plus et il le rejettera de nouveau. Quand je me suis mise à l'aimer, moi, une femme est venue, qui m'a dit tout ce que je vous dis : je ne l'ai pas cru. Walter l'avait aimée trois ans. Pendant trois ans, elle s'était battue contre cette image d'elle qu'il chérissait et à laquelle elle aurait voulu l'arracher. Il m'a parlé souvent avec indifférence et d'éloquence. Mais le portrait qu'il m'a fait d'elle n'a aucun rapport avec ce qu'elle était. Il a un coffret de laque plein de souvenirs d'elle, un coffret qui contient des gants, une voilette, un bouquet de roses sèches, un mouchoir

qui a été trempé de larmes. Mais quand cette femme, pendant la crise de l'inflation, à Vienne, lui a écrit qu'elle mourait de faim et l'a supplié de lui envoyer un peu d'argent, il m'a dit cent fois qu'il allait passer à la poste, mais il l'a oubliée. Elle a fini par se suicider : c'était la mère de Valérie Mathivel. Ne croyez surtout pas qu'il soit méchant ; c'est le meilleur homme du monde, mais la vie que les êtres ont sur la terre n'est pas celle qu'ils vivent dans son imagination. Il n'en souffre d'ailleurs pas ; il ne souffre de rien, sinon de l'ennui, et dès qu'il aime, il forge une fable et dès qu'il la forge, il ne s'ennuie plus. Voilà les puissances que vous avez déchaînées sans le vouloir. Souhaitons qu'elles ne fassent pas trop de mal à votre amie, ni à Walter, ni à moi-même.

Elle se leva ; elle avait l'air déjà vieille dans la zone lumineuse qu'elle traversa pour atteindre la porte.

— Lœtitia, elle, a vingt ans, pensais-je.

Je n'étais pas très malheureux ; à travers les discours funestes de Mme Réaulmes, j'entrevoyais vaguement que peut-être Lœtitia Errante, en acceptant l'amour de Walter, se rapprochait déjà de moi.

* * *

Cependant j'étais troublé ; le soir, après le dîner, je remontai le long des boulevards. Il faisait froid. Un brodeur de feu avait dessiné dans la trame sauvage de la nuit des lyres, des lettres, des rubans, des arcs ; un voile de pourpre flottait sur la ville. Les gens qui passaient recevaient au passage des lambeaux d'or qui leur criaient de ne sortir qu'avec des chaussures Buckingham, de ne boire que l'apéritif Ambassade, de ne se vêtir que de sous-vêtements Dorylas. Ces objets vantés tournaient à l'état de comètes ; leurs queues de feu balayaient l'humanité. Moi, je songeais à ces libres jardins qui, derrière les murs, jouissaient si librement de la nuit, à ces solitudes montagneuses où les troupeaux dorment dans l'herbe glacée ; à ces coupes de rocs où la terre offre au ciel la transfusion sacrée d'un lac ; je songeais à tout ce qui respire et vit, à tout ce qui rêve et dort entre les arbres et les eaux. Ici, les lourdes maisons vibraient du passage des autobus ; les cinémas dégorgeaient une population muette aux yeux ivres de spectacles télescopés, des terrasses avançaient sur nous, malgré le froid, leurs tables rondes et sans rois, leurs consommateurs éblouis. Non, rien de ce qu'évoquait Lœtitia n'était réalisable ici ; mais le plaisir rapide, dérision de l'amour, mais l'intelligence rapide, dérision du rêve, mais la conversation rapide, dérision de la prière. Les taxis faisaient un bruit d'émeute ; tous les

visages étaient vieux, toutes les robes étaient belles. Nul astre : hormis cette constellation proposant de partir pour le Zoulouland par le plus prochain paquebot. Je perdais de nouveau Lœtitia ; j'avais soif ; je bus un cocktail, je songeais à une échéance qui aurait lieu le lendemain, à trois lettres d'affaires urgentes que je devais écrire avant de me coucher, aux intrigues sournoises d'un ennemi, à mille désastres familiers.

Une longue femme maigre et brune se détachait sous un arbre nu ; sans âge, sans beauté, sans laideur ; étroite, avec des yeux aveuglés comme par des phares électriques ; aimable, avec un visage travaillé par les fards ; élégante, avec de fausses perles sur une peau nue. Elle attendait visiblement quelqu'un qui ne voulait pas venir ; j'étais irrité et plein d'une haine obscure et d'un sourd besoin de vengeance. L'idée que Lœtitia souffrirait peut-être me réjouissait le cœur. J'étais suffoqué d'amertume et de dégoût. Il me fallait, à mon tour, humilier un être humain, tourner en dérision une créature de Dieu, faire une caricature de mes sentiments.

Ce fut à cette femme immobile que je m'adressai.

EDMOND JALOUX.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LEÇONS DE RÉALISME

Les temps calmes sont propices aux chercheurs d'idéal. Dès que les choses se gâtent, les réalistes prennent leur revanche. C'est un des traits caractéristiques du moment actuel dans la vie internationale. Les démonstrations abondent. Aucune n'est plus frappante que celle qui vient d'être administrée à Genève. Les deux méthodes s'y sont affrontées. La clarté des résultats ne laisse rien à désirer.

La quarante-huitième session du Conseil de la S. D. N. trouvait à son ordre du jour un problème urgent et une foule de petites questions qui devaient se prêter à merveille à l'illusion d'une activité féconde. Telle était la confusion que, de toute cette brouille, on n'a tiré que des ajournements et des escamotages. Pas une solution. L'affaire des optants hongrois? On en parlera dans trois mois. Les Écoles de Haute-Silésie? Renvoyé à la Cour de La Haye. Les incidents de Dantzig? Remis encore une fois, la dix-septième !

Que ne peut-on se débarrasser aussi prestement de l'affaire lithuanienne? Pour le coup, il est impossible de se contenter de souffler sur la muscade. Il faut trancher dans le vif et le cas ne laisse pas d'être embarrassant. De quoi s'agit-il, en somme, sinon de tardifs scrupules? La crise n'est pas nouvelle ! Ce n'est pas d'hier que la Lithuanie a refusé de s'incliner devant la décision qui a fixé en 1923 le sort de Vilna. Ce n'est pas d'hier que la Lithuanie inflige au Covenant l'outrage de se déclarer en état de guerre avec un associé. Ce n'est pas d'hier que les pactes de Moscou et de Kovno violent d'une manière

flagrante la charte sociale. Il y a quelque ridicule à découvrir le scandale. Heureusement la Lithuanie s'est chargée de sauver la face en sollicitant elle-même une intervention.

La Pologne a fait mieux encore. Elle a manœuvré de manière à démontrer que la liquidation est à la fois possible et nécessaire. Elle est possible parce que l'Allemagne et les Soviets, qui ont allumé le pétard, se sont dérobés dès qu'ils se sont trouvés en demeure d'assumer les responsabilités. La Lithuanie est isolée. N'est-ce pas le cas ou jamais d'en finir avec une situation qui pourrait bien un jour tourner mal? Pendant vingt-quatre heures, le chef du gouvernement polonais s'est demandé s'il ne devait pas mobiliser, en présence des armements lithuaniens. Il l'a déclaré dans une interview retentissante. Et il ne s'agit pas d'une simple opération de presse rétrospective. Ce n'est pas seulement à l'opinion publique que le maréchal Pilsudski a su démontrer qu'il fallait l'arrêter pour éviter un malheur. Les ambassadeurs de Varsovie ont pris l'alarme et alerté les chancelleries. Ainsi, le caractère sérieux de la situation est apparu au moment même où l'on démontrait que les conditions les plus favorables existaient pour le règlement. Tout ce prélude a été vraiment très bien joué. C'est du meilleur réalisme.

Le maréchal Pilsudski a pu croire que la démonstration serait suffisante et qu'il n'aurait même plus besoin de se déranger. La S. D. N. n'a plus qu'à tirer la conclusion. Du moment que la bataille est écartée, il ne reste qu'à imposer la réconciliation avec toutes ses conséquences. C'est encore trop pour ses moyens d'action. C'est aussi trop simple pour des coupeurs de fil en quatre. La démonstration ne se fait pas attendre. Au lieu de la solution prompte et nette, les membres du Conseil s'égarent dans la recherche de compromis, dans des combinaisons d'enquête, dont le moindre inconvénient est de remettre en discussion toutes les origines de l'affaire. Si l'on continue dans cette voie, on va droit à une impasse. Le réaliste ne fait ni une ni deux. Il prend le train, débarque, déclare qu'il faut en finir dans les vingt-quatre heures. On ne sait comment. Il va le montrer. Le maréchal Pilsudski se met en face de M. Valdemaras et lui pose tout simplement le dilemme : paix ou guerre. Mis au pied du mur, le chef du gouvernement lithuanien est bien obligé de prononcer le mot qui répudie le passé et engage l'avenir.

Il n'en faut pas davantage au réaliste polonais. Pour lui, l'essentiel est obtenu. Toutes les arguties et les formules n'y changeront rien. Il a obligé l'adversaire à constater son isolement, à avouer son impuissance. Il s'est assuré la direction de la manœuvre. Tant pis pour ceux qui essaieront d'ergoter. On en sera quitte pour renou-

veler la mise en demeure sous une forme plus pressante encore. Bon gré mal gré, il faudra bien en venir à réaliser l'état de paix après l'avoir admis. La Pologne ne demande pas autre chose, il suffit que les rapports normaux soient rétablis pour que les attractions jouent. Quelle meilleure preuve en veut-on que la tactique même adoptée par une hostilité qui n'a eu d'autre ressource que de s'enfermer dans une muraille de Chine? La solution se dégage donc d'elle-même à la seule condition que la paix soit autre chose qu'un mot, qu'elle entraîne toutes ses suites logiques.

Voilà ce que le Conseil de Genève n'aurait pas manqué d'enregistrer, s'il avait été capable de quelque initiative. Pourquoi, quand M. Valdemaras a prononcé le mot décisif, le président du Conseil ne s'est-il pas levé pour prendre acte de la déclaration, constater que la paix signifie l'acceptation des faits acquis, la reconnaissance des décisions prises, le rétablissement immédiat des relations normales? Tout était liquidé. Évidemment on ne voit guère dans ce rôle l'honorable M. Tchen-Lo. Ce Chinois, représentant d'un pays en pleine anarchie, uni seulement pour répudier les traités, était bien le dernier homme à pouvoir parler au nom de l'ordre international et du respect des conventions. Le fait qu'un tel chef ait été choisi pour présider un tel débat, pouve jusqu'où peut aller la brouille avec les réalités les plus élémentaires.

A défaut d'une décision de principe radicale, le Conseil de la S. D. N. pouvait au moins assurer au geste du maréchal Pilsudski toute sa valeur en l'acceptant comme point de départ d'un règlement indispensable entre la Pologne et la Lithuanie. Ainsi l'on avait au moins l'avantage de mettre au panier toutes les chicanes du passé. Quel besoin de revenir sur l'origine du conflit, puisque le perdant renonçait à la lutte et que son droit avait été condamné par la S. D. N. elle-même? Le seul besoin de se donner une illusion d'activité.

Dès qu'il se voit devant l'enregistrement d'une solution nette, l'aéropage international retombe dans les compromissions. Il veut à la fois contenir la force indépendante qui s'est affirmée et panser l'amour-propre blessé. La force ne se laisse pas faire. La Pologne repousse les contrôles. Tout ce qu'elle accepte, c'est de reconnaître l'indépendance de la Lithuanie. Cela n'interdit pas une future combinaison à la manière de Tirana. L'amour-propre de la Lithuanie est plus exigeant. Il réclame un rappel de la revendication de Vilna. C'est pour le coup qu'on aurait dû regimber. Réveiller l'affaire de Vilna, c'est préparer de nouveaux conflits pour le plus grand embarras de la S. D. N. En ce qui concerne les parties, le cas est jugé. La Pologne tient Vilna. Elle sait parfaitement que rien ne la lui fera lâcher aussi longtemps

qu'elle aura la force de soutenir son droit. Elle n'a pas de raison de s'émouvoir outre mesure d'une phrase équivoque qui consacre les regrets de la Lithuanie. C'est pour les puissances que la formule ambigue est dangereuse, parce qu'elle autorise toutes les manœuvres de révision. Les puissances ne pourront s'en prendre qu'à elles-mêmes. Le chef du gouvernement lithuanien ne les a pas prises en traître. Après avoir montré qu'il ne pouvait résister à une mise en demeure catégorique, il s'est cramponné aux possibilités de revanche. Nul doute qu'il n'ait été aussi catégorique dans les conversations de Genève que dans ses déclarations à la presse. Et celles-ci mangent carrément le morceau.

A sa manière, M. Valdemaras est lui aussi un réaliste. Il a constaté qu'il avait perdu la partie parce que Berlin et Moscou l'abandonnaient. Pourtant, du moment qu'on lui laisse une chance de se reprendre, il compte bien retrouver un jour ses appuis. L'Allemagne peut momentanément afficher une correction dont elle compte bien tirer parti. Elle se retrouvera tôt ou tard en face de la Pologne. Quant à la Russie, de deux choses l'une : ou elle redeviendra forte, avec les anciennes solidarités, ou elle se divisera. Déjà M. Valdemaras entrevoit la naissance d'une Russie blanche et d'une Ukraine qui toutes deux revendiqueraient les territoires polonais. C'est un nouveau partage de la Pologne qu'il attend. Et il est logique. Si le barrage de l'Est entre la Russie et l'Allemagne ne s'agglomère pas autour de la Pologne, celle-ci se retrouvera entre le marteau germanique et l'enclume russe.

C'est ce qu'a parfaitement compris le réaliste polonais. Nous avons cette chance qu'il a pour lui les atouts et les circonstances, à condition qu'il reste capable de mener le jeu. Tout ce que l'on a fait pour compromettre l'avenir doit l'inciter à battre le fer quand il est chaud et à exploiter l'occasion de l'impuissance de Berlin et de Moscou. Elle pourrait ne pas se représenter.

Un autre réalisme s'est manifesté à Genève, c'est celui de M. Mussolini. La tension entre la France et l'Italie a tenu dans les conversations au moins autant de place que le conflit lithuanien. Là aussi, c'est le dilemme de la paix ou de la guerre qui se pose. Certes, personne ne veut la violence. Encore faut-il faire le nécessaire pour ne pas la subir. On est entraîné à se battre si on ne s'entend pas sérieusement. C'est si vrai que personne ne peut le méconnaître au moins dans les mots. Reste la mise en pratique.

L'idée de précipiter une rencontre Briand-Mussolini n'est peut-être pas sortie seulement de l'imagination d'un journaliste. Ce qui est bien certain, c'est que le Duce ne s'est pas laissé mener. On lui offrait, en mettant les choses au mieux, un mirage à la manière de Thoiry ; en

mettant les choses au pis, une journée de dupe à la manière de la rencontre Chamberlain-Litvinoff. Ce n'est pas ainsi qu'on règle une situation internationale.

La seule chose que M. Mussolini ait retenue des avances, c'est la nécessité d'exposer nettement son point de vue. Il vient de le faire. Ce qu'il juge nécessaire, c'est une entente large et durable. La procédure à suivre est le règlement de tous les malentendus matériels ou moraux. Pas de fausse sentimentalité. Du sens pratique. Sur le but et sur le moyen, tout le monde doit être d'accord. Attendons la négociation en souhaitant qu'elle marche plus vite que celle avec l'Espagne.

Une autre leçon de réalisme non moins caractéristique nous vient de l'autre côté de l'Atlantique. C'est M. Coolidge qui nous l'administre.

De son message à l'ouverture du 70e Congrès, on a retenu surtout l'annonce d'un grand programme naval. C'est évidemment une réponse curieuse à l'avance conciliante de l'Angleterre supprimant deux croiseurs sur trois de son programme normal. L'Amérique annonce la mise en chantier de vingt-cinq croiseurs en cinq ans. Au moins la situation est parfaitement claire. Ce que les Américains entendent par limitation des armements, c'est l'obligation pour les autres puissances de se conformer à leurs propres directives. Ils ont cherché à obtenir à la Conférence navale l'abdication volontaire de la Grande-Bretagne. N'ayant pas réussi, ils engagent la lutte à coups de dollars. Tel est l'entraînement que M. Coolidge lui-même ne peut le retenir.

Et pourtant l'homme ne manque ni d'initiative ni d'énergie. Il vient précisément de le démontrer, en prenant la décision de sortir de l'arène politique pour pouvoir mieux mener la foule et résister aux surenchères électorales. Il a encore deux ans devant lui et six mois avant le commencement de la bataille présidentielle. Il veut en profiter pour tâcher d'arrêter la débâcle de son parti qui court les plus grandes chances de perdre la partie s'il n'est pas vigoureusement ressaisi par une poigne solide.

Voilà bien le paradoxe du suffrage universel. S'il y a un pays qui devrait connaître la tranquillité, c'est bien celui qui jouit d'une prospérité unique dans le monde. S'il est un parti qui devrait être assuré du pouvoir, c'est bien celui qui a réalisé en quelques années l'amortissement de la dette, des réductions d'impôts se chiffrant par milliards, une expansion industrielle et commerciale sans rivale. Dans ce brillant tableau, une seule ombre, le mécontentement des agriculteurs qui souffrent d'une disette de main-d'œuvre et de la surcapitalisation des terres. Il n'en faut pas davantage pour annihiler tous les succès. Le parti républicain qui devrait avoir la cohésion de la force et être

assuré de la gratitude populaire fait déjà presque figure de vaincu. Le Congrès qui vient de s'ouvrir et qui a été élu, il y a un an déjà, vient au monde sous le signe de la défaite. Le gouvernement a pris la moitié de sa majorité à la Chambre des représentants. Pour le Sénat, c'est bien pis encore. Plus de majorité du tout. Les maîtres de la Haute Assemblée sont une petite poignée d'indépendants dont l'indiscipline s'est affirmée dès le jour de la rentrée. En d'autres pays, la situation serait absolument inextricable. Aux États-Unis, c'est presque un état normal. Rien à redouter tant que le chef de l'État se montre à la hauteur de ses responsabilités. M. Coolidge en a pleinement conscience. Il a pris peut-être le meilleur moyen de se préparer un avenir. Il se tient hors de la bataille pour sonner le ralliement des républicains.

Le besoin s'en fait sentir ; jamais, même au temps de M. Roosevelt, le parti n'a été aussi divisé. Désaccords sur tous les points. Sur les moyens de satisfaire les agriculteurs : les uns proposent des primes à la paresse, les autres les sacrifices réparateurs. Sur la politique financière : les uns veulent la continuation des économies, les autres les surenchères électorales. Sur la politique extérieure : les uns ne sont pas insensibles au nouveau formulaire pacifiste, les autres restent fidèles à l'évangile impérialiste.

Affirmant son indépendance en dominant la lutte, M. Coolidge peut parler et agir en chef. Il est armé d'un droit de veto et il saura s'en servir. Son message est catégorique. Pas de concessions démagogiques à l'agriculture. Maintien de la politique de développement industriel à outrance. Continuation de la politique financière d'économie stricte. Poursuite de la politique vigoureuse d'expansion dans l'Amérique latine. Conclusion de pactes de paix, mais dans les limites de la constitution, c'est-à-dire en réservant la sacro-sainte doctrine de Monroë et l'entière liberté d'action du Congrès américain. Réalisation d'une grande flotte pour continuer la tradition du *big-stick*. Voilà du réalisme ou nous ne nous y connaissons pas.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

LE TEMPS RETROUVÉ

L'énorme roman de Marcel Proust a fini de paraître. On savait que Proust avait pu l'achever avant de mourir, et la publication posthume des derniers tomes s'est poursuivie régulièrement. Avec *le Temps retrouvé* voici complété ce roman en seize volumes qui a pour titre général : *A la recherche du temps perdu.*

Quoique Marcel Proust ait écrit lui-même le mot « fin » à la dernière page de son manuscrit, cette publication nous présente-t-elle un texte conforme à celui que Proust eût édité s'il vivait encore? Il est bien certain que non. Le travail auquel il se livrait sur les épreuves d'imprimerie était une refonte générale de la première version. Ce travail n'a pas été fait pour *le Temps retrouvé.* Le lecteur qui comparera ces derniers volumes aux autres s'en apercevra sans qu'il soit besoin de le prévenir. C'est ainsi que les derniers épisodes de la vie de M. de Charlus n'ont pas le relief des précédents.

Pourtant Marcel Proust y a poussé jusqu'à l'extrême la décomposition morale de son triste héros. Dans une scène qui voudrait être chargée de mystère et d'épouvante, et qui est seulement pénible et laborieuse, il nous le montre plus dégradé que jamais. Puis c'est la dernière rencontre, où Charlus apparaît gâteux et paralysé, servi et gardé à la fois par l'affreux Jupien. Et ce Charlus de la fin n'a certes pas l'allure que nous lui connaissions.

Est-ce seulement parce que la main qui dessine ces dernières scènes n'a eu que le temps de tracer des croquis trop hâtifs? Proust

n'a-t-il pas voulu que, après la scène où il a marqué le dernier degré de son avilissement, la figure de son héros s'estompât et disparût dans une grisaille? C'est probable. Car il en est de même des autres personnages. Ils reparaissent une dernière fois, à une réception chez les Guermantes ; ils sont vieillis, fantomatiques, comme dans la revue nocturne de la ballade allemande. Le narrateur qui, tout au long du roman, a fouillé si minutieusement leurs âmes, semble leur avoir donné la vie par la lumière qu'il dardait sur eux. Au terme du récit, la lumière s'éteint, et tous les personnages rentrent dans l'ombre.

Ce dénouement qui se perd dans les sables achèvera sans doute de dérouter ceux que déconcerte le roman proustien. Ce roman-là paraît singulièrement éloigné du modèle de roman psychologique auquel nous sommes habitués en France depuis Balzac. Toutes les œuvres du type balzacien sont fortement centrées autour d'un caractère, qui, le livre refermé, demeure inoubliable. Nous dirions volontiers de tels livres qu'ils confèrent l'immortalité aux personnages qu'ils introduisent dans le monde. Proust suggère tout le contraire, et comment ne pas penser à son œuvre même quand nous lisons sous sa plume : « Un livre est un grand cimetière où sur la plupart des tombes on ne peut plus lire les noms effacés. » Voilà qui nous avertirait, si tous ses livres ne l'avaient déjà fait, que nous ne devons pas le juger d'après les règles que se sont données d'autres romanciers, d'autres psychologues. Nous en avons encore moins le droit depuis qu'il a développé, dans *le Temps retrouvé* même, toute la théorie de son art.

Ce développement occupe quatre-vingts pages au début du second volume. Ce que nous y trouvons n'est pas nouveau chez Proust. La première indication qu'il nous en ait donnée était peut-être dans un article publié par *la Revue blanche* en 1896, et qui vient d'être recueilli dans un volume de « Chroniques ». Mais ce morceau du *Temps retrouvé* qui serait, si Proust avait pu le parfaire, un des plus beaux qu'il ait écrits, est aussi l'exposé le plus achevé et le plus complet de théories qui sont la clef de son œuvre. Il avait écrit dans *la Revue blanche* : « Si le littérateur et le poète peuvent aller aussi profond dans la réalité des choses que le métaphysicien même, c'est par un autre chemin, et l'aide du raisonnement, loin de le fortifier, paralyse l'élan du sentiment qui seul peut les porter au cœur du monde. » *Sentiment*, disait-il alors ; *sensibilité*, dit-il au terme de sa course, dans *le Temps retrouvé* : « Il n'est pas certain, écrit-il, que pour créer une œuvre littéraire, l'imagination et la sensibilité ne soient pas des qualités interchangeables... Un homme né sensible et qui n'aurait pas d'imagination pourrait malgré cela écrire des

romans admirables. » Cet homme, c'est lui-même. Et il va nous dire quelles ressources il a tirées du monde sensible.

Il nous explique d'abord comment son inspiration trouve sa source dans des sensations physiques, ou plus exactement dans le rappel brutal d'une sensation ancienne par une sensation analogue qui évoque soudain, comme par un choc ou un déclic, tout un cortège de souvenirs. C'est un phénomène que tout le monde a observé : l'impression produite par une odeur, par exemple, dans des circonstances déterminées, suffit à faire renaître l'image très vive de ces circonstances, si elle se renouvelle à l'improviste après un long temps écoulé. Marcel Proust pousse très loin l'analyse de ce phénomène. Dans *Du côté de chez Swann*, le goût d'une madeleine trempée dans une infusion avait déjà suffi à provoquer l'invasion d'une nuée de souvenirs dans son esprit. Dans *le Temps retrouvé*, la sensation qu'il éprouve en posant le pied sur un pavé moins élevé que le pavé voisin fait remonter du fond de sa mémoire une sensation du même genre éprouvée jadis sur les dalles de la place Saint-Marc à Venise. En même temps il se trouve envahi par une vague de félicité qui dissipe en lui toute inquiétude et jusqu'au souci de la mort. Est-ce seulement parce que le souvenir de Venise lui rappelait une journée fraîche et lumineuse sous un ciel incomparable? Non. Il s'agit d'un phénomène beaucoup plus mystérieux, sur lequel Proust médite longuement.

Si le souvenir, grâce à l'oubli, n'a pu contracter aucun lien, jeter aucun chaînon entre lui et la minute présente, s'il est resté à sa place, à sa date, s'il a gardé ses distances, son isolement dans le creux d'une vallée, ou à la pointe d'un sommet, il nous fait tout à coup respirer un air nouveau, précisément parce que c'est un air plus pur que les poètes ont vainement essayé de faire respirer dans le paradis et qui ne pourrait donner cette sensation profonde de renouvellement que s'il avait été respiré déjà, car les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus.

Dans la voie où il s'engage, Proust va donc suivre les poètes. Et c'est par là qu'il atteindra ce qu'il cherche.

Tant de fois, écrit-il, au cours de ma vie, la réalité m'avait déçu parce que, au moment où je la percevais, mon imagination qui était mon seul organe pour jouir de la beauté, ne pouvait s'appliquer à elle en vertu de la loi inévitable qui veut qu'on ne puisse imaginer que ce qui est absent. Et voici que soudain l'effet de cette dure loi s'était trouvé neutralisé, suspendu, par un expédient merveilleux de la nature, qui avait fait miroiter une sensation à la fois dans le passé, ce qui permettait à mon imagination de la goûter, et dans le présent où l'ébranlement effectif de mes sens par le bruit, le contact, avait ajouté aux rêves de l'imagination ce dont ils sont

habituellement dépourvus, l'idée d'existence — et grâce à ce subterfuge avait permis à mon être d'obtenir, d'isoler, d'immobiliser — la durée d'un éclair — ce qu'il n'appréhende jamais : un peu de temps à l'état pur.

On voudrait citer des pages entières de cette pénétrante analyse. Il faut se résoudre à emprisonner la pensée de Proust dans des formules plus brèves et plus brutales. Le temps perdu, pour lui, c'est le temps tel qu'il est conservé par une mémoire tout intellectuelle à l'usage du chroniqueur, de l'historien, de tout esprit qui tient registre des événements comme un comptable. C'est le temps comme il passe pour la masse des indifférents et des oublieux. Et le temps retrouvé, c'est ce qu'un poète sent d'éternellement vivace dans les choses que chaque jour dévore. C'est cela qu'il voudrait fixer dans son œuvre.

Cette inspiration poétique née d'une combinaison de la mémoire et de la sensibilité, Proust savait qu'elle avait nourri d'autres écrivains avant lui. Tous ceux qu'il cite sont des poètes, en prose ou en vers. Il rappelle d'abord une phrase de Chateaubriand, dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Hier au soir je me promenais seul... je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. A l'instant, ce son magique fit reparaître à mes yeux le domaine paternel ; j'oubliai les catastrophes dont je venais d'être le témoin et, transporté subitement dans le passé, je revis ces campagnes où j'entendis si souvent siffler la grive. » De même, *Sylvie* a pour point de départ un phénomène de mémoire, qui incite brusquement Gérard de Nerval à poursuivre dans les campagnes du Valois le souvenir qui l'a assailli au cours d'une soirée au théâtre. « Chez Baudelaire enfin, écrit Proust, ces réminiscences plus nombreuses encore sont évidemment moins fortuites et par conséquent, à mon avis, décisives. » Et il cherche à se rappeler les pièces de Baudelaire « à la base desquelles se trouve ainsi une sensation transposée », quand ses réflexions sont brusquement interrompues par le récit de la matinée chez les Guermantes. C'est bien dommage et nous aimons à penser que cette page est de celles que Proust eût complétées s'il avait eu le temps de les relire.

Quoiqu'il n'aimât pas Sainte-Beuve, il aurait indiqué peut-être qu'à côté de Chateaubriand et de Gérard de Nerval, Sainte-Beuve avait, l'un des premiers, avant Baudelaire, transposé des sensations, dans son poème *les Rayons jaunes*. Puis il aurait marqué sans doute que de la transposition des sensations dans le temps on a vite fait de passer à une correspondance des sensations dans l'espace. Mais là des phrases de Proust suffiraient à nous rappeler Baudelaire sans

que lui-même nous y invite. Comment ne rapprocher du vers fameux :

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent

des textes comme ceux-ci :

« ...une matière... d'une transparence, d'une sonorité spéciale, compacte, rafraîchissante et rose.

« ...une lueur est un vase rempli de parfum, de sons, de moments, d'humeurs variées, de climats. »

Par l'effet de ces correspondances, Proust, comme Baudelaire, pénètre l'essence des choses. Baudelaire avait écrit : « *Heureux celui...*

Qui plane sur la vie, et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes!

Proust réplique :

Cet être-là [lui-même quand il est inspiré par le choc sensible qu'il a décrit] ne se nourrit que de l'essence des choses, en elles seulement il trouve sa subsistance, ses délices... L'essence permanente et habituellement cachée des choses se trouve libérée et notre vrai moi qui, parfois, depuis longtemps, semblait mort, mais ne l'était pas autrement, s'éveille, s'anime en recevant la céleste nourriture qui lui est accordée.

L'inspiration de Proust est donc bien une inspiration de poète, la même qui a donné à l'œuvre de Baudelaire un accent si troublant et, semblait-il, si nouveau, au milieu du siècle dernier. Mais cette inspiration, Baudelaire l'avait toujours mise au service du lyrisme. Proust, lui, va l'appliquer à la psychologie. Et c'est une autre nouveauté, — dans la mesure où il y a des choses nouvelles en littérature. Car on n'avait pas attendu Proust pour faire de la psychologie en poète, et pour exprimer un état d'âme par une sensation. Faut-il rappeler Racine et la plainte de *Phèdre :*

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent?

Or ce vers est un de ceux que Racine a traduits presque littéralement d'Euripide. Voilà donc une nouveauté qui date de quelques milliers d'années. Mais Proust, en se l'appropriant, va la marquer de son style, comme font tous les grands artistes ; et d'une forme d'art qui nous vient du fond des âges, il va tirer un livre comme on n'en avait jamais vu.

D'ailleurs, une fois entré dans le domaine de la psychologie, Proust retrouve d'autres maîtres. Nous l'avons vu partir de Baudelaire. Il va aboutir à Stendhal. Comme Stendhal, c'est à travers lui-même qu'il a analysé le monde. Comme lui, il se méfie de la vie fausse et mécanique qui masque, par la force de l'habitude, notre vie profonde et vraie.

Nous devons savoir, écrit-il, que lorsque nous aurons atteint la réalité, pour l'exprimer, pour la conserver, nous devrons écarter ce qui est différent d'elle et ce que ne cesse de nous apporter la vitesse acquise de l'habitude. Plus que tout, j'écarterais donc ces paroles que les lèvres plutôt que l'esprit choisissent, ces paroles... qu'après une longue conversation avec les autres on continue à s'adresser facticement et qui nous remplissent l'esprit de mensonges.

Voilà qui est très stendhalien. Et voici qui l'est encore plus :

Chaque personne qui nous fait souffrir peut être rattachée par nous à une divinité, dont elle n'est qu'un reflet fragmentaire et le dernier degré, divinité dont la contemplation, en tant qu'idée, nous donne aussitôt de la joie au lieu de la peine que nous avions. Tout l'art de vivre c'est de nous servir des personnes qui nous font souffrir que comme d'un degré permettant d'accéder à sa forme divine et de peupler ainsi journellement notre vie de divinités.

Nous voyons ici, poussée à l'extrême, l'utilisation de la sensibilité pour les joies de la connaissance.

Mais dans quelle mesure Proust aura-t-il fait participer son lecteur à ces joies? C'est ce qu'il faut se demander pour finir. Certes, les morceaux où l'inspiration poétique anime la psychologie vivante à laquelle il tendait de toutes ses forces abondent dans son œuvre. Mais il est bien certain aussi que ces morceaux sont noyés dans trop de pages où le chroniqueur mondain fait tort au poète de l'âme. Ce tort est d'autant plus sensible que Proust lui-même a pris soin de nous montrer que le chroniqueur ne s'inspire pas aux mêmes sources que le poète : le butin arraché au *temps perdu* tient trop de place autour des évocations du *temps retrouvé*. L'œuvre tout entière y perd beaucoup, déjà pour nous qui venons de la voir s'achever. Que sera-ce quand le temps l'aura éprouvée? Voici qu'on annonce des morceaux choisis de Proust, et aussi, ce qui est plus grave, un répertoire de ses personnages pour rappeler au lecteur leurs physionomies, leurs caractères, et même leurs noms. Ce sont des symptômes assez inquiétants.

Ce qui semble en définitive le plus dangereux pour l'œuvre de

Proust, ce n'est pas qu'il ait fait reposer l'analyse la plus profonde du cœur humain sur l'étude de sensations de l'ordre le plus humble. Nous avons vu que cet art, qui est celui du poète, est apparu depuis longtemps comme le plus sûr, pour mener le psychologue tout droit à l'essentiel. Ce qui risque de nuire à Proust, c'est qu'il n'est pas seulement ce psychologue, mais aussi un moraliste et un mémorialiste, attaché à la peinture d'un monde auquel ses lecteurs ne s'intéresseront peut-être pas toujours autant que lui. Il y a trop de figurants, trop de comparses entre le côté de Swann et le côté de Guermantes. Un roman de mœurs qui accompagne un roman d'analyse doit lui être subordonné, sous peine de ne garder qu'une valeur documentaire. La valeur des documents conservés par Proust avec tant de soins est-elle durable? On peut craindre que non. Et s'il y a de ce fait des parties caduques dans l'œuvre de Proust on voudrait être sûr que leur chute n'entraînera jamais celle des plus belles pages, celles qu'anime et qu'illumine une vision directe et profondément troublante du cœur humain.

André Rousseaux.

L'HISTOIRE

M. DAUPHIN MEUNIER ET MIRABEAU

A notre grand regret et à notre plus grande confusion, cette chronique ne paraîtra qu'après la mort de l'éminent historien auquel elle est consacrée. De l'avis général, M. Dauphin Meunier était l'homme de France qui connaissait le mieux Mirabeau. Depuis environ 1900, il était possesseur des papiers de Lucas de Montigny, fils adoptif du tribun : lettres du marquis de Mirabeau, père du grand orateur, à son oncle le bailli, de Mmes du Saillant et de Cabris, ses sœurs, de la comtesse de Mirabeau, sa femme, et enfin du « monstre » lui-même, tous documents, soit reçus en héritage, soit découverts et acquis après une longue chasse, et conservés comme des reliques.

On sera tout naturellement tenté de sonder le mystère de l' « adoption » qui avait fait naître tant de zèle. C'est un désir qu'un devoir particulier de discrétion a empêché M. D. Meunier de satisfaire, mais l'art de l'écrivain permet d'entrevoir ce qu'il ne montre pas. Lucas de Montigny lui-même en avait trop dit, il était trop fier de son origine pour n'en avoir pas, plus ou moins, trahi le secret. La façon dont il a insisté sur la place que Mirabeau lui a donnée dans son testament (la première), sur sa reconnaissance unanime, après la mort de son père adoptif, par tout ce qui restait de la famille, les du Saillant, la marquise de Cabris et même l'ex-comtesse de Mirabeau, qui avait fait de lui son héritier, révèle trop la fibre de chair par laquelle il tenait à l'homme illustre.

Tandis que le fils légitime de Mirabeau était mort, et que la fille de Sophie de Monnier avait également succombé, cet enfant avait survécu. Né le 10 février 1782, il était, selon l'état civil, le fils de Lucas de Montigny, sculpteur, rue des Mathurins, à l'angle de la rue Caumartin. Sa mère était la sœur du docteur Baignières, qui fut pendant huit ans le médecin de Mirabeau. Le futur homme d'État sortait alors du donjon de Vincennes et logeait chez Boucher, premier commis du lieutenant de police Lenoir, à qui sa garde avait été confiée, — Boucher, que Mirabeau appelait le « bon ange » — « âme véritablement d'élite, a dit Sainte-Beuve, cœur d'or enseveli dans les antres de la police de ce temps-là »... La femme de Boucher, qui faisait de la peinture, avait attiré chez lui des gens de lettres et des artistes, entre autres Lucas de Montigny. Mirabeau s'empara des œuvres des uns, fit des autres ses secrétaires bénévoles, leur emprunta de l'argent à tous et « leur prit, de surcroît, leurs femmes » : c'est M. Dauphin Meunier qui le dit. Au printemps de 1781, suivant notre auteur, Lucas de Montigny « était en train de modeler un buste de Mirabeau tout riant de force, de passion et de grâce, et dont la bouche semblait exhaler un soupir d'amour satisfait ». La correspondance du séducteur, relégué peu après au Bignon, où il avait dû suivre son père, se divisait ordinairement en deux paquets, qu'il confiait à son fidèle factotum Jean-François Vitry : l'un était destiné à *Zénéïde*, l'autre à *Christophe*. Zénéïde, c'était la comtesse de Bussy, la « belle des belles », poétesse élève de Roucher et qui semble avoir gardé un faible pour son maître. Mirabeau, néanmoins, butina son cœur et pilla également ses vers. Quant à Christophe, M. Dauphin Meunier a négligé de nous dire son vrai nom... Nous ne relevons que ce passage d'une lettre de Mirabeau à Vitry, le 10 octobre 1781 : « Je n'ai jamais voulu convenir avec *Zénéïde* que je fusse lié avec *Christophe*, qu'elle soupçonne bien de m'aimer beaucoup. Prenez garde à cela. » Quelques mois après, naissait le jeune Lucas de Montigny. Son parrain fut Jean-François Vitry et quel prénom lui donna-t-il? Ni les siens, ni l'un des siens, comme l'usage l'eût cependant voulu, mais celui de l'ami commun et adoré : *Gabriel*. Enfin, un an après sa naissance, Mirabeau adopte l'enfant, et, malgré la vie désordonnée qu'il mène, le garde près de lui jusqu'à sa mort.

Élevé ensuite par les du Saillant, à l'hôtel de Mirabeau, Gabriel-Lucas de Montigny entra vers 1798 à la préfecture de la Seine. Il fut nommé peu après conseiller de préfecture, emploi qu'il garda jusqu'en 1848. Serviteur fidèle de la monarchie, la seconde République le révoqua. Cette disgrâce parut amère à celui qui en fut l'objet. Dans une lettre que nous avons de lui, lettre datée du 6 sep-

tembre 1848, et placée en tête d'un exemplaire des *Mémoires de Mirabeau*, portant des corrections de sa main, il l'annonce en ces termes : « Vous n'apprendrez pas avec indifférence que je suis profondément atteint dans mes intérêts par la brutale destitution qui, après plus de cinquante ans de bons services, m'ôte ma place pour la livrer, comme une proie, au républicanisme famélique de M. Loisel, gendre du ministre de l'Intérieur, M. Sénard. »

Lucas de Montigny mourut le 21 février 1852. Dans un article nécrologique publié peu après, le *Constitutionnel* soulignait sa ressemblance avec son père adoptif : « On peut dire que la personne même de M. Lucas Montigny ajoutait quelque chose à tout ce qu'il vous apprenait sur Mirabeau et il y avait en lui un fond apparent de bonté naturelle qu'on aimait à rapporter également à celui dont il avait le droit de se dire le fils d'adoption et *dont il tenait par plus d'un signe.* »

***

Ces origines expliquent l'incomparable valeur du dépôt que M. Dauphin Meunier avait reçu du petit-fils même de Lucas de Montigny. Sans doute le premier détenteur en avait-il fait usage dans les huit volumes de ses *Mémoires de Mirabeau*, parus en 1834. Entre autres pièces inédites, il avait donné de larges extraits de cette merveilleuse correspondance entre le marquis de Mirabeau et son frère le bailli, correspondance où *l'Ami des hommes*, si obscur et si rocailleux dans ses livres d'économie politique, se montre un styliste étourdissant de verve et de prime-saut, dans la manière de Saint-Simon. Mais la piété filiale de Lucas de Montigny l'avait engagé à trop d'atténuations ou à trop de silences. Sainte-Beuve en a déjà fait la remarque, et en connaissance de cause, car il avait eu communication de ces papiers, dont sont extraits ses deux importants articles sur *Mirabeau et Sophie*.

Le legs reçu par M. Dauphin Meunier n'en était pourtant qu'à peine défloré. L'éminent historien n'en a pas tiré moins de quatre volumes nouveaux, tous aussi intéressants et aussi révélateurs les uns que les autres. Le premier contenait les *Lettres à Julie* (Plon, 1903), lettres où Mirabeau se fait prendre en plein exercice de son « horrible talent pour faire des dupes ». Il ne craint pas de s'y prétendre l'amant de la princesse de Lamballe et de promettre à sa correspondante, Julie Dauvers, fille d'un dentiste, une place dans la maison de cette princesse, ou dans celle de Madame Élisabeth. Julie qu'il berce de déclarations d'amour — bien qu'il ne l'ait jamais vue

— va pouvoir épouser son Saint-Preux, lequel est un bellâtre nommé Lafage, secrétaire et sigisbée d'un certain Baudoin de Guémadeuc, confident — d'autres disent espion — du garde des sceaux Miromesnil et enfermé pour banqueroute au donjon de Vincennes, où il a rejoint Mirabeau. Tout cela se termine par un emprunt de vingt-cinq louis...

Il est difficile de s'attendrir sur les prisons de Mirabeau, quand on en lit le détail dans M. Meunier. La lettre de cachet obtenue par le bizarre et terrible père du détenu, avait, dans l'occurrence, des effets protecteurs. Elle soustrayait le captif aux recherches de la justice et, dans l'espèce, aux conséquences de sa condamnation à mort, encourue pour le rapt de Mme de Monnier. La bienveillance déclarée du lieutenant de police Lenoir fit le reste. M. de Rougemont, lieutenant du roi au donjon, se mit en quatre pour plaire à ce prisonnier de marque. Tandis que le père croyait son fils chargé de fers, dans un cul de basse-fosse, la nappe du comte était couverte de bons vins, de beaux fruits et des meilleurs plats que Rougemont lui envoyait de sa table. L' « homme enchaîné » avait la liberté de circuler dans les galeries du donjon, la jouissance exclusive d'un petit jardin avec asile couvert et clos pour les jours de pluie, la faculté de monter à cheval dans les allées du parterre, enfin un valet de chambre attaché à son service. La propre femme du gouverneur, Mme de Rougemont, et sa belle-sœur, Mme de Ruault, s'employaient à distraire quelques-unes de ses heures. Quand des disputes s'élevaient entre ces dames, c'était à Mirabeau que Rougemont recourait pour les apaiser. Non content de ces marques d'intérêt, le prisonnier faraud assassinait de ses œillades, assourdissait de ses romances les autres perruches de la volière que formait alors le château de Vincennes, contigu au donjon. Ainsi semble avoir été fascinée ou enchantée la tendre comtesse de Sparre. Telle était la geôle intolérable où Mirabeau écrivit son pamphlet : *Des lettres de cachet et des prisons d'État*, tandis que, par des courriers sûrs, il projetait au dehors son immense correspondance amoureuse et qu'il multipliait en outre ces œuvres érotiques dont n'avait pas besoin une imagination comme la sienne, et que les bibliophiles connaissent bien. On le voit encore « grugeant de pauvres serviteurs », vendant une montre volée à M. de Monnier, mari de Sophie, s'appropriant les *Mémoires* de son co-détenu Baudouin de Guémadeuc et faisant passer le meilleur, c'est-à-dire les plus indiscrètes ou les plus diffamatoires de ces pages, dans son *Espion dévalisé*, qu'il brocantera plus tard à un libraire suisse.

En deux autres volumes, M. Dauphin Meunier a restitué les vraies figures de la femme du tribun, *la Comtesse de Mirabeau* (Perrin, 1908)

et de la plus belle, mais aussi la plus inquiétante de ses sœurs, *Louise de Mirabeau, marquise de Cabris* (Émile Paul, 1914). L'auteur nous y entraîne dans un véritable cycle infernal : « Je l'ai convaincu (Mirabeau) des pires aberrations de l'esprit, du cœur et des sens... Imposteur, suborneur, parjure, inceste et parricide d'intention ou de fait », il était tout cela. Un dernier ouvrage, *Autour de Mirabeau* (Payot, 1926), nous révèle le « héros » sous des aspects moins flatteurs encore peut-être. Le voici, en 1785, à Londres. Toujours aux abois il apporte dans ses malles deux manuscrits qu'il compte vendre à ces libraires dont la spécialité est le scandale. L'un est la correspondance inédite de Voltaire avec d'Alembert, correspondance appartenant au prince de Condé et que Mirabeau n'a pu copier que par un véritable abus de confiance. L'autre est un prétendu *Journal de Monsieur*, recueil de notes journalières attribuées au comte de Provence. Publication dont on devine l'attrait, aussi malsain que frauduleux, et qui eût ravalé Mirabeau au niveau d'un maître chanteur comme Thévenot de Morande. Elle manqua, toutefois, par l'indélicatesse d'un scerétaire que le noble comte fit arrêter, mais dont, ensuite, il fut presque réduit à solliciter l'acquittement, car, en ce singulier procès, c'était le plaignant qui finissait par prendre figure d'accusé.

En 1786, notre homme est en mission secrète à Berlin, où l'abbé de Périgord (si célèbre depuis sous le nom de Talleyrand) a réussi à le faire envoyer. Le grand Frédéric est mort et son neveu, Frédéric-Guillaume, vient de lui succéder. Contrairement à son oncle, c'est un homme à femmes, sous l'empire de la demoiselle de Voss, une Allemande, qui nous déteste. Il s'agit d'évincer la donzelle et de donner au roi une maîtresse française, ou favorable à la France. Aussitôt Mirabeau écrit à l'abbé de Périgord : « Le prince Henri (oncle du roi) voudrait que l'on envoyât une blonde un peu grasse, à talents surtout musicaux, qui passât pour venir d'Italie ou d'ailleurs, mais pas de France... qui parût plutôt disposée à accorder des faveurs qu'à montrer des besoins... » On ne sait pourquoi, Talleyrand prit sur lui d'envoyer une brune, Mme Joly de Fleury, connue du Paris galant sous le nom de « la petite boule ». Le piège fut sans doute éventé — l'ambassadeur officiel de France, d'Esterno, l'avait flairé, pourquoi la cour de Prusse eût-elle été moins fine? — et après un premier entretien... sans résultat, Mme Joly de Fleury dut quitter Berlin.

Il ne restait plus à Mirabeau qu'à vendre les dépêches et rapports rédigés au cours de sa mission. Cela fit deux volumes scandaleux : l'*Histoire secrète de la cour de Berlin*. Frédéric-Guillaume II y était outragé à chaque page. L'ambassadeur de Prusse à Paris vint

demander la punition de l'auteur. Le livre fut condamné à être lacéré et brûlé par la main du bourreau. Si large d'esprit, si accommodant et même si parfaitement cynique de mœurs que fût Talleyrand, il n'admit pas ce procédé et rompit toutes relations avec Mirabeau, qu'il ne revit que deux ans plus tard, à la Constituante.

Négligeons quelques tentatives de chantage contre Calonne et contre certaines banques qui avaient pris position à la hausse. Tel est l'homme qui, à quarante ans, va, sinon déchaîner, du moins accélérer la Révolution. Un malade — car de la puissance physique il n'a guère que l'aspect : en lui la forte race des Riquetti tend manifestement à dégénérer. Mirabeau est atteint d'une néphrite congénitale ; il souffre d'ophtalmies répétées. Sa mort, à quarante-deux ans, révélera l'hydropisie de son gros corps et la décomposition de son sang. Au moral, une inconscience désarmante, dont on a déjà vu les effets, une audace infernale douée d'un véritable génie du mensonge, un talent d'acteur étonnant, une aptitude extraordinaire à jouer toutes les comédies, celle de la tendresse, celle de la soumission filiale, celle de l'indignation, etc. — homme évidemment destiné au grand premier rôle sur le théâtre parlementaire.

Le monstre est d'autant plus redoutable que — on ne saurait le nier — il est séduisant. Une sympathie, où il semble être entré quelque chose de magique, rayonnait de cette âme de boue. Mirabeau a le don de gagner et de s'attacher les hommes, d'inspirer aux plus humbles, secrétaires, domestiques, etc., un dévouement sans bornes. En dépit de sa laideur (qui conservait, du reste, des traces de beauté, car rien n'était plus beau physiquement que sa ligne paternelle), il a plus de succès de femmes que la légende n'en prête à don Juan. Une merveilleuse éloquence, une langue dorée, l'aident à exercer sur les deux sexes un irrésistible empire.

Son but, en politique, est évident et simple : c'est le pouvoir, où il contentera son ambition, déploiera ses talents et surtout assouvira ses besoins, qui sont immenses et criards. Mais quels que soient les vices et la corruption de son temps, il a réussi à les dépasser et à soulever la réprobation universelle. Au reste, quelle preuve cet homme perdu, ce dévoyé a-t-il donnée de sa capacité pour qu'on l'emploie? C'est un libelliste, et un libelliste à gages. Il ne manque pas de talent, mais il a encore plus de discrédit. Il faut donc que Mirabeau se révèle, et il ne se révélera que par la Révolution. Comment ce pamphlétaire, cet orateur en puissance deviendrait-il un orateur de fait s'il ne disposait d'une tribune? Aussi réclame-t-il à cor et à cri la convocation des États généraux. Il est révolutionnaire de nécessité et rebelle d'instinct, comme les nobles de la Fronde. La hauteur,

l'audace insolente des siens font de lui un être dénué de respect, à l'égard des autres comme envers lui-même. On l'a souvent remarqué : l'orgueil de caste est d'autant plus vif qu'il a moins de raison d'être. Les Riquetti se disaient nobles depuis cinq ou six cents ans : ils ne l'étaient, en réalité, que depuis une époque infiniment moins reculée. Leurs pères, honnêtes marchands marseillais d'origine piémontaise ou génoise, s'étaient élevés à la première magistrature de leur ville. Ce fut Jean Riquetti, consul de Marseille en 1562, qui acheta les terres de Mirabeau, de Beaumont et de Négreau, et c'est à partir de lui seulement que la famille porta les noms de ces terres. Nostradamus l'appelle « l'un des plus riches trafiquants de Marseille » et, de l'aveu même de Mirabeau, cet aïeul était parti de rien, il avait fait lui-même sa fortune — ce qui dispense de remonter plus haut. Un de ses petits-fils, Antoine Riquetti, sieur de Négreau, était encore inscrit sur les rôles de la taille en 1630 ; il fallut un arrêt du Parlement de Grenoble pour interdire aux consuls de Mirabeau de « cotiser ses fonds... *autrement que pour les tailles du roi et du pays.* » La noblesse de la *gens* remontait donc à environ deux siècles ; le titre de marquis, exactement à 1686. Ancienneté honorable, comme on disait alors, mais qui ne permettait point de s'assimiler aux pairs de Charlemagne et de trancher du souverain. Le grand-père du tribun, colonel d'infanterie d'une insigne bravoure, mais d'une hauteur insupportable, avait été laissé pour mort en 1705, sur le champ de bataille de Cassano. Présenté au roi, qui avait un peu tardé à le récompenser, il osa lui dire : « Si j'étais venu à la cour payer quelque catin, j'aurais eu mon avancement et moins de blessures. » On admirera le sang-froid de Louis XIV, qui tourna simplement la tête et « parla à un autre ». Le marquis de Mirabeau eut quand même « son avancement » ; il fut peu après nommé brigadier.

On ne sera pas surpris que le petit-fils de ce militaire énergique, mais incongru et, pour tout dire, un peu fou, ait fait à Dreux-Brézé la fameuse réponse que l'on sait. Geste d'où l'on a fait avec raison partir l'âge moderne et que le bronze et le marbre ont perpétué à l'envi, geste plus symbolique encore qu'il ne semble. L'honnête peuple de France était, dans son immense majorité, incapable d'une telle insulte et d'un tel défi. Jusqu'en 89, pas un cri ne s'était élevé contre le roi. Il fallut un aristocrate — et un aristocrate pourri jusqu'aux ongles — pour se permettre ce que pas un homme du Tiers n'eût osé : dresser contre la volonté du roi la prétendue « volonté du peuple ». Le fait seul de voir un Mirabeau parler au nom du peuple est d'une énorme ironie... Cependant — et ce détail est aussi curieux que peu connu — l'auteur de ce coup d'éclat ne fut pas

d'abord sans crainte sur ses suites. La *Treizième lettre du comte de Mirabeau à ses commettans*, rédigée immédiatement après la séance du 23 juin, attribue l'apostrophe à un « député des communes », sans le nommer, et l'affadit jusqu'à la rendre insipide. Voici ce texte revu et expurgé par Mirabeau lui-même : « Pour éviter toute équivoque et tout délai, je vous déclare que si l'on vous a chargé de nous faire sortir d'ici, vous devez demander des ordres pour employer la force, car nous ne quitterons nos places que par la puissance de la baïonnette. » Rien n'atteste mieux que cette correction du mauvais cas où le tribun s'était mis et le respect général qui entourait encore la personne du roi.

L'irréligion fortifiait chez Mirabeau l'esprit de révolte. Sa haine du catholicisme (conjuguée avec son prosémitisme) se traduit à maintes reprises, comme pour la vente des biens du clergé, lorsqu'il veut faire comprendre parmi ces biens jusqu'aux fondations pieuses, c'est-à-dire jusqu'aux fonds légués pour des messes, alléguant que ces fondations n'ont pu être faites que par des « particuliers ignorants et bornés ». Mirabeau jugeait insuffisante la constitution civile du clergé, et Lucas de Montigny a retrouvé dans ses papiers un projet de discours où cet ancêtre du père Combes réclamait... le mariage des prêtres ! C'était, quoi qu'il en ait dit, non seulement un libre penseur, mais un républicain latent, et l'abbé Maury le lui faisait déjà observer, à propos de ce partage du pouvoir exécutif entre le roi et l'Assemblée que Mirabeau préconisait : « Quand on entreprend de vous prouver que le pouvoir exécutif doit être divisé, on vous invite à faire du royaume de France une république. » (Réplique du 5 mai 1790.) La suite des événements a montré que l'abbé Maury était dans le vrai. Bref, on comprend parfaitement que la troisième République ait placé Mirabeau au nombre de ses grands hommes. Les socialistes eux-mêmes pourraient le revendiquer, car ils trouveraient chez lui une première ébauche du prélèvement sur le capital : « Prenez la liste des propriétaires français, s'écriait-il le 26 septembre 1789. Choisissez les plus riches... car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple? Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes, précipitez-les dans l'abîme. Il va se refermer... cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit. »

***

Mirabeau a d'autres raisons de plaire aux modernes. Il inaugure l'ère des parleurs ; il est le premier type des parlementaires qui n'ont

d'autre bagage et d'autre outil que la parole, et que la parole mène à tout. Il joue le premier ce jeu désormais classique : se rendre redoutable dans l'opposition pour mieux escalader le pouvoir. Malheureusement, c'était la monarchie, c'est-à-dire l'État français lui-même, qui était alors en cause. Mirabeau s'en rendait compte et, parfois, le déplorait secrètement, comme le prouve une de ses lettres au comte de La Marck : « Le gouvernement me repousse, et je ne puis que me placer dans le parti de l'opposition, qui est révolutionnaire, ou risquer de perdre ma popularité, qui est ma force. » Quand la cour se détermine à l'acheter, c'est dans l'espérance d'ailleurs illusoire d'enrayer le mouvement et de paralyser l'Assemblée. Jacques Bainville, dans son *Histoire de France*, a dit fort justement de Lafayette et de Mirabeau : « Tous deux se servirent des mêmes moyens, flattèrent la foule, jouèrent à la fois de la cour et des agitateurs pour arriver au pouvoir. » Ce que Mirabeau a écrit lui-même de La Fayette s'applique, en effet, à son propre cas : « Il n'inspire cette confiance que parce qu'il semble partager les opinions de la multitude... N'ayant acquis son influence qu'en se mettant au ton de Paris, il sera toujours forcé, pour la conserver, de suivre le torrent. »

Lui aussi, n'avait fait que suivre le torrent. Quand il voulut le remonter et plaider pour les dernières prérogatives royales, ce fut aux dépens immédiats de sa popularité. On clamait dans les rues « la grande trahison du comte de Mirabeau ». Son fameux plan de restauration a excité chez Bainville un doute judicieux : « Personne ne peut dire ce que ce plan aurait donné si Mirabeau avait vécu... Son crédit commençait à baisser sous les violentes attaques de Desmoulins et de Marat. Il est probable qu'il aurait été bientôt réduit à se défendre : il avait lui-même prévu l'*ostracisme*... » La défensive lui avait été imposée de son vivant. Ses relations vénales avec la cour étaient connues de tous. La Fayette, maître de la police pendant les deux premières années de la Révolution, n'avait pas manqué de faire suivre son rival, comme il faisait filer le duc d'Orléans : c'est Peuchet, le chef de sa police, qui l'a lui-même conté. Communiquer ces découvertes aux adversaires de Mirabeau, aux pamphlétaires haineux comme Marat, c'était l'enfance de l'art. N'ayons pas l'illusion de connaître ou de subir des vilenies nouvelles : *Nil novi*...

Dans une page émouvante, M. Dauphin Meunier nous peint Mirabeau à la dernière phase de sa vie publique, sous les premiers coups de l'impopularité. Il se rend aux Jacobins et il y affronte encore ses rivaux de gloire, il fait tête à la meute, arrachant de sa poitrine les traits dont, aux applaudissements de l'assistance, l'ont criblé Duport et Alexandre Lameth : « Son audace, son maintien noble

pétrifièrent l'auditoire d'étonnement », dit un témoin, l'Allemand Œlsner. Mais il ne soulevait plus que cette admiration muette que les adversaires eux-mêmes ne refusent pas au courage et au génie. Il le sentait bien. Quand il se retira, couvert d'une sueur d'angoisse, il s'écria : « Je viens de prononcer mon arrêt de mort. C'en est fait, ils me tueront. » Il mourut un mois après, le 2 avril 1791, « emportant le deuil de cette monarchie » qu'il n'avait commencé à défendre qu'après l'avoir à demi renversée.

Paul Ballaguy.

Pythagore à Rome.

Il faut admirer les richesses de la terre romaine. On croit les connaître toutes, pouvoir en faire un dénombrement exact : et brusquement une découverte vient révéler un trésor qu'on ne soupçonnait pas. Symbole véritable de ces études anciennes que chaque jour on dit épuisées et qui, chaque jour, nous donnent quelque chose de nouveau, quelque vérité qu'on n'avait pas encore aperçue, quelque beauté qui attendait le moment de renaître.

Les plus récentes merveilles qu'ait livrées le sol de la ville sont, pour une grande partie, le don généreux du hasard. Les fouilles méthodiques faites sous les auspices du gouvernement italien n'ont repris que ces toutes dernières années, mais dans l'intervalle, quelque dieu favorable aux archéologues n'avait pas voulu les laisser tout à fait dépourvus, ou, pour mieux dire, il leur avait fait un présent extraordinaire. Un jour, la voie du chemin de fer de Rome à Naples s'effondre. On cherche la cause de l'éboulement, on fait des sondages, et l'on pénètre dans un édifice souterrain. Il n'y a qu'à le dégager de la terre qui l'encombre en partie, et l'on se trouve transporté au delà des siècles, dans le monument le mieux conservé de la Rome impériale, le mieux conservé peut-être et certainement le plus mystérieux. Il y a dans « la basilique de la Porte Majeure » de quoi charmer les yeux, de quoi nourrir les rêves et les méditations. Et il faut souhaiter que les touristes en apprennent désormais le chemin, qu'ils descendent l'interminable petit escalier qui y mène aujourd'hui, à défaut du couloir d'accès antique qui n'a pas été dégagé.

Le livre de M. Carcopino (1) présente au public lettré cette décou-

(1) *La Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure* (l'Artisan du Livre).

verte en même temps qu'il en fournit aux savants une étude approfondie. C'est le mérite rare d'un tel ouvrage que de prétendre ainsi à l'audience des uns et des autres et d'y prétendre avec tous les droits.

Une « église païenne » : ainsi se définit pour M. Carcopino l'impression étrange que laisse ce monument. Il apparaît une église au premier regard qu'on y jette, et l'on n'est pas peu surpris de découvrir au temps d'Auguste et de Tibère ces trois nefs voûtées, cette abside au terme du vaisseau principal, cet *atrium* qui précède le sanctuaire. Par delà la basilique chrétienne des premiers siècles, on s'étonne de découvrir tant de ressemblances avec l'église romane. Mais ici rien de chrétien cependant : du haut en bas de ses murs, partout, sur ses voûtes, sur ses piliers, cette « église » est revêtue de stucs où se découvre le plus riche trésor des fables païennes. Où est donc la clé de cet étrange contraste, de cette énigme?

Le mystère s'est dissipé. Au lendemain même de la découverte, M. Cuinout, le célèbre savant belge, cherchait la solution dans le pythagorisme, dans les idées de ses adeptes sur l'immortalité de l'âme. L'archéologie est poésie. On se souvient de la fameuse caverne de Platon, image de ce monde où les hommes enfouis loin du vrai soleil ne contemplent qu'un fantôme, qu'une ombre de la réalité. Plusieurs indices permettent de croire que Platon songeait à des cavernes réelles, celles où les Pythagoriciens se réunissaient et où ils voyaient une figure de l'univers. Ainsi l'initié qui descendait sous terre n'y allait que pour y retrouver l'idée plus frappante du monde et de ses destinées.

Mais que vient faire Pythagore sous le ciel de Rome? Ici se découvre à nous un des chapitres les plus singuliers de l'histoire religieuse de la ville. Le pythagorisme avait fleuri jadis sur les rivages de l'Italie du Sud, de « la Grande-Grèce », à Crotone, à Métaponte, à Tarente. Les Romains y rencontrèrent toujours vivant le souvenir qu'il y avait laissé. Mais c'est surtout vers la fin de la période républicaine qu'ils se tournèrent vers lui. La confusion politique, la détresse sociale et morale leur rendirent plus admirable ce mouvement qui avait su unir l'idéal aristocratique et les aspirations religieuses. On trouve chez Cicéron, par exemple, malgré son scepticisme théorique, plus d'une marque de ces sentiments. Mais un homme se proposa de faire revivre le pythagorisme tout entier, et dans ses idées et dans ce qu'on peut bien appeler sa religion. Nigidius Figulus fut cet homme Figure étrange que celle de ce sénateur, un des plus ardents défenseurs de la cause conservatrice, qui est en même temps un philosophe, un théologien, un devin, un magicien. Figure faite pour la légende et dont la légende s'empara bientôt. On raconte qu'il avait

prédit à Octavius, père d'Auguste, l'empire qui devait échoir à son fils.

Le mouvement d'idées qu'il représente a laissé plus d'une trace dans l'histoire de ce temps. Virgile, Horace même, Ovide, lui font plusieurs fois écho. Mais désormais nous avons, dans la basilique de la Porte-Majeure, l'expression la plus directe qu'on en puisse souhaiter. Ici les murs, ici les stucs admirables, si nous savons entendre le langage qu'ils parlent, vont nous révéler dans leur forme la plus authentique les idées du pythagorisme romain.

M. Carcopino a reconstitué, avec une précision qui tient du miracle, les cérémonies, la liturgie du culte qui fut célébré dans le sanctuaire. Les idées les plus hautes s'y mêlent aux rites les plus bizarres et par endroits les plus primitifs. Mais l'intérêt de la basilique est, avant tout, dans ses stucs, dans son ensemble de représentations empruntées aux légendes de la mythologie et aux usages de la vie antique. Chez les pythagoriciens, comme pour l'artiste du moyen âge, tout était symbole. Ils avaient trouvé là un moyen d'unir leur vénération naturelle pour les cultes établis, leur esprit conservateur, et les exigences de leur esprit philosophique. Ils s'acharnèrent, comme les stoïciens le firent après eux, à découvrir un sens caché aux fables des poètes, et les aventures des héros leur fournirent une image transparente des destinées de l'âme. Médée, Hélène, Hercule, Ganymède et mille autres sont ainsi appelés, dans la basilique, à donner leur témoignage, à conformer et à illustrer les enseignements de la secte.

Il n'est pas jusqu'à Sapho qui ne soit ainsi interprétée. Bien mieux, c'est à elle qu'est consacré le relief de l'abside, celui qui domine et explique tous les autres. M. Carcopino a prouvé d'une manière irréfutable l'existence chez les pythagoriciens, d'un véritable dogme à son égard. Si l'on se demande la raison de ce choix singulier, on le découvrira dans ce fait que pour les philosophes, pour Plutarque par exemple, Sapho est le symbole même de la possession mystérieuse de l'amour. Ils se plurent à retrouver je ne sais quel accent religieux dans les vers célèbres où la Lesbienne décrit les transes de la passion. Ce fut l'excès même de l'amour qui poussa Sapho à chercher une délivrance dans la mort, ou plutôt une renaissance, car ceux qui se jettent du haut des rochers de Leucade ne se suicident pas : ils vont simplement chercher dans les flots l'oubli de leurs passions terrestres, mais les dieux veillent sur eux et les conduisent à l'immortalité. Ainsi fit Sapho, désormais mêlée aux chœurs célestes, ou, comme dit Platon, « la dixième des Muses ».

Pierre Boyancé.

La première entente cordiale.

Il fallut l'insurrection belge de 1830 pour faire sentir à un ministère libéral britannique le besoin d'un rapprochement avec la France. Alors fut exprimé par Palmerston le souhait d'une « entente cordiale » que le roi Louis-Philippe et la reine Victoria, Guizot et Aberdeen tâchèrent à pratiquer, après la chaude alerte de 1840, et qui se rompit net, bien malgré eux, sur l'affaire des mariages espagnols (1846).

Ce premier accord, purement politique et presque personnel, entre souverains et ministres ne pouvait s'ajuster d'emblée à deux nations ombrageuses, si longuement séparées par la haine et la guerre et qui se rencontraient encore, rivales, sur tous les points du monde. Aussi n'alla-t-il pas sans nuages ni orages. C'est la suite de ces vicissitudes que M. Raymond Guyot nous explique dans un livre (1) qui, quoique incomplet, de l'aveu même de l'auteur, reste utile parce qu'il pose et délimite clairement le sujet, en accusant les lacunes de notre information présente. Il est fâcheux que les obligations de l'enseignement, dont M. Raymond Guyot s'acquitte au mieux, ne lui aient pas laissé le loisir d'étendre ses recherches ni d'étoffer les indications toutes neuves qu'il apporte sur l'essai d'association commerciale et financière qui tenta vainement de doubler l'entente politique.

L'auteur relève du groupe des historiens dits spécialstes quii ne se mettent pas en frais pour le lecteur, coquetterie à rebours qui restreint et ralentit la diffusion de leurs études et abandonne l'histoire aux industriels de la littérature, comme si l'histoire pouvait jamais devenir une spécialité, à la manière de la physique ou de la chimie et n'appartenait pas par excellence au large public des honnêtes gens. Mais le talent de M. Raymond Guyot perce, malgré qu'il en ait et bien qu'il écrive d'une plume sèche et discrète, d'un ton détaché. Aucun détail n'amuse, aucune idée ne retient cet esprit, presque veuf d'illusions et défiant à l'excès de l'imagination. Il passe dès qu'il s'est rendu compte. Cette réserve, cette retenue dans la démonstration ont leur éloquence.

L'épigraphe qu'il emprunte à Palmerston indique la conclusion où tend l'ouvrage. « *Deux nations ne peuvent continuer à être politiquement unies, si elles ne s'attachent étroitement par le lien des affaires*

(1) F. Rielder, éditeur.

commerciales. » Pourtant, nous restons plutôt sur l'impression que l'entente cordiale céda surtout à l'animosité réciproque qui travaillait Guizot et Palmerston. L'accord des gens d'affaires eût-il suffi à la conjurer? Le sens des affaires manque tout autant que le sens politique à l'opinion des masses, sujettes aux passions collectives. La monarchie de Juillet, si timide cependant à l'égard de l'industrie et de la finance nationales, ne fut-elle pas honnie sous le prétexte qu'elle était rivée à l'alliance anglaise par la féodalité financière? Longtemps encore, n'en déplaise à ceux qui subordonnent le politique à l'économique, les alliances de peuple à peuple dépendront d'abord et surtout, en dernière analyse, de l'intelligence, de la souplesse et du tempérament ou de l'affinité des diplomates. Ils restent les indispensables tuteurs des nations, enfants terribles, qui ne sauraient jamais entendre leur intérêt le plus clair.

Amédée Britsch.

LES BEAUX-ARTS

POURQUOI FROMENTIN A-T-IL VOULU ÊTRE PEINTRE?

Fromentin n'a peint, ou peu s'en faut, que l'Algérie et l'Égypte. On dirait qu'il ne peut peindre qu'en voyage ou sur ses études et souvenirs de voyage. Cependant il n'a plus rien de romantique : il se distingue ainsi des orientalistes plus ou moins issus de Decamps et d'Eugène Delacroix, bien que la pensée du maître très admiré des *Femmes d'Alger* et de la *Noce juive* ait été toujours mêlée à ses méditations sur son art. Si cette absence de romantisme élimine une certaine rhétorique ampoulée, je ne dirai tout de même pas qu'il n'en résulte que des avantages, car la vraie excuse de l'orientaliste, c'est d'être romantique, c'est-à-dire lyrique.

Celui qui veut juger et apprécier est troublé ici par un fait qu'il ne peut ni ne doit oublier : Fromentin est écrivain en même temps que peintre et, toute sa vie, s'adonne parallèlement à ces deux professions. Mais, comme un équilibre et une égalité absolus sont impossibles en de telles matières, il faut bien que l'un des deux plateaux de la balance l'emporte : il y a longtemps que l'immense supériorité de l'écrivain sur le peintre ne fait aucun doute.

Comment un homme de cette valeur intellectuelle, de cette haute distinction d'esprit, qui, écrivain, s'est attaqué dans deux de ses livres aux grands sujets éternels, — le génie des maîtres et l'analyse du cœur humain, — comment a-t-il pu consacrer tout son effort de peintre à un art aussi anecdotique? Cela se comprendrait mieux, si

la peinture avait été pour lui une distraction, un « violon d'Ingres », laissant à la littérature la plus grande place. Mais, dans sa vie, telle qu'il l'avait ordonnée c'est plutôt le contraire qui est vrai. Trois ans après avoir commencé ses études de peintre, en 1847, à vingt-sept ans, il fait ses débuts au Salon. Il a trente-huit ans quand il publie son premier livre, *Une année dans le Sahel*; il attend jusqu'à la quarante-deuxième année pour conquérir son titre le plus beau avec son roman de *Dominique*; *les Maîtres d'autrefois* paraissent deux ans avant sa mort. Tout dans sa jeunesse, succès de collège et premiers essais, semblait le porter vers les ambitions littéraires : il décida, non sans lutte avec sa famille, d'être peintre et entra dans l'atelier de Cabat, marquant ainsi son attrait dominant pour le paysage. Or, à ce moment-là, non seulement il avait traversé l'aventure sentimentale qui fait le sujet de *Dominique*, mais on peut dire, — nous le savons depuis peu par la publication de ses papiers (*Lettres de jeunesse*, 1909; *Correspondance et fragments inédits*, 1912), — qu'il avait déjà dans la tête l'idée de son livre. Dès 1844, il avait fait le serment de perpétuer par l'écriture deux images très chères, celle de la jeune morte qui s'appelle pour nous Madeleine et celle de l'ami qui avait été pendant de trop courtes années un témoin et un confident d'élection (1). Qu'il ait tardé dix-huit ans *(Dominique* parut en 1862 dans la *Revue des Deux-Mondes)* à tenir sa promesse, nous ne devons pas nous en étonner. *Dominique*, comme *Adolphe* de Benjamin Constant et *Volupté* de Sainte-Beuve, est un de ces livres où un analyste met toute son expérience psychologique; c'est le livre qu'on ne recommence pas, le livre de toute une vie. On ne trouvera donc pas mauvais que l'auteur l'ait longtemps porté en lui avant de l'écrire, surtout si, comme Fromentin, cet auteur est un homme qui s'enchante de la poésie du passé, pour qui la mémoire est une magicienne aimée, répondant toujours aux appels et composant ses produits merveilleux, nous dit-il précisément dans ce même livre, « avec la substance la plus pure et la plus vivace de nos sentiments. » C'est là, je crois, qu'il faut chercher la raison profonde et complexe de son choix. Il était trop intelligent pour ne pas se rendre compte qu'il avait quelque chose de plus beau à dire, et de plus rare, par la plume que par le pinceau. Mais cette rareté même peut s'entendre dans les deux sens du mot, donnant à la qualité ce qu'elle retire à la quantité.

Les hommes qui ont dans leur destinée d'écrire un jour *Domi-*

(1) La chambre de *Dominique*, p. 33 et suiv., est un *in memoriam* de cet ami, Émile Beltrémieux.

nique, Adolphe ou *Volupté* ne sont pas forcément des écrivains professionnels, je veux dire des hommes dont la littérature est le gagne-pain ou l'occupation constante et qui par là sont tenus à une production régulière, presque quotidienne. Au contraire, ils ont tout à gagner à être ce que notre siècle et la seconde moitié du précédent ont jugé bon d'appeler, non sans une nuance de dédain et de méfiance, des amateurs, oubliant qu'à ce compte-là, par exemple, La Rochefoucauld ne serait pas plus qu'un amateur et Montaigne aussi. Benjamin Constant lui-même, d'ailleurs, homme politique, orateur, polémiste, publiciste, était tout plutôt que romancier de profession. Quant à Sainte-Beuve, c'est comme critique qu'il fait figure de professionnel, non comme écrivain d'imagination.

D'autre part, la finesse et la distinction qui sont les traits les plus évidents de son esprit et de sa personne ne prédisposaient-elles pas Fromentin à une sorte de stratagème plus ou moins raisonné pour fuir ces obligations grossières qui sont inhérentes à toute carrière, même à celles que l'on nomme libérales? Les hommes de cette nature ont une tendance, quand il s'agit de prendre le parti qui décidera de l'orientation positive et matérielle de leur vie, à refuser la voie où les poussent toutes les forces secrètes de leur cœur et de leur pensée. Au contraire d'Hercule « choisissant la Vertu qui lui parut plus belle », n'étant pas sûrs de pouvoir tout de suite trouver des moyens d'expression dignes de leur rêve, ils taisent, par un mélange de pudeur et de timidité qui voile une ardeur intime, leur amour de la « plus belle », et, au moins pour le train quotidien de l'existence, ils épousent l'autre, celle qui ne leur demande pas de miracles et dont ils n'attendent que des joies ordinaires. Mais la « plus belle » n'est pas oubliée. Heureux si le culte mystérieux qu'ils lui rendent, culte pur et sans compromission, porte, après un temps plus ou moins long, un seul fruit vermeil, qui ne ressemble à aucun autre.

Ce serait évidemment forcer le paradoxe que de dire que Fromentin a voulu être peintre parce qu'il n'aimait pas la peinture et que cela lui était égal d'être un peintre médiocre. Il aimait la peinture. Si même les meilleurs de ses tableaux ne suffisaient pas à le prouver, il a fait assez pour nous en convaincre en parlant savamment et avec dilection de quelques chefs-d'œuvre et de quelques grands maîtres. Mais ce qui est vrai, c'est que d'une volonté encore plus forte il repoussait l'idée d'être un de ces littérateurs comme on en voit tant, même parmi les favoris du succès, toujours prêts à écrire n'importe quoi d'une plume habile et banale.

Ne nous plaignons pas de la façon dont il a organisé sa vie et son travail. Il avait le goût inné du paysage. Ses *Lettres de jeunesse* le

montrent extrêmement sensible, en poète, en peintre et même en musicien, aux spectacles de la nature, aux lignes, aux couleurs, à ce parfum indéfinissable qui est le signe d'un lieu, d'une saison et d'une heure, à une voix humaine ou à un chant d'oiseau surgis au sein du silence. Même son pays natal, — cette côte plate, sans mouvements ni accidents des environs de La Rochelle, bonne tout au plus pour les plaisirs de la chasse, — il en a compris et aimé l'originalité désolée, « la grandeur saisissante à force d'être vide, » comme il comprendra et aimera plus tard le désert. Certes, — et bien que ces deux jolis volumes ne soient que la part la moins forte de son œuvre écrite, bien au-dessous des *Maîtres d'autrefois* et surtout de *Dominique*, — nous sommes infiniment plus touchés par les descriptions délicates, subtiles, lumineuses d'*Un été dans le Sahara* et d'*Une année dans le Sahel* que par les vues des mêmes lieux qu'il a fixées sur la toile. Mais comment ne pas croire que l'exercice de la peinture a eu pour effet d'affiner sa vision et d'enrichir son langage? Comment aussi ne pas se rappeler que, dans un temps où, moins qu'aujourd'hui, mais plus que jadis, tout tendait à la spécialisation, ce n'est pas d'un petit esprit que d'avoir voulu mener de front l'art du peintre et celui de l'écrivain, et, malgré l'inégalité des résultats, de n'y avoir pas totalement échoué?

Si Fromentin peintre n'avait pas existé, ce seraient peut-être quelques tableaux fins et agréables de moins; aucun trait essentiel ne manquerait à l'idée qu'on doit se faire du développement de la peinture française au dix-neuvième siècle. Mais quelque chose manquerait sans doute, un je ne sais quoi de précis à la fois et de frémissant, à bien des pages d'*Un été dans le Sahara*, d'*Une année dans le Sahel* et de *Dominique*. Or, il importait à la gloire littéraire de la France que l'auteur capable de concevoir *Dominique* sût, en donnant un corps à son sentiment et à sa pensée, faire de ce livre ce qu'il est, un chef-d'œuvre dans un genre qui, depuis *la Princesse de Clèves* jusqu'à nos jours, honore grandement l'esprit français, analyste et moraliste.

C'est au printemps de 1846 que le jeune Eugène Fromentin mit le pied pour la première fois sur le sol de l'Algérie. Pour s'expliquer l'enchantement qu'il éprouva et dont les effets remplirent presque toute sa carrière de peintre, il faut songer qu'on n'était pas encore blasé sur les attraits de l'exotisme. Le sera-t-on jamais d'ailleurs? Un André Gide et un Paul Morand ne nous prouvent-ils pas que chaque génération est capable d'inventer, en dépit des facilités actuelles du voyage, plusieurs manières d'exprimer sa curiosité de cette terre que nous habitons et son désir de promener l'être toujours

le même que nous sommes dans des décors changeants? Mais alors, il n'y avait pas longtemps que l'ancien repaire des pirates barbaresques était ouvert aux voyageurs. Quant aux artistes, ils étaient éblouis du prestige que Delacroix, par son voyage au Maroc, quatorze ans auparavant, et par les œuvres qu'il continuait à tirer de ses souvenirs, avait fait rayonner sur cette rive africaine de la Méditerranée. Mais Delacroix n'avait guère que traversé Alger en revenant de chez les Maures. Le passage, à vrai dire, n'avait pas été vain, puisque le grand homme y avait pris l'idée d'un admirable tableau, *Femmes d'Alger dans leur appartement*, le plus parfait, le seul parfait chef-d'œuvre de toute la peinture orientaliste. Quoi qu'il en soit, un jeune artiste noblement ambitieux pouvait alors penser : Delacroix a le Maroc, moi je peindrai, non pas seulement cette ville d'Alger-la-Blanche, mais toute l'Algérie, les oasis, les palmeraies et le désert, les jeux des cavaliers, les chasses et les caravanes. A son premier voyage, Fromentin ne reste que six semaines. Il revient dès l'année suivante pour un séjour plus long et pousse plus avant dans le sud. Enfin, du 1er novembre 1852 au 1er octobre 1853, ce fut une année presque entière, l'*année dans le Sahel*, pendant laquelle il emmagasina la plupart des impressions qui allaient jusqu'à la fin lui fournir des sujets de tableaux.

Son point de départ avait été, comme il sied à un élève de Cabat, le pur et simple paysage et, dans ce genre, il avait dès le début peint des œuvres qui ne comptent pas parmi ses moins bonnes, par exemple son tableau du musée de Montpellier, qui fut exposé au Salon de 1849, *Tentes de la smala de Si-Hamed bel Hadj, Sahara*. Mais l'homme qui, dans ses livres, a si bien décrit les types et les mœurs des êtres primitifs, habitants de ce pays, leurs magnifiques costumes, leur grand air et leurs manières naturellement nobles, se devait de donner dans ses tableaux une place de plus en plus importante à la figure humaine.

A-t-il vraiment réussi à réaliser ce que son intelligence était digne de concevoir? On ne saurait l'affirmer. Ses tableaux sont trop souvent un composé, — dont le fondu de la touche ne parvient pas à masquer le médiocre artifice, — d'une anecdote surajoutée à une impression juste et fine de nature. Il y a là-dessus dans le *Journal des Goncourt* un jugement terrible, d'autant plus terrible qu'il s'accompagne d'éloge très vifs, inspirés par des rapports de sympathie et d'affinité. L'auteur du *Journal*, il est vrai, met ce jugement dans la bouche d'un jeune homme, familier de sa maison, le fils de son grand ami Gavarni. Mais on peut croire que, sans le dire, il partage une opinion qu'il n'aurait pas osé prendre ouvertement à son compte.

22 *janvier* 1876. — Mon petit Pierre Gavarni expliquait ce soir assez ingénieusement le talent de Fromentin : un manque d'études suivies, une inexpérience curieuse du métier de la grande peinture, mais le jet sur la toile d'un milieu et d'une heure, que le peintre peuple après d'Arabes et de chevaux mal dessinés et incomplètement peints, mais qui sont au fond charmants, presque vrais et qui vivent par l'exquise et poétique trouvaille de la nature ambiante.

Pierre Gavarni (ou Goncourt lui-même) a touché le point faible. Les études de Fromentin n'ont peut-être pas été aussi négligées qu'on nous le dit. Les *Lettres de jeunesse*, que Goncourt ne pouvait connaître du vivant de Fromentin, nous montrent une louable tension de la volonté, une espèce d'acharnement à faire tout ce qu'il faut pour se rendre maître du métier de peintre. D'autre part, l'intelligence et le goût qu'il portait en toutes choses suggéraient à Fromentin pour son orientalisme un programme qui n'était certes pas à dédaigner. Il s'était vite dégoûté de la palette conventionnellement chaude et recuite de Decamps. Même dans les pays du soleil, il fuit l'éclat brutal, il veut du gris et du fin, et cela le conduit à Corot, pour qui son admiration, avec le temps, ne fait que grandir. Voyez, par exemple, comment, beaucoup plus tard, en 1875, il parle de l'Égypte dans une réunion d'amis : « L'Égypte, l'Égypte... figurez-vous une terre tourbeuse, quelque chose... comme le caoutchouc, où le pas ne s'entend pas... Un ciel bleu tendre... Vous ne connaissez que l'Orient clair et découpé... Là, à tous les plans, d'imperceptibles voiles de vapeurs, devenant plus intenses à mesure qu'elles s'éloignent... » (*Journal des Goncourt*, 9 mars 1875.) Il a une admiration non moins vive pour Delacroix. Ce n'est vraiment pas mal choisir ses modèles et ses guides à une époque où ces deux grands peintres rencontraient encore tant d'hostilité ou d'indifférence et d'ailleurs montraient peu d'intérêt l'un pour l'autre. En somme, son ambition serait de fondre Delacroix et Corot dans des tableaux évoquant l'humanité à la fois et la nature de cette terre africaine. Comme il était avant tout paysagiste, sans approcher jamais de Corot, il n'a pas trop mal réalisé une moitié de ce beau programme. Mais l'autre moitié, malgré tout son effort, lui a constamment échappé.

Pour la figuration humaine, il ne dépasse pour ainsi dire jamais dans ses tableaux le ton de l'illustrateur. Il était clairvoyant et sentait tout le péril de l'anecdotique et il se jugeait lui-même parfois sans complaisance. Voici comment, dans une lettre de 1857, il dit son fait à une peinture de sa façon qui avait eu quelque succès au Salon, *Tribu nomade en voyage* : « Elle est finie par le détail et n'est

pas achevée par l'ensemble, [elle] offre un clapotis de taches qui l'empêche d'être un bon tableau homogène et le dessin des chevaux y est des plus pauvres. » Même dans ses meilleures compositions, la figure n'est guère qu'une imagerie, élégante souvent, parfois même poétique, suggérant, comme dans la *Chasse au faucon* du Louvre, une vague ressouvenance de miniature persane, mais qui donne toujours une impression de plaqué après coup.

Si d'ailleurs nous nous reportons à son œuvre écrite, qui est d'une tout autre qualité, n'y trouvons-nous pas quelques points d'analogie avec les déficiences du peintre? Même dans son talent d'écrivain, n'y a-t-il pas quelque chose d'un peu étriqué, en tout cas de peu abondant et de peu plastique? Les deux livres du *Sahara* et du *Sahel* correspondent, avec plus d'aisance et de variété, à ce qu'il y a de meilleur dans sa peinture, je veux dire aux paysages. Dans *Dominique*, ce qui constitue à proprement parler le roman n'est pas exempt des faiblesses qui ont paralysé les efforts du peintre dans ses compositions à figures. En tant que romancier, il a subi d'une façon presque passive l'influence de George Sand et on comprend que l'auteur de *la Petite Fadette* et de *Mauprat* lui ait témoigné tant de sympathie (*Dominique* est dédié à George Sand). Mais la première partie du livre, la reconstitution d'une enfance et d'une jeunesse, ne doit rien à George Sand ni à personne : c'est un chef-d'œuvre de la mémoire poétique. « J'ai une mémoire tout à fait particulière, disait-il un jour à Goncourt ; je ne prends pas de notes ; il m'arrive même parfois, dans la fatigue du voyage, de fermer les yeux, de sommeiller à demi, et je suis tout à fait de mauvaise humeur contre moi, me disant : « Tu perds ça ! » Eh bien non, au bout de deux ou trois ans, j'en retrouve le souvenir rigoureux. » C'est beaucoup plus que deux ou trois ans, c'est environ vingt-cinq ans qui avaient passé sur les années de son adolescence, — ces années sans événements, faites d'impressions subtiles et fragiles dont il a dit lui-même que « toute la cendre tiendrait dans un médaillon de femme », — quand il se mit à écrire. Il ne manquait pas de hardiesse en mettant ainsi de côté, pour un avenir espéré et voulu, ce passé qui demandait à revivre. Le temps qui enrichit et mûrit est aussi le temps qui fane et dessèche. Mais Fromentin, qui connaissait le pouvoir de sa sensibilité et ses limites, ne s'est pas trompé dans son calcul instinctif et il a rassemblé sa gerbe au juste point de maturité.

Ces pages suffisent à la gloire d'un homme. Mais, les ayant écrites, ce poète du souvenir, que lui restait-il à faire? Un témoignage de Goncourt (*Journal*, décembre 1875) pourrait donner à croire que Fromentin avait dans ses dernières années d'assez vastes projets

littéraires : « Sur un coin du canapé de la princesse, Fromentin me dit : « Moi, mon cher, si je n'avais pas de femme, si je n'avais pas d'enfants, si je n'étais pas grand-père, je ne peindrais plus. Je me déferais de mon hôtel, je prendrais un petit logement dans un quartier lointain et tranquille... j'achèterais de grandes bottes fourrées et, ayant ainsi bien chaud aux pieds, je passerais le reste de ma vie à noircir du papier. » Il ne faut voir là, je crois, qu'une boutade de nerveux et une manière indirecte d'avouer une désillusion de peintre. J'attache plus d'importance à une confidence rapportée, après la mort prématurée de Fromentin, par son ami de jeunesse Armand du Mesnil : « Quelque six mois avant sa mort, je causais avec Fromentin. Il était allongé sur un divan, dans un état de prostration crispée qui suit la journée d'un ouvrier de la pensée. « Je voudrais « écrire un dernier livre, soupira-t-il tout à coup, oh ! un dernier « livre !... Oui, » — et il continuait avec le haussement d'épaules d'un homme qui se sent au bout de la trame de sa vie, — « oui, je vou- « drais écrire un livre qui montrerait comment se fait la production « dans un cerveau... » Et, s'arrêtant et s'enfonçant le poing dans une arcade sourcilière, il ajouta : « Vois-tu, tu ne sais pas ce que « j'ai là-dessus ! » (*Journal des Goncourt*, 12 décembre 1876.)

Fromentin projetait aussi, dit-on, d'écrire une étude sur *Delacroix* et une sur *Corot*. Il le pouvait, certes, et nous aurions eu des pages de critique pénétrantes et séduisantes. Mais le sujet qu'il indiquait à son vieux camarade était d'une tout autre envergure. Il était digne, peut-être le seul digne, de tenter encore ce poète de son propre passé, revenant ainsi par un autre biais à l'analyse de soi-même. On regrettera que Fromentin n'ait pas eu le temps de passer de la rêverie à l'acte et de nous dire comment fonctionnait chez lui la machine à transformer les sensations et les émotions. Ainsi, après avoir fait ses débuts sous le patronage de George Sand, il aurait achevé de mériter un suffrage d'une qualité intellectuelle plus précieuse, celui de Sainte-Beuve, qui avait aimé *Dominique* et en avait témoigné plus généreusement qu'il ne le faisait d'ordinaire pour les auteurs de son temps, reconnaissant en Fromentin, avec plus de douceur et de gentillesse et une pointe moins acérée, un esprit de même race.

Paul Jamot.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. REYNALD

M. Reynald est présentement un homme fort ennuyé. Inquiet, c'est peut-être trop dire. Mais on peut assurer sans exagération qu'il repousserait volontiers d'une main désabusée le calice tardif de la popularité. Car M. Reynald appartient maintenant à l'actualité. Ce n'est pas l'actualité très brûlante, ni même tout à fait parisienne, parce que le procès auquel il est mêlé est un procès financier, aride, technique, et qui rebute les curiosités trop avides. Mais enfin, c'est une notoriété très suffisante. Notoriété tardive, d'ailleurs, nous l'avons dit, et incomplète. Un de nos confrères, imprimant le nom de M. Reynald, a cru devoir ajouter : un sénateur de la gauche démocratique. *Eh bien, non. M. Reynald n'est pas de la gauche démocratique. L'erreur de notre confrère est excusable : les hommes politiques mêlés aux affaires financières appartiennent généralement sans doute à la gauche démocratique, qui est le groupe radical et radical-socialiste. Mais il faut bien établir, par souci d'exactitude, que M. Reynald appartient à l'union républicaine, qui est le groupe de M. Chéron, de M. Poincaré, de M. François-Marsal, et, ma foi, de M. Millerand. M. Reynald est donc un modéré. Les sénateurs de l'Ariège appartiennent à la majorité nationale et modérée. M. Reynald a comme colistier et comme collègue M. Pérès, dont la notoriété fut plus bruyante, et qui rédigea contre M. Caillaux un réquisitoire célèbre. On entend bien que nous ne voulons point parler de M. Reynald avocat, ni de M. Reynald mêlé bien contre sa volonté à l'affaire des titres hongrois. Mais enfin, M. Reynald est venu*

accidentellement à la lumière de l'actualité : nous saisissons cette occasion de dire à nos lecteurs qui il est. Il est fâcheux que des gens aillent répétant : Reynald? qui est Reynald? comment est Reynald? et que personne ne puisse leur répondre. L'information a des devoirs, et la précision encore plus. M. Reynald n'a point joué un rôle marquant dans la politique de son pays, mais il a été mêlé à la politique locale de son département, qui est délicate et compliquée, et qui a mis aux prises des intérêts émouvants.

Donc, M. Georges-Marie Reynald, né à Foix le 16 *juin* 1866, *était maire de sa ville natale et conseiller général, — il présida même avec distinction cette assemblée départementale jusqu'aux premières lueurs du Cartel, — lorsque M. Delcassé jeta les yeux sur lui pour le faire sénateur de l'Ariège. M. Delcassé traversait alors une période difficile. En* 1909, *il avait, par une réplique foudroyante à un discours imprudent, jeté bas, par une nuit d'août, le ministère Clemenceau, qui pesait alors d'une façon intolérable sur le Parlement. Il faut dire que M. Clemenceau s'était juré d' « avoir la peau » de M. Delcassé. Les raisons de cette hostilité sont demeurées mystérieuses. M. Delcassé, comme M. Clemenceau, faisait de l'amitié anglaise le pivot de notre politique étrangère, et tous deux, sourds à tout autre ordre de considération, avaient les yeux fixés sur la ligne bleue des Vosges. Tous deux avaient désapprouvé la politique étrangère de M. Hanotaux, qui voulait aller chercher à Berlin, en suivant les vues de César contre la perfide Albion, les clefs de Metz et de Strasbourg, et tous deux devaient batailler, avec une exécration pareille, contre M. Caillaux et sa politique extérieure. Tout aurait donc dû rapprocher ces deux hommes. Mais quoi? Ils avaient peut-être, dans leur voie, rencontré un sujet secret de discorde, et, à ce moment, M. Clemenceau, dont M. Caillaux était d'ailleurs le collaborateur, voulait anéantir M. Delcassé, car il avait même envoyé dans l'Ariège, à cette seule fin, un préfet à poigne qui s'appelait Gaston Boudet.*

M. Delcassé n'était point méchant. Il n'attaquait point, généralement. Mais, dame, il se défendait. M. Clemenceau en sut quelque chose en 1909, *et les hommes politiques de l'Ariège qui avaient pris part contre lui, en surent quelque chose un peu plus tard. M. Delpech, sénateur de l'Ariège, dont le métier était d'être anticlérical et de présider le convent du Grand-Orient de France, avait pris, dans cette affaire, parti contre M. Delcassé. Il avait subi le réflexe de tout homme de gauche, réflexe immédiat contre qui chagrine l'Allemagne, ou prétend se défier d'elle. M. Delcassé, qui n'était jamais intervenu dans les luttes locales, prit part en* 1912, *et fit élire sénateur M. Reynald et M. Bernère, contre M. Delpech et M. Frizouls.*

M. Bernère, décédé par la suite, fut remplacé par M. Pérès. M. Reynald, conseiller général et maire de Foix, était alors, comme il est encore, un homme de taille moyenne, très mince et vif, nerveux, aux yeux mobiles et brillants dans un visage ascétique et maigre au teint mat. Et il représenta dès lors — par son origine delcassiste — la permanence de l'élément national dans la politique ariégeoise. Situation simple, semble-t-il. Non point. L'adversaire de M. Delcassé, qui l'approcha à quelques voix dans l'arrondissement de Foix en 1910, *était M. Roger Lafagette, charmant homme et délicat poète provençal, mais radical-socialiste étrangement avancé, et, par surcroît, ami personnel, et parent ou allié même de M. Reynald. Lorsque la politique de l'Ariège eut été calmée en apparence — mais, dans les départements du Midi, est-on jamais calmé? — permit, par la retraite de M. Delcassé, de faire une liste Cazals-Lafagette-Paul Laffont, M. Paul Laffont ayant été le collaborateur de M. Poincaré, représenta sur cette liste, encore qu'il eût, lui aussi, l'étiquette radicale-socialiste, l'élément voisin de M. Reynald et de M. Pérès.*

Les personnes qui suivent la politique ariégeoise savent que M. Paul Laffont fut réélu avec ses colistiers en 1924, *et qu'en* 1925 *M. Reynald perdit la présidence du Conseil général, et que M. Pérès fut battu dans son canton de Sainte-Croix. Il fit invalider son concurrent et fut battu de nouveau, ce qui diminua sensiblement la situation de M. Laffont dans l'arrondissement de Saint-Girons. M. Laffont s'était, dans l'intervalle, brouillé avec ses colistiers, à tel point qu'il songea à les combattre successivement. Il transporta d'abord ses pénates électorales dans l'arrondissement de Pamiers, contre M. Cazals. Mais il n'eût pu battre M. Cazals qu'avec la droite, et M. Paul Laffont est un bon républicain qui ne mange point de ce pain-là. Hélas, la loi du nombre veut qu'on fasse passer toujours la considération électorale avant toute autre. M. Paul Laffont s'avisa alors que M. Delcassé n'était pas, lui, tellement réactionnaire, que les éléments delcassistes n'étaient pas des éléments de droite et qu'il pouvait peut-être battre M. Lafagette en demeurant républicain. Exactement, il comptait être épaulé par M. Reynald, et à charge de revanche. Mais précisément M. Reynald n'est pas en mesure d'épauler personne. On entend bien que c'était la réélection sénatoriale de M. Reynald en* 1930 *qui se jouait en cette affaire en même temps que l'élection législative de M. Paul Laffont. Et les droites controversaient sur les chances respectives de M. Paul Laffont et de M. Lafagette. Voici tout le monde d'accord. La femme de César ne veut pas être soupçonnée. M. Paul Laffont, inquiet de la notoriété subite acquise par M. Reynald, a quitté l'arrondissement de Foix et le château de Gaston Phœbus, et le voici retourné dans Saint-*

Girons, où M. Pérès lui paraît encore un patron moins discuté. En vain un ami, qui est en l'espèce entêté, s'efforce de lui faire entendre que M. Reynald n'est point la femme de César : M. Paul Laffont se hâte à tire d'aile vers la tour de Saint-Dizier. Et M. Lafagette respire. Il a suffi d'un méchant brouillon de combat et de l'indiscrétion d'un journaliste pour changer toute la situation électorale de l'Ariège et même peut-être les destinées du pays. Si le nez de Cléopâtre, disait l'autre, avait été plus court... Et c'est cet excellent M. Reynald, avec sa démarche menue et ses yeux vifs, qui est cause de tout cela! Ah! ne vous dérobez point, monsieur Reynald, à notre curiosité. Vous nous devez bien cela par compensation.

★★★

Le Théâtre : *M. de Curel, M. Guitry et M. d'Annunzio.*

M. de Curel, M. Sacha Guitry et M. Gabriele d'Annunzio : trois auteurs qui, à des titres divers, sont considérés comme des maîtres. On vient de donner un ouvrage nouveau de chacun d'entre eux : curieuse occasion de regarder côte à côte trois façons bien différentes de concevoir et pratiquer l'art du théâtre.

On sait de reste que M. de Curel ne s'intéresse aux créatures imaginées qu'à partir du moment où elles incarnent une idée. Ses pièces exigent des personnages secondaires qui ne représentent rien du tout. Les personnages centraux, ceux auxquels il donne ses soins et pour qui la pièce est faite, une fois créés, leur logique les fait vivre ; mais ils ont vécu d'abord, M. de Curel ne les a animés et aimés que parce qu'ils étaient les interprètes d'une de ses opinions sur l'univers.

Cette fois, il a voulu montrer la part, considérable à ses yeux, de l'inconscient dans les pensées et les actions des hommes ; et cette vue génératrice l'a conduit à aborder une des questions dans lesquelles l'inconscient joue le plus grand rôle, celle de la survie. Non pas bien entendu de la survie en soi : elle ne dépend pas des hommes et elle échappe à leur regard borné. Mais de l'opinion que les hommes se font de la survie. Ainsi, l'auteur d'*Orage mystique* a été amené à concevoir deux personnages dont l'un résume les raisons de croire à la survie, l'autre les raisons, sinon de la nier, du moins de nier qu'on puisse obtenir sur ce point une certitude. Il ne se contente pas de montrer combien la croyance aux esprits est fragile : il tente d'ex-

pliquer pourquoi et comment cette croyance fonctionne dans le cœur de l'homme.

Encore qu'on n'en sache rien et qu'on puisse se tromper à fond, il semble donc que M. de Curel ait conçu sa pièce non pas à l'envers, mais en commençant par le centre. On peut supposer que l'acte qui s'est présenté d'abord à son esprit a été le second, où le médecin Tubal expose à l'écrivain Pétrel comment son cerveau malade enfante des mythes. Après quoi, l'auteur a mis, devant, un premier acte où il prépare l'enfantement des mythes, et, derrière, un troisième acte où ils s'épanouissent. Pétrel avait des raisons de croire que sa femme le trompait ; un soir elle est dehors sous l'orage et, sans que sa volonté intervienne, par le conseil d'un de ces inconnus qui gisent en nous, il ferme la porte à clef de telle sorte qu'elle reste sous la pluie. Elle en meurt, le remords et le regret continuent de tisser leur trame dans l'ombre, tant qu'à la fin Pétrel voit le fantôme de sa femme et dialogue avec elle la nuit dans un cimetière, comme Hamlet avec le spectre de son père.

Il n'a dialogué, dit Tubal, qu'avec lui-même. Il n'a vu qu'une imagination, incontrôlable, parce qu'elle a été forgée par l'inconscient. Il est impossible de ne pas remarquer la parenté de ce thème avec celui d'Hamlet, qui lui aussi est aux prises avec un remords informulé. La nouveauté est le personnage de Tubal, qui s'efforce, non pas d'expliquer, mais de faire le point, au nom de la conscience.

*
* *

On peut hardiment conjecturer que M. Sacha Guitry ne compose pas de cette manière. Lui aussi, cependant, raconte *Un Miracle;* mais d'un ordre légèrement différent.

Un garçon qui n'a jamais travaillé et qui s'est ruiné à ce jeu, Robert Josselin, est sollicité par un aigrefin de proposer à ses contemporains une invention extravagante ; une folie, qui ne marchera jamais, qui ne fera même jamais une dupe tant elle est invraisemblable. Or, voici que précisément elle fait une dupe, parce que Robert n'a pas l'air d'y croire et qu'il n'ose pas la proposer à fond. Un homme d'affaires, le riche négociant Laroche, se dit que ce jeune homme n'est pas un faiseur, se pique d'autant plus au jeu que Robert tente de se dégager à mesure que Laroche s'engage, se convainc qu'une affaire doit être bonne pour être présentée avec cette sagesse et cette prudence, et il achète l'invention cent mille francs.

Voilà Robert escroc malgré lui, conséquence fatale et très morale du

mensonge où il s'est engagé sans en calculer les risques. Et cela est aussi conforme à la vérité qu'à la morale.

Le remords de Robert est d'autant plus grand qu'il aime la fille de Laroche et qu'il en est aimé. Alors l'amour fait non pas un miracle, mais deux : le paresseux se met au travail avec acharnement, et il réussit à faire marcher l'invention qui paraissait folle. Cette aimable fantaisie est menée à un train de charge, dans un mouvement comique qui maintient la meilleure tradition des maîtres amuseurs, laquelle ne s'écarte jamais de la vérité, ni même, quelles que puissent être les apparences, de la sagesse.

* * *

La Torche sous le boisseau appartient au genre qu'on pourrait appeler la tragédie rurale, c'est-à-dire où des êtres de condition très simple sont engagés en des passions primitives. Ce peut être un genre excellent. Les sentiments du paysan sont très près de la nature, ils participent à sa force, à sa simplicité et à sa majesté. Il n'est pas exagéré de dire que, dans la société actuelle, le paysan est plus proche de la dignité tragique que le monarque.

C'est certainement dans cette vue que M. d'Annunzio a choisi plusieurs de ses sujets, et *la Torche sous le boisseau* a pour thème une des tragédies rurales par excellence, celle d'une famille disjointe par une marâtre. Nulle part, en effet, le lien familial n'est aussi fortement ressenti que dans ces maisons qui sont un monde fermé sous l'autorité d'un chef. Nulle part non plus le désordre et le malheur ne viennent aussi vite sitôt que défaille ou trébuche cette autorité. Et nulle part il n'est si difficile au chef de vivre seul ; les remariages sont plus fréquents à la campagne qu'à la ville, et ils entraînent des conséquences généralement plus graves.

On peut donc dire que M. d'Annunzio choisit un sujet de tragédie sur lequel il se laisse aller à faire courir un drame. Il amasse les sentiments tranchés, qui conduisent à des violences plus dignes. La marâtre sera une chienne, fille d'un bohémien charmeur de serpents, ancienne servante qui s'est fait épouser par le maître, conquis Dieu sait comme. Elle renie son père, trompe son mari avec son beau-frère, et pour outrager la famille qui la hait, se vante d'avoir empoisonné la première femme avec la complicité du mari. La fille aînée emprunte au charmeur un sac plein de vipères où elle plonge les mains : le poison dans les veines, il lui restera une heure de vie qu'elle emploiera à frapper l'intruse et à laver l'honneur. Elle n'a pas besoin

de pousser à fond cette dramatique invention, car, dans un sursaut de révolte, le chef tue de ses mains celle qui l'a asservi.

Ainsi M. d'Annunzio part d'un thème tragique qu'il efface tout aussitôt sous un drame chargé d'ornements littéraires dont l'abondance va jusqu'à la profusion. Si bien qu'on peut dire qu'il ne s'embarque dans une direction que pour l'abandonner, voguer en sens contraire et céder à tous les appels du romantisme.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LES RAPPORTS FRANCO-ITALIENS. — *Un* modus vivendi *provisoire est conclu entre la France et l'Italie, réglant la situation réciproque des ressortissants et des sociétés de chacun des deux pays sur le territoire de l'autre* (3 *décembre*).

Cet accord est regardé comme un premier pas vers la reprise de relations plus amicales entre la France et l'Italie.

A Genève, M. Briand s'entretient avec M. Scialoja (6 *décembre*), *et le bruit court d'une entrevue qu'il aurait avec M. Mussolini.*

L'entrevue immédiate est démentie (7 *décembre*), *mais elle est décidée en principe. Le ministre de Roumanie à Paris, M. Diamanti, s'est entremis pour faciliter la mise en rapport des deux gouvernements.*

Dans des déclarations qu'il fait à un rédacteur de la Dépêche tunisienne, *le dictateur italien insiste sur la communauté née de la culture latine qui existe entre les deux pays, et sur la nécessité de fédérer Paris et Rome, pôles du monde latin* (11 *décembre*).

Au conseil des ministres, à Rome, M. Mussolini revient encore sur l'urgence d'un accord : « Ce n'est pas de l'Italie, dit-il, que partiront des initiatives pouvant, d'une manière quelconque, troubler la paix du monde » (15 *décembre*).

LE CONFLIT POLONO-LITHUANIEN A LA S. D. N. — *La session de la commission préparatoire de la Conférence de désarmement prend fin le 3 décembre. Les questions de sécurité et de désarmement sont renvoyées respectivement en février et en mars.*

Tandis que sir Austen Chamberlain se rencontre avec Litvinof sans pouvoir trouver une base d'entente (5 *décembre*), *le conflit polono-*

lithuanien, évoqué au conseil de la S. D. N., obtient une solution, au moins provisoire, grâce à la sagesse du maréchal Pilsudski.

Celui-ci se rend en personne à Genève et se rencontre avec le dictateur lithuanien Waldemaras.

Le maréchal Pilsudski demande la fin de l'« état de guerre latente » entre les deux pays. M. Waldemaras consent à prononcer des paroles de paix, mais avec des réticences (10-11 *décembre*).

France. — *A Mulhouse, l'autonomiste Rossé est arrêté* (1er *décembre*).

La Chambre des députés vote le budget de 1928 (12 *décembre*).

Belgique. — *La Chambre des députés vote un ordre du jour de confiance au cabinet Jaspar* (1er *décembre*).

Chine. — *Reprise de l'agitation dans le Sud. Les bolchevistes réussissent à se rendre maîtres de Canton pendant quelques jours* (12-15 *décembre*). *Les grèves reprennent à Chang-Haï. Le gouvernement naturaliste de cette ville remet ses passeports au consul général soviétique.*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 35912.